

AVERTISSEMENT

à l'attention de l'examineur **d'un mémoire en écriture littéraire**

Selon nos règlements, le mémoire en écriture littéraire comporte à la fois un texte de création (récit, recueil de textes poétiques ou de nouvelles, pièce de théâtre, essai, scénario) et un texte critique. Une courte section (placée au début, à la fin ou encore entre les deux volets du mémoire) doit énoncer et problématiser le lien entre les deux parties (création et critique), ce lien pouvant prendre des formes diverses (comme la revendication d'une filiation ou l'analyse d'une thématique commune). Le volet critique, qui occupe environ le tiers du mémoire, ne porte pas sur le texte de création ni sur le processus ayant mené à son écriture. Il a pour objet soit l'analyse d'une œuvre dont les enjeux recoupent ceux de la pratique d'écriture de l'étudiant soit l'approfondissement d'une question (théorique, esthétique, technique) qui se trouve au cœur du projet de création. L'ensemble du mémoire fait généralement de 80 à 100 pages.

**La direction des études de 2e et 3e cycles et de la recherche
Département des littératures de langue française, de traduction et de création**

Université McGill

L'EXPRESSION DE LA FAUTE DANS *MÉMOIRE* DE JACQUES BRAULT :

« POUR SE MÉRITER LA LIBERTÉ DU SILENCE »

suivi du texte de création

SANS ÉCLABOUSSURE

Par

Marie-Hélène Perron

Département des littératures de langue française, de traduction et de création

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A. en

langue et littérature françaises

Octobre 2021

© Marie-Hélène Perron

RÉSUMÉ

Le volet critique de ce mémoire s'intéresse au mouvement à l'origine de la prise de parole dans *Mémoire* de Jacques Brault, en étudiant son association explicite à un travail d'anamnèse et son rattachement à une faute. L'éponyme « Mémoire » y est analysé en comparaison avec « Suite fraternelle »; leur étude témoigne du mouvement commun qui les habite, visant à rompre d'un même geste un grand cycle de silence et d'oubli. Pour ce faire, tous deux entreprennent d'explicitier ce qui pèse sur leur mémoire respective : le poids d'une faute à la fois intime et intergénérationnelle, sociétale, universelle. L'expression de cette faute mène, dans « Suite fraternelle », à un état d'ouverture pour le sujet-poète; dans « Mémoire », à un état de repli. Tous deux contribuent néanmoins à décharger le silence duquel ils émergent.

Le volet création de ce mémoire, *Sans éclaboussure*, se penche sur ce même enjeu qu'est le silence chargé. Les mots de la narratrice émergent de ce dernier avec honte et difficulté pour tâcher d'exprimer ce qu'elle estime être la faute au cœur de son malheur familial. S'attelant à rapporter les tares de ses proches, par de courts extraits de sa mémoire propre, elle brosse plutôt de ceux-ci un portrait changeant, confus, transformé tantôt par la colère, tantôt par l'affection, tantôt par le prisme de cette flaque dans laquelle elle se réfugie parfois en quête d'apaisement.

Le lien entre ces deux volets du mémoire est d'ordre à la fois thématique et formel, *Sans éclaboussure* s'inspirant de *Mémoire* tant dans la matière mémorielle qu'elle exploite que dans la manière « inéloquente » qu'elle a de l'exprimer.

ABSTRACT

The critical section of this thesis focuses on the movement at the origin of speech in *Mémoire* de Jacques Brault, by studying its explicit association with anamnesis and culpability. The eponymous "Mémoire" is analyzed in comparison with "Suite fraternelle"; their joined study bears witness to the common movement that inhabits them, aimed at breaking a great cycle of both silence and oblivion. To do so, both undertake to explicit what weighs on their respective memory: the weight of a fault that is both intimate and intergenerational, societal, universal. The expression of this fault leads, in "Suite fraternelle", to a state of openness for the subject-poet; in "Mémoire", in a fallback state. Both nevertheless contribute to unloading the charged silence from which they emerge.

The creative section of this thesis, *Sans éclaboussure*, looks at this same notion of "charged silence". The narrator's words emerge from the latter with shame and difficulty in trying to express what she believes to be the fault at the heart of her family woe. Striving to report the faults of those closest to her, through short, matter-of-fact extracts from her own memory, she rather paints a changing, confused portrait of them, transformed sometimes through anger, sometimes through affection, sometimes through the prism of this puddle in which she often takes refuge in search of appeasement.

The link between these two parts of the dissertation is both thematic and formal, *Sans éclaboussure* taking inspiration from *Mémoire* both in the shame-filled memory material it exploits and in the ineloquent way it chooses to express it.

REMERCIEMENTS

Un immense merci à mon directeur Michel Biron pour son soutien indéfectible au cours des quatre dernières années. Il m'aura inlassablement fourni les moyens de mes ambitions – aussi changeantes et farfelues que celles-ci puissent avoir été. Sa générosité, sa sagesse et sa bienveillance n'ont eu d'égales que sa constance, sa rigueur et sa fiabilité. Merci de m'avoir appris la nuance, la mesure et la discipline, et surtout, de m'avoir transmis le plaisir du travail bien fait.

Un merci d'immensité égale à mon directeur Alain Farah pour son support lors de l'année la plus longue de ma vie – celle qui aura fait coïncider rédaction et pandémie. Il m'aura amenée, avec compassion et délicatesse, à dépasser les limites de ma propre pensée, à *voir plus grand*. M'ont été particulièrement chers sa prévenance, son ouverture, son discernement, l'attention qu'il porte au détail et, surtout, sa patience infinie. Merci de m'avoir ouvert les yeux sur la possibilité d'aborder l'expérience académique (et la vie!) avec un peu plus d'espièglerie.

Merci ensuite à mon ami Émile, sans qui toutes ces années d'études auraient été bien solitaires, et à mon amie Juliette, sans qui elles auraient été bien sombres. Merci d'avoir été là dans le creux de la vague, dans l'apex des montagnes russes, dans les longs bouts de terrain plat entre les deux. Ce mémoire est porté à bout de bras par le souvenir de votre lumière.

Merci enfin à ma mère, lectrice la plus enthousiaste et la plus assidue du monde. Un mot d'elle toujours suffit à insuffler courage.

Ce mémoire a bénéficié du soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, du Fonds de recherche du Québec – Société et culture et du Département des littératures de langue française, de traduction et de création de l'Université McGill.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iii
ABSTRACT	iv
REMERCIEMENTS.....	v
TABLE DES MATIÈRES.....	vi

VOLET CRITIQUE

L'expression de la faute dans *Mémoire* de Jacques Brault :
« pour se mériter la liberté du silence »

INTRODUCTION	2
LE SILENCE ET L'OUBLI TELS QUE CONÇUS DANS <i>MÉMOIRE</i>	7
LA PAROLE COMME REMÈDE À L'OUBLI	12
LA FAUTE INTIME AU CŒUR DE LA « MÉMOIRE »	18
LES FAUTES COLLECTIVES ÉCLAIRÉES DANS « MÉMOIRE »	25
L'APRÈS-PAROLE.....	29

EXPOSÉ DU LIEN ENTRE LES VOLETS CRITIQUE ET CRÉATION

INTERSECTION	35
--------------------	----

VOLET CRÉATION

Sans éclaboussure

PROLOGUE	43
I. ÉTÉ – UN AQUARIUM À LONGUEUIL	45
II. AUTOMNE – COMME AKIRA DANS <i>AKIRA</i>	98
III. HIVER – AU CREUX DES FORTS DE NEIGE	142
BIBLIOGRAPHIE	192

L'EXPRESSION DE LA FAUTE DANS *MÉMOIRE* DE JACQUES BRAULT :

« POUR SE MÉRITER LA LIBERTÉ DU SILENCE »

Depuis sa parution en 1965, *Mémoire* de Jacques Brault a fait l'objet d'une vaste attention critique. Étudié d'abord comme l'un des symboles de la « poésie du pays¹ », le recueil est souvent rétroactivement placé en contraste avec le reste de l'œuvre braultienne. Celle-ci est marquée par un déplacement progressif vers l'intimisme et le désenchantement, détour qu'empruntent plusieurs auteurs de sa génération à partir de la fin des années soixante-dix. Une propension à chercher dans *Mémoire* les prémices des grandes tendances du reste de l'œuvre de Brault semble s'imposer comme alternative à la perspective nationaliste des commentaires critiques de la Révolution tranquille. La recherche² est souvent orientée par les commentaires métatextuels de Jacques Brault sur sa propre œuvre – d'une richesse considérable, Brault étant lui-même professeur, critique littéraire, et essayiste.

Récemment, les critiques et universitaires se sont penchés plutôt sur la dimension langagière de l'œuvre, et plus particulièrement sur l'aspect ironique de la parole braultienne, qui s'exerce malgré une conscience aiguë de la « dérision de persister³ ». Caractéristique d'une « négativité dynamique⁴ », la parole difficile s'incarne le plus fortement dans la figure du professeur errant d'*Agonie* (1984), figure que plusieurs rapprochent de l'auteur lui-même. Pourtant, notre projet cherchera à rappeler qu'il y a plus qu'une « pulsion langagière face au vide⁵ » derrière l'entreprise poétique braultienne, qui est loin de ne chercher qu'une simple « vacance⁶ », et ce, particulièrement à ses débuts. La parole, dans *Mémoire*, n'a rien du « surgissement accidentel⁷ » qu'il est possible de relever dans le reste de son œuvre.

¹ Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge (avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe), *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 401.

² Un numéro de *Voix et Images* lui est consacré à la suite de l'attribution du Prix David en 1987, des ouvrages se consacrent aux paradoxes de sa poésie, ainsi que sur la pluralité des voix qu'elle met en œuvre. Voir Jacques Paquin, *De la coexistence des contraires à la pluralité des voix*, et Luc Bouvier, « Je » et son histoire : *L'analyse des personnages dans la poésie de Jacques Brault*.

³ Jacques Brault, *Trois fois passera* précédé de *Jour et nuit*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1981, p. 31.

⁴ Évelyne Gagnon, *Négativité et dynamique du sujet lyrique dans la poésie de Jacques Brault, de Michel Beaulieu et d'Hélène Dorion*, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2011, p. 38-44. Evelyne Gagnon prend pour point de départ le concept de la « négativité » en littérature québécoise introduit par Pierre Nepveu dans *L'écologie du réel*.

⁵ Thomas Mainguy, « Poésie et ironie chez Jean-Aubert Loranger, Saint-Denis Garneau, Roland Giguère et Jacques Brault », thèse de doctorat, Université McGill, 2014, p. 217.

⁶ Évelyne Gagnon, *op. cit.*, p. 104.

⁷ Karim Larose, « “Consens à la rue”. La parole dans l'œuvre poétique de Jacques Brault », dans François Hébert et Nathalie Watteyne (dir.), *Précarités de Brault*, Québec, Nota bene, 2008, p. 42. Larose soutient quelques pages plus

Notre mémoire de maîtrise s'attardera sur le mouvement à l'origine de la prise de parole dans *Mémoire*, première œuvre individuelle de Jacques Brault, non pas en tenant seulement compte des mécanismes de cette parole, mais en étudiant son association explicite à un travail d'anamnèse, et son rattachement à une faute. Par une étude de l'expérience au cœur de cette parole, nous pourrions mesurer et expliciter l'importance de ce qu'elle raconte et de ce qu'elle tait. Pour ce faire, notre corpus sera principalement composé du poème éponyme « Mémoire », qui fournit avec ses 428 vers une matière assez dense à l'analyse pointue, mais que l'ensemble du recueil pourra servir à appuyer – tout particulièrement la « Suite fraternelle », à laquelle « Mémoire » répond directement en plusieurs façons. Le poème « Mémoire » ne résonne pas de la même façon dès lors qu'il est inséré dans un recueil auquel il donne son titre, et nous nous permettrons donc d'en élargir notre interprétation à la lumière des poèmes qui l'entourent et l'accompagnent.

Mémoire n'est pas le tout premier recueil de Jacques Brault, qui, en 1957, signalait déjà aux côtés de deux autres poètes un collectif intitulé *Trinôme*. Mais comme le reconnaît Gilles Marcotte, *Mémoire* est celui qui « a fait le plus pour qu'on reconnaisse en Jacques Brault une des voix majeures de la littérature québécoise⁸ ». Première œuvre véritablement « signée », ce recueil inscrit la « voix » de Brault dans le paysage poétique du Québec, et cette voix s'impose à la fois contre toute forme de silence et contre une prise de parole trop tapageuse ou « éloquente⁹ ». Si le sujet-poète de *Mémoire* est transparent quant à l'hésitation qui l'habite, ne sachant pas d'abord s'il lui faut « parler ou [s]e taire¹⁰ », rapidement la réponse

tôt que « La parole, chez Brault, tire sa fragilité du fait qu'elle surgit toujours comme une chance inespérée, un bonheur singulier, un « accident », à la façon de ces rencontres épiphoniques qui, dans son œuvre poétique, se produisent souvent sur le trottoir, au coin des rues, sans crier gare, sans s'annoncer. » Si nous reconnaissons que cette affirmation puisse s'appliquer aux œuvres plus tardives de Brault, nous cherchons toutefois à la nuancer en rappelant que *ce que* la parole exprime a un large rôle à jouer dans ce qui la pousse à s'exprimer.

⁸ Gilles Marcotte, « Jacques Brault : poésie de novembre », dans *Littérature et circonstances*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 240.

⁹ Dans un article intitulé « Notes sur le littéraire et le politique », Jacques Brault écrira ceci : « J'appelle éloquence tout langage mythique. L'éloquence travestit l'action en exutoire, elle débride la passion comme une plaie infectée, elle ne vit que de l'inconditionnel et de la croyance. » Jacques Brault, « Notes sur un faux dilemme », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 43-51. Biron, Dumont et Nardout-Lafarge y voient une distanciation marquée par rapport à l'exaltation partisane de son temps.

¹⁰ Jacques Brault, « Visitation » dans *Poèmes*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Ovale », 2000, p. 28. Désormais, tous les poèmes tirés du recueil *Mémoire* seront abrégés par les initiales de leur section : V pour « Visitation », Q pour « Quotidiennes », SF pour « Suite fraternelle », M pour « Mémoire » et L pour « Louange ».

lui apparaît claire : « qui parle de se taire qui se refuse de mourir / à son silence » (Q, 58). L'attrait que le silence peut inspirer au sujet-poète lui vient comme un abattement, qui mène à l'« hébétude » et à la « servitude » (M, 87). Ce silence tout négatif a peu à voir avec le silence tel qu'il apparaîtra dans les œuvres ultérieures : « La poésie n'accède au langage que pour se mériter la liberté du silence », écrira en effet Jacques Brault en 1970, tout comme « je n'écris qu'[...] espérant qu'un jour je n'aurai plus qu'à me taire¹¹ ». Le silence de *Mémoire* est chargé ou encombré; plus tard, il sera surtout associé à la liberté, présenté comme un idéal. Si l'on considère qu'il existe deux silences chez Brault, l'un, apparaissant dans *Mémoire* comme point d'émergence de la parole, et l'autre, comme objectif de l'entreprise poétique de son auteur, on comprend la nécessité d'une prise de parole, entre les deux, pour passer de l'un à l'autre. La question se pose toutefois : qu'est-ce qui habite le premier silence, mutisme éminemment condamnable, et qu'est-ce qui le différencie ainsi du second ?

La prise de parole qu'est « Mémoire » survient alors que le père du sujet-poète est en fin de vie, et que le sujet devient, à son tour, père. Il se voit déjà en train de répéter, malgré lui, les fautes que son père avait déjà commises. Parmi ces fautes, la plus importante est certainement celle de taire ce qui ne devrait pas être tu – finalement, celle de garder silencieuses les autres fautes. Notre hypothèse sera que « Mémoire » s'impose ainsi comme l'entreprise du sujet-poète de sortir du mutisme ces fautes passées. La mémoire qui y est invoquée n'est pas une mémoire heureuse : elle est porteuse de « honte » (M, 77), car envahie et écrasée par le poids d'une faute intergénérationnelle, sociétale et universelle. Le rappel des torts du père fait remonter à la surface les grands torts de tous les hommes, dont l'histoire rapprochée démontre l'étendue et la profondeur. L'expression de cette faute est faite dans l'objectif de briser un cycle de violence et de mutisme, qui s'étend de la sphère intime familiale à celle de l'humanité entière, en passant par celle de la patrie. Elle s'effectue avec la conscience aiguë de devoir être sortie de l'oubli, car « ceux qui viennent déjà nous recommencent » (M, 96), et le cycle est condamné à se perpétuer tant que quelqu'un n'y mettra pas

¹¹ Note de Jacques Brault, dans l'article de Laurent Mailhot, « Contre le temps et la mort : *Mémoire* de Jacques Brault », *Voix et images du pays*, vol. 3, n° 1, 1970, p. 134.

fin. En soi, l'expression de la faute permettra de *décharger* le silence : soit de passer d'un premier silence, coupable, au silence désencombré dont il était question en tant qu'idéal.

Notre étude tiendra compte des travaux des spécialistes Gilles Marcotte¹² et François Dumont¹³, qui ont tous deux étudié l'œuvre braultienne à différents moments de sa production, et qui l'ont placée en perspective des grandes mouvances de la littérature québécoise. Elle procédera d'une poétique inspirée par Pierre Nepveu dans sa thèse de doctorat *Les mots à l'écoute. Poésie et silence chez Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe*. Nous reprendrons la question du silence qui y est abordée chez ces auteurs contemporains de Brault, et desquels son œuvre peut être rapprochée sur plusieurs plans. Comme Nepveu, nous refuserons de « croire que le silence préalable concerne l'écrivain, et non le texte¹⁴ », et laisserons de côté le biographique pour nous plonger dans la matière textuelle du poème. Nepveu oppose le *silence* (ce qui ne peut être dit, la limite du langage) au *mutisme* (l'impossibilité de l'expression), opposition qui contribuera à expliciter la distinction entre les deux silences braultiens. Comme Nepveu, nous considérerons également que la prise de parole poétique procède d'une rupture, ou d'une forme de trahison vis-à-vis du silence, au sens où celui-ci signifie « autant l'inaptitude à parler que la disponibilité à une "autre" parole, ou à toutes les paroles¹⁵ ». Cela nous rappelle que « la littérature moderne reste toujours obsédée par sa propre impossibilité, mais cette impossibilité devient paradoxalement sa raison d'être, le moteur qui fait se mettre en branle et s'élaborer l'œuvre.¹⁶ » Notre étude se basera en ce sens sur la

¹² Nous pensons notamment aux *Temps des poètes*, ainsi qu'à ses nombreuses études ponctuelles sur Brault comme « Jacques Brault : Poésie de Novembre », ou plus récemment « Jacques Brault en 1965 », qui considèrent son œuvre comme « sismographe » de « l'histoire intime du Québec », en reconnaissant à posteriori la « puissance de transformation » que portait déjà *Mémoire*. Gilles Marcotte, « Jacques Brault en 1965 », dans François Hébert et Nathalie Watteyne (dir.), *Précarités de Brault*, Québec, Nota bene, 2008, p. 59-68.

¹³ L'ouvrage de François Dumont sur les *Usages de la poésie*, en se penchant sur le discours critique de Brault lui-même au sujet de la poésie, met au jour le rapport de la poésie à la prose en son œuvre, la première « plus fondamentale encore [...] pour la transformation du monde » que la seconde, nous sera également d'une grande utilité. François Dumont, *Usages de la poésie: le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie, 1945-1970*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 248 p.

¹⁴ Pierre Nepveu, *Les mots à l'écoute. Poésie et silence chez Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, p. 9.

¹⁵ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 10.

¹⁶ *Idem*.

conception du silence de Michel Collot, à la fois *origine* et *horizon* du poème, « noyau originel dont il lui faut s'exiler mais qu'il doit pourtant retrouver¹⁷ ».

Dans un premier temps, nous étudierons le silence et la parole tels que représentés dans *Mémoire*. Le rapport du silence à l'oubli y est immédiatement explicite en ce que tous deux provoquent soit passivité, soit vengeance : ainsi, ils se font inconsciemment moteurs de la perpétuation des erreurs du passé. Le silence, comme l'oubli, s'ils se présentent souvent en tant que tentations pour le sujet-poète, restent fortement dévalorisés. Au contraire, la parole, associée à la mémoire, permet quelque chose de considérablement plus positif si elle s'accomplit de manière authentique. L'expression du passé a, pour le sujet, un impact direct sur le présent et sur l'avenir. En prenant la « Suite fraternelle » comme exemple de ce que cette mémoire, une fois exprimée, peut accomplir, nous verrons qu'elle agit à la fois comme adresse aux vivants, qui doivent assumer le passé et en rendre compte, et comme promesse de changement vis-à-vis des générations futures. En seconde partie, nous nous pencherons sur ce qui est au cœur de la mémoire : soit les fautes tues, non acquittées du passé, qui sont la matière-même devant être exprimée. Ces fautes se transmettent au sujet-poète comme héritage, et relèvent à la fois de la sphère intime et de la sphère collective : les fautes du père que sont la soumission, la violence et le mutisme répondent à plus large échelle aux fautes de l'Homme, dans son histoire rapprochée comme éloignée. Le contenu de la mémoire renferme l'« horreur » (M, 76), ce qui rend la parole ardue et douloureuse. Celle-ci, à certains moments, semble même mue par la force seule de la colère, « puissante force créatrice d'où émergera la parole vivante¹⁸ ». Pourtant, au terme de notre analyse, nous espérons avoir mis au jour que ce qui motive l'expression de la faute, dans *Mémoire*, n'est autre que la recherche du pardon – qui, lui seul, permettrait l'accès à ce que Jacques Brault appellera « le silence, le vrai, celui que nous sommes quand vraiment nous cessons de nous expliquer, de nous justifier, de nous convertir, quand nous cessons de cesser d'être.¹⁹ »

¹⁷ Michel Collot, *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, <https://www.cairn.info/la-poesie-moderne-et-la-structure-d-horizon--9782130552949.htm>

¹⁸ Lydia Lamontagne, *L'envolée de ténèbres. Mort et deuil dans la poésie d'Anne Hébert, Fernand Ouellette, Jacques Brault et Denise Desautels*, thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 2012, p. 164.

¹⁹ Note de Jacques Brault, dans Laurent Mailhot, *op. cit.*, p. 134.

I. Le silence et l'oubli tels que conçus dans *Mémoire*

Le silence, ainsi, se présente au sein de *Mémoire* comme aboutissement qui appelle l'écriture poétique, ou, pour reprendre les mots de Michel Collot, comme « horizon encore indéterminé mais déjà secrètement orienté, qui exerce sur les mots à venir une attraction aussi impérieuse qu'énigmatique²⁰ ». Secrètement orienté, l'horizon est en fait l'origine du poème, son lieu de départ comme son lieu de retour : l'état de disponibilité préalable à la prise de parole, qui permet d'être « pleinement réceptif aux sollicitations encore lointaines du possible et de l'oublié²¹ ». À cet état de silence préalable, le sujet-poète de *Mémoire* semble toujours avoir du mal à s'arracher, comme si la lourdeur de ce qu'il cherchait à dire creusait un obstacle trop dur à franchir, lui faisant perdre de vue l'horizon du poème, et faisant paraître dérisoire l'entièreté de son expérience d'écriture. Le poème et l'entreprise de remémoration qu'il implique sont présentés comme un « chant inutile » (M, 90). Le sujet se considère parmi les « minables et de peu d'éloquence » (M, 89), auxquels les mots ne viennent pas facilement : « Les mots me sont étrangers comme les amours / de mon corps », avoue-t-il, « Et me voici au milieu de syllabes sonores et muettes » (M, 83). Dès le tout premier poème du recueil, « Visitation », il admet hésiter à prendre parole, et songer à déjà se laisser retourner au silence :

Or je ne sais pas je ne sais plus s'il faut parler ou me taire laisser les eaux couler ou
me rouler en elles m'oublier dans l'instant qui tourne le coin de la rue ou m'habiter jusqu'à
l'os jusqu'au cri (V, 28)

Le silence est ici rapproché de l'oubli, tandis que la parole se voit affectée d'une connotation douloureuse, associée à des termes tels qu'« os » et « cri ». On retrouve dans « Mémoire » ce même phénomène au vers « À la fin il faut se taire ou s'armer » (M, 89). La parole sous-entend une certaine préparation à la violence, face à laquelle la passivité du silence s'avère de toute évidence une alternative moins désagréable. En effet, la parole, en exprimant comme elle le fait des souvenirs essentiellement douloureux, se révèle assez tôt un travail pénible. Le geste de parole en est un tout particulièrement difficile, toujours remettant en doute sa

²⁰ Michel Collot, *op.cit.*

²¹ *Idem.*

propre validité, et se laissant ainsi aisément tenter par un retour défaitiste à son « espace originel²² », le silence. Mais, même si le sujet souvent « ne trouve pas ses mots » (M, 84), il persiste en lui une disposition à se considérer « homme de paroles » (M, 82), et à s'acharner à « trou[er] le silence » (L, 98). Malgré la difficulté de la parole, et l'apparente facilité du retour au silence, le sujet-poète se refuse à succomber entièrement à ce dernier.

En fait, le silence est dans *Mémoire* quelque chose de trop profondément péjoratif, cause et effet de trop de malheurs, pour être considéré comme une option viable. Il est l'état dans lequel se trouve toute la communauté du sujet : un état de mutisme, au sens d'une « véritable impossibilité de l'expression²³ ». Cette communauté se trouve au sein d'un « pays de rage rentrée pays bourré de ouate et de silence » (SF, 66), qui « n'a pas de nom », « sans maisons ni légendes où bercer / ses enfaçons » (SF, 67); pays sans parole et donc contraint à ne pouvoir qu'aimer « dans la gêne du silence », et à écouter « les mots étrangers » (M, 83) pour apaiser sa peine. Au coeur du silence statu quo, toute prise de parole s'avère provocante, et le sujet-poète est conscient de se démarquer. « Tout chavire là-dedans et s'enlise dans le silence », dit-il dans « Mémoire », et « moi je suis le demeuré » (M, 83). Il est celui qui brise le silence pour s'adresser presque agressivement à sa communauté muette: « Du fond de ma gorge je crie vers vous ô mes amis / qui ne vous aimez pas » (M, 82). Son entreprise de parole, qui vient nécessairement, comme nous le verrons plus bas, avec un effort de réminiscence, le confronte directement à sa différence vis-à-vis de ses pairs, muets et sans mémoire. Cette différenciation creuse une certaine distance critique, et lui permet ainsi de remarquer les défauts de leur comportement. Le sujet-poète demeure toutefois loin de se différencier de sa communauté au point de la renier, et reste toujours vigilant vis-à-vis de sa propre tendance au silence, qu'il garde en commun avec ses pairs. Il n'est pas question ici d'une séparation ou d'une élévation du sujet-poète par rapport au reste de sa collectivité; celui-ci affirme à maintes reprises être « comme les autres » (M, 83), et s'adresse à eux dans ce sens : « Dans la fureur de mon âge mûr je sais que vous êtes là / ô vous pareils à

²² *Idem.*

²³ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 10.

moi-même » (M, 82). Il fait partie intégrante de ce *nous*²⁴, qu'il est toutefois capable de critiquer avec un regard extérieur. En ce sens, Pierre Nepveu identifierait la parole poétique de *Mémoire* comme sujette au « désir de faire parler dans le poème une multiplicité de voix », soit une parole « avide d'ouvertures et de différences, hyper-réceptive à la multiplication et à l'éclatement du moi²⁵ ». Le *je*, donc, à la fois extérieur et intérieur au *nous* immobile, discerne en son sein un potentiel transformatif. Le pouvoir de changement que le sujet perçoit en lui-même, il le perçoit également en sa communauté. L'acte de prise de parole individuelle, ce « cri » difficile dont il est toujours question, devient inspiration pour tous à trouer le silence. Ici, « la parole se fait travail de rassemblement et de reconstruction²⁶. » Le poème « Mémoire » se conclut d'ailleurs sur ces vers, qui laissent entrevoir l'idée d'une rédemption collective possible par le sacrifice, ou le cri, d'un premier homme :

Seuls et ensemble éperdus d'une peine sans histoire
sauvés par celui qui se casse et crie sa tombée
au vent de liberté (M, 92)

Cette rédemption a lieu d'être, car l'état de misère dans lequel est plongée sa collectivité – état dû à ce silence, qui la prive d'une mémoire propre – perdue sans signe de transformation, et semble s'inscrire dangereusement dans la durée. Le sujet-poète constate, en effet, que la tendance de sa collectivité au silence et à l'oubli la mène directement vers des malheurs répétitifs, presque systématiques.

La première conséquence de cette tendance est la passivité dans laquelle elle plonge ceux qu'elle affecte. Les « muets hébétés » (SF, 66) de la « Suite fraternelle », démunis et passifs face à la mort du frère du sujet-poète, Gilles, reviennent dans « Mémoire » :

Gilles allait mourir Gilles est mort père fait des obus et mère du ventre fils décédé
dit le télégramme les médailles au salon brillent de fierté et puis s'il était revenu
borgne manchot dément ce n'aurait pas été beau à voir nous les jeunes nous
promettons de vivre nous avons toutes nos dents nous pétons d'ignorance (M, 79)

²⁴ Sur ce « nous », voir l'étude de Luc Bouvier au sujet des personnages de la poésie braultienne. Il y identifie et différencie deux « nous » : le nous inclusif (je + tu) et le nous collectif, auquel le « je » s'oppose. Je cite : « "Je" est avant tout quelqu'un qui se transforme, qui change, un individu qui évolue, qui vit. Tout au contraire, "nous" végète, ne bouge pas : il est mort. Seule l'aventure individuelle de "je" transforme parfois "nous". » Luc Bouvier, « *Je* » et son histoire : *L'analyse des personnages dans la poésie de Jacques Brault*, Orléans, Éditions David, 1998, p. 67.

²⁵ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 8-9

²⁶ Gilles Marcotte, *Le temps des poètes, Description critique de la poésie actuelle au Canada français*, Montréal, Éditions HMM, 1969, p. 193.

Le discours rapporté de la famille, « s'il était revenu borgne manchot dément ce n'aurait pas été beau à voir », témoigne de l'hébétude générale de celle-ci face à l'évènement : elle prône une rationalisation rapide par des paroles toutes faites, et un détachement qui n'autorise pas de réelle douleur. Surtout, qui ne permet pas l'indignation. Rien ne change du côté du père et de la mère, figés trop profondément dans un état proche de l'abrutissement : le premier continue de participer à la machine de guerre, et la seconde à procréer, comme pour simplement remplacer le fils perdu par un autre. « Les jeunes », s'ils réagissent quant à eux quelque peu différemment, en se promettant de « vivre », sont toutefois victimes « d'ignorance » – celle-ci ne laisse pas présager un changement réaliste de leur situation à long terme. Tous demeurent des « hommes fichés dans leur hébétude et / qui regardent à longueur de servitude passer / le fleuve royal » (M, 87). Lorsque la parole et la mémoire ne s'accomplissent pas, et qu'ainsi le silence et l'oubli tiennent lieu de réflexe, personne ne sait tirer les leçons appropriées des évènements traumatisants; tout se confond en un quotidien sans histoire. Aucune évolution n'est permise :

Lorsque la mémoire tourne ainsi de l'œil
Nous immobiles entre la pierre et l'eau dans le clapotis des petites journées nous
portons un collier d'écume
Comme une rage qui coule et comme un râle (M, 89)

Immuable, coincé « dans le clapotis des petites journées », le « nous » sans mémoire est pris à la gorge par un « râle » – qui n'est pas parole –, ou par une « rage ». Cette dernière est la seconde conséquence du silence et de l'oubli, ainsi que la plus destructrice.

Lorsque la collectivité reste muette sur ce qui hante sa mémoire, remarque le sujet-poète, elle ne s'en libère toutefois pas tout à fait. L'oubli n'est pas sans conséquences, et ce qu'on y plonge n'y disparaît pas facilement :

Si je parle ainsi de choses anciennes c'est qu'elles
demeurent et dangereuses dans notre oubli
Il y a plein notre sang d'humeurs qui tournent mal
et virent à la vengeance (M, 78-79)

Taire le passé ne le résout pas, et peut provoquer au contraire un ressentiment grandissant, une « fureur muette » (M, 90). Si celle-ci ne trouve pas d'échappatoire, elle ne peut que nuire à celui qui la porte et à ceux qui l'entourent, en encourageant le recours à la vengeance. Il apparaît dans *Mémoire* que, même si les

choses sont tuées, elles ne peuvent jamais être complètement oubliées. Lorsqu'elles ressurgissent, cela se fait sous différentes formes, périodiquement, à des moments inattendus. Elles ramènent avec elles un lot de « rage » et de « misère » (M, 90), et, si elles sont repoussées encore plus profondément dans le silence et l'oubli, elles ne peuvent que mener, au mieux et à la longue, vers l'hébétude et la torpeur, comme il a été démontré plus haut.

Les dommages causés par ces comportements ne se limitent pas à ruiner la vie seule de celui qui les adopte. La passivité détruit le potentiel d'évolution d'une collectivité et la contraint, au fil du temps, à répéter les mêmes erreurs. La rage et le ressentiment la poussent à la vengeance, désir qui ne peut qu'augmenter au fil des ripostes, et qui fige également à sa façon la collectivité dans un état prédéterminé, hors du libre-arbitre individuel. « Nous ne sommes pas au monde nous ne sommes pas / à nous-même », conclut en ce sens « Mémoire », « Chacun dans le ventre de la mère tourne à la motte / de sang » (M, 92). De là toute l'importance, pour le sujet-poète qui constate ce phénomène, d'y mettre fin comme à un cycle. Le silence et l'oubli sont à ses yeux le plus dangereux des héritages, car ils se lèguent non seulement de manière intergénérationnelle, mais aussi sociétale. L'humanité apparaît ici, en effet, comme perpétuellement reliée à elle-même. Il est remarqué fréquemment, tant au sein de « Mémoire » que de l'entièreté du recueil, que même la mort ne serait en fait qu'une *renaissance*. Le « nous » est composé de « pourris et confondus et bien liés dans la pâte de / l'automne » (M, 92). De ce mélange, il ne peut naître que des êtres semblables : « D'autres lèveront de notre humus et fissurés au flanc / de la même blessure » (M, 92). Les dommages causés par le silence et l'oubli fracturent donc l'intégrité naissante des générations futures, avant que celles-ci ne puissent même en prendre tout à fait conscience. La tendance d'une communauté à l'hébétude ou à la rage peut ainsi perdurer à très long terme, tant que des gestes ne seront pas posés pour activement briser le cycle. Tout ce qui ne sera pas réglé avant la mort de l'un se prolongera dans la vie de l'autre, car « ceux qui viennent déjà nous recommencent » (M, 96), et ici, comme le remarque Gilles Marcotte, « la vie se reconnaît dans la nécessité de la filiation²⁷ ».

²⁷ *Idem.*

II. La parole comme remède à l'oubli

Cette conception cyclique du monde au sein de *Mémoire* est toutefois loin d'être démunie d'espoir : de la même façon que les traditions de silence et d'oubli se transmettent contagieusement au sein d'une communauté, les efforts de rupture du cycle de l'un pourront encourager ceux qui viennent à suivre cette même voie, plus authentique. C'est en ce sens que le sujet-poète s'acharne, malgré la difficulté, à prendre parole et à se remémorer le passé. Du mutisme environnant émerge sa voix, déterminée et forte, car « la dévalorisation du langage provoque au contraire son retour en force, sous une forme plus violente et abondante²⁸ ». Mais il ne s'agit pas seulement de rompre le silence par du *langage* – ce langage doit exprimer la mémoire, et l'exprimer authentiquement, pour que ses pleins effets positifs se fassent ressentir sur l'individu comme sur la collectivité. Cette idée est clairement explicitée au début du poème « Suite fraternelle » : il ne s'agit pas seulement de parler pour dire des choses creuses, ou pire, malhonnêtes. À la suite de la mort de son frère, le jeune sujet-poète est confronté à un discours d'une telle sorte, et celui-ci lui apparaît immédiatement insatisfaisant :

Ils disent que tu es mort pour l'Honneur ils disent et
flattent leur bedaine flasque ils disent que tu es mort
pour la Paix ils disent et suçent leur cigare long
comme un fusil (SF, 63)

Les lieux communs qui y sont répétés (« ils disent ») perdent la portée qu'ils auraient pu avoir si ceux qui les émettaient étaient honnêtes. Ces derniers ne le sont pas : ils participent de la guerre et de ses propagandes, et leur discours tourne à vide. La commémoration n'a alors presque aucun impact, la parole est inutile : le frère est oublié des siens.

Tu es de là-bas maintenant tu es étranger à ton peuple
Dors Gilles dors tout ton sommeil d'homme retourné
au ventre de l'oubli (SF, 65)

²⁸ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 279.

Sa communauté, en plongeant Gilles dans l'oubli, l'aliène, et se prive des leçons que le souvenir de sa mort aurait pu offrir. Ainsi, déplore le sujet, « nous nous demeurons pareils à nous-mêmes rauques / comme la rengaine de nos misères » (SF, 63). Rien ne change; la prise de parole seule n'a pas suffi à briser le cycle silence-oubli. D'un geste de parole incomplet ou inauthentique, il ne résulte que des « mots du moment qui sonnent et qui s'étouffent » (M, 90). Ceux-ci ne valent pas grand-chose face au silence. Il faut pousser la parole au-delà du simple « moment », hors de ce quotidien sans histoire que le sujet-poète dénonce. Celui-ci entreprendra alors d'exprimer par la parole poétique des éléments de mémoire authentique. Aussi « ombrée » (M, 76) que soit cette dernière, elle est essentielle au processus de transformation que cherche à initier le sujet-poète au sein de sa collectivité.

Dès l'ouverture du recueil, dans la toute première strophe du premier poème, il invite ses lecteurs à faire appel à leur propre mémoire :

Mes amis moissonneurs mes amis au profil de matin
maigre mes amis souvenez-vous
Quand vous serez revenus à la patrie du sommeil et
dociles enfants de votre mort
Toute honte dévêtue et beaux enfin dans votre seule
nudité quand vous serez rendus au ventre de la
dernière naissance
Souvenez-vous mes amis souvenez-vous de ceux
qui demeurent et de leur exil
Et s'il se peut souvenez-vous de celui qui a mal de vivre
à tant vous aimer (V, 27)

Cette mémoire doit surgir à un moment particulier, qui évoque la « mort » encore une fois en tant que « dernière naissance ». Lors de ce moment, le souvenir apparaît comme dernier pas vers une authenticité entière : les destinataires sont déjà dévêtus, nus, libérés d'une honte vivante – « enfin », ils sont beaux. L'invocation de la mémoire, à cet instant, se pose comme dernier geste avant le plus grand des silences. Ce geste est nécessaire à la *renaissance* (« en mémoire du futur » comme l'exergue de la dernière section du recueil, « Louange », le révèle) de la collectivité vers un avenir potentiellement différent. François Dumont soutient en ce sens que « ce recueil tente d'inscrire la poésie dans la durée, en l'opposant à la mort

envahissante²⁹ ». De même, une fois le sujet-poète mort, sa mémoire écrite permettra à ceux qui viendront après lui de ne pas être indifférents au passé et, espère-t-il, de poursuivre ce chemin qu'il aura entrepris :

Quand à mon tour je dormirai entre terre et terre quand
je serai bien couché à jamais quelqu'un se lèvera crois-moi
en qui nous continuerons à mettre maille sur maille les
chaires d'une vie nouvelle (V, 31)

L'entreprise de mémoire qu'exige (à l'impératif, « souvenez-vous ») le sujet-poète des presque-morts, et de lui-même, a donc une visée pratique : celle de servir aux vivants, ceux du présent comme ceux à venir. La poésie se fait une adresse directe à ceux qui doivent rendre compte du passé, avant qu'il ne soit trop tard. Elle se fait aussi promesse aux générations futures d'une transformation de la situation de leur collectivité; promesse inscrite dans la durée par la permanence de l'écriture. En somme, elle brise d'un seul et même geste les deux tares à la source du malheur individuel et collectif : le silence et l'oubli.

Si le sujet-poète encourage d'emblée et ouvertement sa collectivité à se tirer ainsi hors du malheur, il est loin de se tenir lui-même à l'écart de ce mouvement, et choisit plutôt de le mener en tête de file par l'exemple. Comme le soulignent Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge dans leur *Histoire de la littérature québécoise*, nombre de poètes de la décennie de Brault font « de l'expression de soi le moyen par lequel l'écriture rejoint la parole collective³⁰ ». L'incipit de la « Suite fraternelle » renvoie au « souvenez-vous » leitmotiv de « Visitation » : *Je me souviens* (SF, 63). La reprise de la devise québécoise en ouverture du poème annonce aussi en elle seule la dimension communautaire de l'entreprise de mémoire individuelle. Ce dont le sujet-poète se souviendra, dans la « Suite fraternelle », est certes extrait d'une mémoire intime, mais est rattaché presque systématiquement au destin collectif. Le souvenir du frère bénéficiera, au sein même du poème, à toute la collectivité. Poème de « la révolte de la reconquête » qui s'articule « sur un événement très précis, un morceau d'existence nettement découpé, un souvenir de chair et d'histoire³¹ », la « Suite fraternelle » se présente au lecteur comme l'exemple de ce que le sujet-poète considérerait une *mémoire accomplie*. Nous nous attacherons à ce poème, qui précède directement celui de

²⁹ François Dumont, *La poésie québécoise*, Montréal, Boréal, 1999, p. 72-73.

³⁰ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *op. cit.*, p. 377.

³¹ Gilles Marcotte, *op. cit.*, p. 192.

notre étude, afin d'expliquer comment l'expression de la mémoire s'y réalise de manière quasiment totale. L'écriture de la « Suite fraternelle » est une expérience de laquelle émane un sentiment de complétude et d'apaisement que ne partagera pas « Mémoire ».

Le poème commence donc par le geste de mémoire du sujet-poète, qui se remémore son « frère oublié dans la terre de Sicile » (SF, 63). Le souvenir de son enterrement symbolique est au cœur de la première strophe : « je me souviens d'un matin d'été à Montréal je suivais ton cercueil vide j'avais dix ans je ne savais pas encore » (SF, 63). Le port du cercueil vide d'un soldat mort à la guerre par un cortège funèbre, pratique qui s'estompera progressivement au Québec à partir des années soixante³², est marquant pour le sujet-enfant, même si ce dernier ne mesurait pas « encore » l'absurdité de la chose. Le frère est non seulement oublié des siens, il est carrément absent : au moment où ses proches consacrent une cérémonie en sa mémoire, son corps repose quelque part en un lieu inconnu, dans l'anonymat le plus complet. Le vide de son cercueil annonce déjà l'oubli dans lequel il sombrera. Avec lui, toutes les violences de la guerre, et avec elles, les grands traumatismes de la collectivité – tout est relégué au silence, à l'oubli, et à un processus de deuil³³ incomplet et insatisfaisant qui ne permet pas la guérison. Le jeune homme que Gilles était, aux « gestes rassembleurs de vérités sauvages » (SF, 65), fait désormais seulement partie, comme tant d'autres, de ces « cadavres paisibles et propres » qui « font de jolies bornes sur la route de l'histoire » (SF, 66). Plutôt que de se satisfaire de ce destin pour son frère, le sujet-poète se refuse à l'oubli : « Je n'oublie pas Gilles et j'ai encore dans mes mots / la cassure par où tu coulas un jour de fleurs et / de ferraille » (SF, 65). Ces mots, il les utilise pour mettre au jour ce qui aura été tu pendant longtemps – tant d'années que Gilles est maintenant son « frère cadet par la mort » (SF, 64) – soit les vérités dures des causes et circonstances de sa mort, qui s'expriment difficilement. Il reconnaît que le décès du frère n'a pas été glorieux : il est « mort avec une petite bête froide dans la gorge, avec une sale peur aux tripes » (SF, 63). Sacrifié pour les grands idéaux de « Paix » et d'« Honneur », il repose tout de même « éparpillé au fond d'un trou mêlé aux

³² Plus précisément, en 1963, à partir du moment où le Vatican reconnaît la crémation. Selon Sébastien St-Onge, « Survol historique de l'évolution de la commercialisation de la mort au Québec », *L'industrie de la mort*, Montréal, Nota bene, coll. « Interventions », 2001, p. 25-32.

³³ Voir Lydia Lamontagne, *op. cit.*, p. 159-169.

morceaux de [s]es camarades » (SF, 65). Le sujet-poète, s'adressant à sa mère, annonce durement que la responsabilité de sa mort peut être attribuée à un « on » (impersonnel ou inclusif) : « Oui mère oui on l'a brûlé ton fils on a brûlé mon frère / comme brûle ce pays en des braises plus ardentes / que toutes les Siciles » (SF, 67). Admettre qu'il y ait responsabilité ou culpabilité, autant pour la perte du frère que celle du pays, est un premier pas vers la reddition de comptes. Les vivants à qui revient la faute de ces pertes, qui les ont laissé advenir par hébétude muette, sont appelés à cesser de tolérer que leur pays soit ainsi « scalpé de sa jeunesse » (SF, 67), donc continuellement blessé dans son renouvellement par les mêmes tares qu'arboraient ses générations précédentes. En reconnaissant la mort de Gilles pour ce qu'elle est, et la réponse générale face à celle-ci comme insuffisante, le sujet-poète peut s'avancer sur un chemin différent, qui ne mènera désormais plus vers la répétition des erreurs passées.

Le frère, qui était devenu étranger à sa communauté par l'oubli, redevient par la mémoire partie intégrante de celle-ci, presque symbole : « tu es nôtre tu es notre sang tu es la patrie » (SF, 68). La prise de parole aura opéré une sorte de rapatriement poétique. Le pays qui n'avait « pas de nom » (SF, 67) porte celui de Gilles : dans sa « misère » au creux du silence, qui ne faisait de sa destinée qu'« une petite mort sans importance un cheveu / sur une page d'histoire » (SF, 68), autant désormais que dans sa « lumière » au sein de la « fraternelle souvenance » (SF, 68). La collectivité entière bénéficie de la mémoire de Gilles, qui n'est plus « mort en vain » (SF, 68) comme les autres; à présent, il persiste et demeure comme symbole de sa patrie. « Tu vis en nous plus sûrement qu'en toi seul », lui affirme le sujet-poète, « là où tu es nous serons tu nous ouvres le chemin » (SF, 70). Cette persistance est réciproque : tant que vivra le souvenir de Gilles vivra la collectivité – mémoire et avenir étant justement inter-reliés. Ainsi, pour la collectivité qui se remémore et qui commémore, « Voici l'heure où le temps feutre ses pas / Voici l'heure où personne ne va mourir » (SF, 69). Se sortir des vieux réflexes que sont le silence et l'oubli ouvre à tous ce chemin vers un avenir différent pointé par le sujet-poète : « Voici qu'un peuple apprend à se mettre debout » (SF, 69), qu'« un peuple ivre de vents et de femmes s'essaie à sa nouveauté » (SF, 70). L'expression de la mémoire individuelle du sujet-poète permet donc bel et bien à la communauté d'être « sauvée ». Le souvenir du frère perdu, finalement reconnu et préservé authentiquement par l'écriture, a un impact qui dépasse la seule sphère

personnelle, ou familiale. Il permet à la collectivité entière d'enfin *passer à autre chose*, et de s'autoriser une renaissance heureuse. Cet avenir ouvert sur le changement est « formulé comme utopie réalisable, déjà présente³⁴ » :

Je crois Gilles je crois que tu vas renaître tu es mes camarades au poing dur à la paume douce tu es notre secrète naissance au cœur de nous-mêmes tu es l'enfant que je modèle dans l'amour de ma femme tu es la promesse qui gonfle le ventre de mon pays ma femme ma patrie étendue au flanc de l'Amérique (SF, 70)

Sur un plan plus intime, le souvenir du frère permet aussi au sujet-poète de passer à autre chose. « L'herbe pousse sur ta tombe Gilles » (SF, 70), déclare-t-il en fin de poème, et un sentiment de paix semble enfin dans son discours faire suite à la colère. Le devoir qu'il s'était imposé s'est réalisé : le frère n'est plus oublié; il perdure dans l'existence du peuple dont il provient. Ce peuple, cette collectivité, ce « nous » auparavant malhonnête et muet, parle maintenant. Il a une mémoire à raconter. Le cycle de silence et d'oubli a été rompu, et remplacé par une ouverture à la prise de parole et à la remémoration authentique. Le sujet-poète puise une grande espérance en ce renouveau de la parole à venir. Lui, à ce propos, a tout dit. Il a finalement accès à l'*après-parole* : ce silence désencombré, apaisé, qui s'est mérité la liberté d'être. Pour reprendre les mots de Brault, un silence qui n'est plus « privation », mais « plénitude³⁵ ». Dans la préface de la deuxième édition du poème (aux éditions de l'Université d'Ottawa), Jacques Brault annonce avoir d'ailleurs recroisé son frère : « un soir au coin d'une rue, j'ai rencontré Gilles. Il avait l'air heureux. Nous n'avons rien dit. Ce n'était plus nécessaire³⁶. »

La « Suite fraternelle » témoigne donc de ce qu'une mémoire accomplie peut offrir : une transformation et un apaisement – deux résultats parfaitement contraires à l'immobilité et à la colère qui étaient auparavant au cœur de l'état du sujet-poète et de sa collectivité. Pour y avoir accès, il aura fallu durement extirper du silence les fautes qui y siégeaient, tues certes, mais jamais tout à fait oubliées. Ces fautes, liées à la mort du frère dont personne ne s'est indigné, et liées au destin général de la patrie qui endure sans protestation les malheurs de sa condition, ont fait de tous des « coupables » (SF, 66). L'aveu de

³⁴ Pierre Nepveu, *op. cit.* p. 18.

³⁵ Alexis Lefrançois, « Entretien avec Jacques Brault », *Liberté*, vol. XVII, n° 4, juillet-août 1975, p. 66.

³⁶ Jacques Brault, « Préface » à *Suite fraternelle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1969, p. 8.

ces fautes par le sujet-poète, qui devient le représentant du « nous » collectif, est ce qui permet donc un mouvement vers la paix et le changement, dans cette caractéristique « association de la parole et de l'action³⁷ » du recueil. La « Suite fraternelle » témoigne ici de manière exemplaire de la « croyance implicite que le langage peut bouleverser, surmonter, reconstruire le réel³⁸ ». Cette conclusion est importante à noter en vue de l'analyse de « Mémoire », car ce second poème entreprend un même mouvement dans sa direction. Tandis que le sujet-poète se concentre non plus sur le souvenir fraternel, mais bien sur celui de son père, la faute au cœur du souvenir cherchera à s'exprimer également tel un aveu: « J'ai mémoire de toi père et voici que je t'accorde / enfin ce nom comme un aveu » (M, 75).

III. La faute intime au cœur de la « Mémoire »

Le poème est une adresse directe au père qui, contrairement à Gilles, est toujours en vie. La mémoire qui lui est rattachée s'extrait difficilement du silence; l'immense difficulté à la parole du sujet-poète, que nous avons analysée dans la première partie de notre étude, est la plus manifeste dans ce poème du recueil. Cela est sûrement dû au fait que la mémoire est alourdie d'un ressentiment sourd, et surtout d'une vive « honte³⁹ », terme revenant à de nombreuses reprises au fil des vers. Cette honte concerne directement le père et ses fautes, qui peuplent muettement sa mémoire et ont encore des répercussions sur sa progéniture. Comme dans la « Suite fraternelle », ces fautes relèvent de la sphère très intime, familiale, et se font le miroir de la sphère collective. Il ne s'agit plus cependant de les mesurer seulement à l'échelle de la patrie, mais bien à l'échelle de l'humanité. Ceci nous rappelle que « Mémoire », dans les mots de Gilles Marcotte, ne contient « pas seulement la mémoire d'un homme, mais *toute la mémoire*⁴⁰ ». Ces fautes qui la peuplent

³⁷ Gilles Marcotte, *op. cit.*, p. 178. Marcotte rappelle que Brault a fait partie de l'équipe de rédaction de la revue *Parti pris*, qui a « cristallisé les aspirations confuses, les espoirs de renouveau d'une génération » de poètes. On peut effectivement lire dans le premier numéro : « La parole, pour nous, a une fonction démystificatrice; elle nous servira à créer une vérité qui atteigne et transforme à la fois la réalité de notre société [...] : nous ne visons à dire notre société que pour la transformer. »

³⁸ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 17.

³⁹ Nous avons relevé cinq occurrences du terme au sein de « Mémoire » (aux pages 76, 77 (deux fois), 82, et 89); ce qui est plus que dans tout le reste du recueil, qui dans l'ensemble compte quatre autres occurrences.

⁴⁰ Gilles Marcotte, « Jacques Brault en 1965 », art cit., p. 66.

peuvent être regroupées en deux grandes catégories : la soumission et la violence. La première est le résultat d'une hébétude face à la misère et à l'oppression; la seconde, le résultat d'une colère mal contenue et mal redirigée. Ces deux grandes fautes ne sont pas, en fait, très éloignées des conséquences du silence et de l'oubli qu'étaient la passivité et la vengeance. Les avoir gardées trop longtemps est toujours la plus grande faute aux yeux du sujet-poète. Nous commencerons par nous pencher sur ces fautes à l'échelle intime, puis nous tâcherons d'expliquer la difficulté qu'éprouve le sujet-poète à les sortir du silence. Cette difficulté peut trouver une justification chez Pierre Nepveu, qui souligne qu'« une œuvre qui cherche sa possibilité ne peut manquer d'évoquer sa propre limite, son empêchement, sa négation même⁴¹ ». La première raison de cet empêchement, et plus évidente, repose dans cette similitude que le sujet-poète perçoit entre son père et lui-même, similitude qui lui donne l'impression d'être tout aussi coupable des fautes de ce dernier.

Le poème ne commence pas, telle la « Suite fraternelle », par une différenciation immédiate du sujet-poète et de ce qu'il accuse. Il s'ouvre sur un souvenir qui semble tranquille, où le sujet-poète se rappelle avoir longtemps, « tiède et calme / comme une flaque d'eau sous le soleil » (M, 75), existé auprès de son père. Cette ouverture paisible, qui invoquera en ses vers l'un des seuls souvenirs heureux de l'enfance, est rapidement dissipée par un retour au présent, qui expose le sujet-poète tel qu'il est maintenant, des années plus tard : « seul en cette journée poisseuse bras ballants / contre la ville / Seul avec l'attente mal éteinte de quelques amours sans pareilles » (M, 75). Face à l'hostilité de la ville, dans une rue « sonore et traversée / de cris debout et pointus à l'heure de midi » (M, 75), le portrait que dresse le sujet-poète de lui-même est semblable presque en tout point à celui qu'il dressera du souvenir de son père par la suite : « à l'heure de midi tu allais t'asseoir / quelque part dans la ville sale et triste / Et seul et misérable à la vue des gens tu serais / mon père » (M, 77). Le père et le fils sont présentés comme un « nous » qui ne les inclut que tous deux, « sans couture ni partage », où ils sont « seuls de la même solitude » (M, 75). Cette similitude entre

⁴¹ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 9.

eux est fondamentale, et constitutive d'une grande part de la personnalité du sujet-poète. Il s'en excuse aux lecteurs :

Mes amis mes camarades ne vous moquez pas
si je vous arrive ainsi de travers
mou de songerie
mal accordé à mes gestes

Cela vient de loin cela qui est mon corps
vêtu de honte et de nouveauté
comme cet homme rompu de misère
et que j'accueille dans ma haine
cet homme mon père et en qui je suis père (M, 75-76)

Même s'il n'est pas tout à fait pareil à son père, car vêtu de « nouveauté » et de « honte » par rapport à son état, il reste que le sujet-poète admet venir « de loin », avoir été formé dans l'enfance par un modèle dont la marque est encore visible aux travers de sa « songerie » et de ses « gestes ». Il est lui-même maintenant père à son tour, avec une femme à ses côtés et « une enfant sur l'épaule » (M, 76). L'image de sa famille s'accompagne du « regard de [s]a peur au coin de la rue » (M, 76). Cette peur peut être celle de la femme et l'enfant, mais aussi celle du sujet-poète qui, après avoir constaté sa ressemblance avec son propre père, craint de répéter les mêmes erreurs que lui vis-à-vis de sa famille. Cela serait le développement naturel et fatal des choses : la perpétuation du malheur comme héritage, cette « ritournelle des oracles » (M, 89), dont le sujet est si aigrement conscient. Le constat de la répétition du passé suit d'ailleurs immédiatement cette image : « Mémoire ah mémoire ombrée comme une vieille / armoire / chaque heure qui te rejoint t'ouvre un peu plus / à l'heure de demain / celle-là même qui renaîtra de ton corps », et « le même souvenir qui tierce s'écoule », « un même souvenir d'autrefois » (M, 76). Même avec cette conscience de la tendance du passé à se répéter – conscience qui n'est pas aisément accessible à tous –, la difficulté qu'a le sujet-poète à s'extirper hors du chemin tracé par son père demeure essentielle. Ce dernier reste pour lui « celui d'où je viens mon nom et ma croyance ce / que je suis » (M, 77). Le sujet-poète perçoit les fautes du père, mais sa distance critique défaille; autant à cause de l'amour qu'il lui porte (« et perdue la patrie comme perdue l'amour du père haï » (SF, 65)), qu'à cause de son impression que ces fautes sont déjà les siennes, à titre égal. Il dit de lui-même être « pâteux et violent avec / une faute dans la gorge » (M, 83), avoir les « mains sales » (M, 79), et prendre parole « sous la grâce ailée des crimes » (M, 82). La compassion qu'il éprouve

pour son père, également fautif, qui « ne mérite pas qu'on le haïsse » (M, 77), rend le sujet-poète encore plus coupable à ses propres yeux. Le ressentiment et la colère qui sont au cœur de « Mémoire » sont bien éloignés de l'amour qui dirigeait l'entreprise d'écriture poétique de la « Suite fraternelle », et sont difficilement conciliables avec un « reste d'amour et qui a durci comme une croûte » (M, 77) pour le père. Cela explique la tension qui habite « Mémoire » et qui rend son écriture si ardue pour le sujet-poète.

Il entreprend néanmoins son devoir de mémoire et tire du silence un portrait peu flatteur de l'« Homme usiné » qu'était son père. Un poème lui étant dédié plus tôt (« À mon père », (Q, 37)), le premier de la section « Quotidiennes » du recueil, met sur table les enjeux que l'on retrouvera dans « Mémoire ».

Consens à l'air vicié de chuchotis
Consens à l'espace mouillé de présences
c'est une belle mort sous un glacis
éphémère qui recouvre notre enfance (Q, 27)

Lorsque le sujet poète ordonne de *consentir*, c'est à la fois à son père et à lui-même qu'il s'adresse. Pour le père, il aura été question de consentir au poids de l'exploitation dont il était victime – sa première faute, la passivité –, et pour le fils, il s'agit maintenant de consentir au souvenir malheureux de son enfance, causé par la faute du père, pour être en mesure de l'extraire du silence. Il lui faut accepter le passé pour être en mesure de le verbaliser – être réceptif aux appels et aux résonances de la mémoire pour savoir l'écrire autrement et au-delà du seul ressentiment. Rappelons qu'en prenant parole, le sujet-poète ne recherche pas la vengeance – il redirige sa colère vers quelque chose de plus productif, qui envisage et espère un dénouement satisfaisant à long terme, une rédemption personnelle et collective (« seuls et ensemble [...] / sauvés » (M, 92)), chose que la revanche ne saurait lui offrir.

La dernière strophe de l'« Homme usiné » expose la misère dans laquelle s'est déroulée l'enfance du sujet-poète, au sein des quartiers ouvriers où travaillait son père (ou du moins, où habitait la famille, le père ayant perdu son travail lors d'une période de temps indéfinie) :

Consens à la fumée qui nous auréole
Consens à la sirène qui nous perce
C'est le prix dérisoire d'une obole
Pour chaque paume que la faim gerce (Q, 27)

Cette misère est dérivée des choix du père, qui consent sans indignation à l'inacceptable de sa condition. Il la tolère malgré l'oppression : « Entre les remuements de la marmaille et la femme / à la droiture de clocher tu étouffes en un remugle de confessionnal / Père », se souvient son fils, « et tu endures comme les autres comme nous / tous comme la rivière endure la glace » (M, 87). Le père « endure » malgré son étouffement, mais cette endurance n'a rien d'une qualité aux yeux du sujet-poète. Il la considère comme symptôme d'une passivité qui autorise et engendre la soumission. Son père est sans contredit soumis à ses yeux : « Et toi mon père toi [...] / Tu moisissais d'humilité tu te couvrais la face de baisers / à la joue de l'enfant au poing du maître » (M, 78). Ce comportement ne lui assure même pas un emploi lui permettant une qualité de vie acceptable : il perd tout de même son travail, et se soumet à sa nouvelle condition sans signe de résistance. Le sujet-poète le voyait « le soir inutile au milieu de [s]a nichée », s'agitant « maladroit comme un gros chien », et partir traîner en ville « lourd sans travail / et penaud » (M, 77) pour faire passer les heures. La passivité et la soumission du père sont à la source du malheur de sa famille, qui est contrainte dans sa « misère » (M, 78) d'aller jusqu'à voir du positif dans la perte de deux de ses membres : « Fernand l'aîné se meurt Gilles part pour la guerre ils n'ont / pas vingt ans nous restons quatre nous jeûnerons moins » (M, 78). « La violence alors venait à nous avec le babil du cousin / riche et les sourires des tantes à moustache » (M, 77), se souvient le sujet-poète. Confronté à ceux qui ne connaissent pas la pauvreté comme lui, et ainsi prenant conscience qu'à peu de choses près sa condition pourrait être si différente, il développe cette « chétive colère » qui le suivra longtemps, jusque « dans la fureur de [s]on âge mûr » (M, 82).

Cette colère du sujet-poète prend également source dans la violence que cautionne sa situation, violence qui est plus souvent suggérée qu'explicitée au sein du poème. Il est certes question de l'enfance du sujet-poète comme d'« une rêverie où l'horreur est lente et tranquille » (M, 76), et d'une « eau [qui] saigne d'une très / ancienne blessure » (M, 77), où ses frères et lui étaient « transis d'une peur / qu'épelle l'air métallique des cloches » (M, 78). Il s'agit d'une « douce violence » (M, 90) sur laquelle le sujet-poète n'élabore pourtant pas. À son souvenir, il perd plutôt ses mots et remet même en doute la validité de son entreprise : « À la fin tout se confond ciel et terre dans la pluie / de mémoire » déclare-t-il, et il traite à ce moment le souvenir de « chant inutile » (M, 90) – comme si sortir la violence du silence n'était plus en fin

de compte vraiment nécessaire. « Je n'ai pas tout dit de notre histoire », avouait le sujet-poète juste avant d'invoquer cette douce violence, « le reste n'est que basse mémoire » (M, 89). Le contenu de la « basse mémoire » ne sera pas pleinement révélé, après un seul vers sur la mère « violée au détour de l'enfance » (M, 90). « La mémoire est muette en moi sur la première souillure » (M, 91), conclura d'un ton énigmatique et vaguement défaitiste le sujet-poète. Le souvenir de la violence reste contraint dans ce que Nepveu appellerait une « tension du langage inséparable de silences soigneusement calculés » : ainsi, « l'œuvre est envahie d'échos et de connotations, elle dégage une force muette qui tient à la fois à la rigueur de ce qui est dit, et à la certitude que tout n'est pas dit⁴². » La violence explicite, à l'échelle humaine, constitue pourtant une immense partie du poème. Elle encadre les souvenirs de l'enfance, y répond, et semble même parfois en émerger directement. Le sujet-poète ne se gêne pas pour l'énoncer en termes crus, comme nous le verrons plus bas, lorsqu'il déclare à propos des horreurs de la guerre : « tant pis pour la poésie aux mains propres » (M, 82). Mais pour ce qui est de la violence intime, paradoxalement, sa difficulté à en parler est agrandie, magnifiée. La mémoire fait des siennes; elle est une « trompeuse qui rumine dans sa fureur muette » (M, 90). L'amour la déforme, et à l'heure où elle devrait être invoquée pour rendre justice sur cette violence, le fils ne peut qu'adresser cette requête douloureuse à son père : « souviens-toi oui que nous t'avons aimé » (M, 90).

Le père, quant à lui, est pourtant bien conscient de ses fautes. Même dans l'enfance du sujet-poète, il ne pouvait les ignorer, le jugement évident de ses enfants appelant déjà à une quelconque action de sa part : « chaque fois tu te cassais dans mon regard et mon / jeune silence n'était qu'un puits de détresse » (M, 78). Ce n'est qu'en fin de vie toutefois, lorsqu'il est un homme âgé qui « achè[er]v[e] maintenant au rythme de l'hiver » (M, 88), que le père prendra la pleine mesure des conséquences de ses fautes. Le sujet-poète met au jour cette prise de conscience : « tu songes / en ta frayeur nouvelle / que moi ton fils pâle et sale aussi du même hiver / je recommence tes lueurs brèves en ce pays austère » (M, 88). Ce constat accable encore plus le père, qui voit alors sa vie défiler devant ses yeux; une suite de choses tristes et un malheur latent que

⁴² Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 11.

personne ne peut souhaiter à ses enfants. Il perçoit en son fils et en sa petite-fille l'héritage fautif qu'il leur a transmis, celui-là même que son peuple transmet systématiquement à ses nouvelles générations : un héritage de silence et d'oubli.

Alors que tu te retournes face au mur voici la petite fille de ton fils [...] voici le pays de misère et les hommes noirs de peur voici le rauque oubli et la mère alourdie voici la poisse du silence et la rage d'un peuple trahi voici toute ta vie père comme un tas de cailloux et qui chantent soudain dans la bouche de cette enfant la chanson première et sur nous la mort trois fois passera notre amour y restera (M, 90)

La « chanson première » qui résonne déjà dans la bouche de sa petite-fille, telle une prédiction, rappelle au père son impuissance : il a passé trop de temps passif et hébété, et n'aura ainsi pas pu briser le cycle quand il aurait dû. Tout ce qu'il peut faire, désormais, est de s'en lamenter :

Et tu achèves un peu plus et tu t'inclines rompu
aux genoux et tu cries ton dernier cri

C'est le cri le même cri de toujours le cri de mes frères l'un mort en Sicile et l'autre au fond d'un lit c'est le cri de l'outarde tombée de son vol et le cri des glaces dans la débâcle c'est mon cri père et le cri de cette terre violente le cri de ces hommes qui n'en peuvent plus de mourir comme ils ont vécu et souillés d'eux-mêmes avec au corps une tache d'innocence et qui partout ailleurs porte un nom de lumière (M, 88)

Ce cri porte beaucoup en lui, mais il n'est pas *parole*. Il n'avoue rien, n'inscrit rien dans la durée, et ne change rien à la condition de ceux à venir. Les hommes qui le produisent continuent de « mourir comme ils ont vécu et souillés d'eux-mêmes », de génération en génération. Tout comme les paroles vides et les discours creux étaient inutiles dans la « Suite fraternelle », la mémoire muette et inarticulée qui se manifeste sous ce cri dans « Mémoire » ne sert pratiquement à rien. Un véritable changement doit provenir du mouvement commun de la parole et de la mémoire, et il revient donc au sujet-poète, homme de paroles, d'exprimer ce dont ce cri est chargé. Il reflète ce qui est au cœur de la mémoire – ce qui, pourrait-on dire, en constitue le *nœud*. Ce nœud rassemble tout ce qu'elle a de fautif et coupable, ces choses qui « rongent » (M, 79) les êtres jusque dans la mort, et même au-delà (« nos morts ne dorment pas croyez-m'en » (M, 79)). Son dénouement doit s'effectuer par un aveu premier de ces fautes, qui reconnaît honnêtement leur existence et les inscrit dans la durée. Il permettra d'exaucer le souhait qui fut formulé dans le tout premier poème du recueil : se permettre, à l'heure de la mort, d'être enfin « délivré de ses haines » (V, 29), et d'avoir tracé du fait même un nouveau « passage où passent les hommes de demain » (V, 31). L'éclatement douloureux

qu'est « Mémoire » ne s'effectue pas pour rien : les poèmes qui l'entourent éclairent l'entreprise de réconciliation et d'apaisement qui l'a fait naître. « Que tout éclate enfin voici ma vie de chien *pour* un peu de pluie sur la gale du voisin » (M, 92), déclare d'ailleurs le sujet-poète dans la dernière strophe de « Mémoire ». De la pluie sur la gale d'un autre; il s'agit au final, certes, d'un bien piètre apaisement, d'une bien piètre réparation. Le résultat n'est peut-être pas à la hauteur des attentes qui ont été dressées dans les poèmes précédents, mais il reste que l'expression de la faute, dans « Mémoire », donne l'impression de s'effectuer tel un « devoir » de réconciliation du passé et du futur, qui dépasse largement le soi individuel.

Ce que le sujet-poète éclaire, par « Mémoire », ce sont les fautes de soumission, de silence et d'acceptation de la violence chez son père – fautes qu'il partage non seulement avec son fils, mais avec l'humanité en tant que tout. Si l'entreprise du fils de sortir du silence les fautes d'un père aimé semble ardue, l'entreprise de sortir du silence les grands crimes de l'humanité pourrait quant à elle paraître insurmontable. Ce n'est toutefois pas son ampleur qui effraie le sujet-poète, car comme le remarque François Dumont, dans la poésie brautienne, « l'universalité est très tôt [...] une valeur essentielle⁴³ ». Ce « saut » vers l'universel peut à certains moments donner l'impression d'une fuite vers l'avant, d'une évasion hors de l'intime. Ce passage d'une sphère à l'autre, qui ouvre le poème, peut sembler un moyen de le détacher de la situation familiale, et de le faire échapper à toute signification trop personnelle et immédiate. Pourtant, c'est de l'intimité que, sans faute, émerge l'universalité. Lorsque « Mémoire » entreprend de mettre au jour les fautes de l'humanité tout entière, celles-ci se présentent comme des échos directs de l'intime.

IV. Les fautes collectives éclairées dans « Mémoire »

Même si les événements à la source des comportements fautifs de l'humanité remontent, pour certains, à bien longtemps, le sujet-poète n'en attribue pas la responsabilité à des inconnus anonymes : le « nous » qu'il accuse n'est pas temporellement fixé. Le sujet rappelle que même ce qui peut paraître lointain et oublié ne l'est jamais tout à fait : « Cela est lent la mémoire cela est patient de la lenteur et de la patience

⁴³ François Dumont, *Usages de la poésie, op. cit.*, p. 92.

de l'hiver / Quand vous allez en finir et quand vous n'y croyez plus cela remonte à la surface » (M, 80). Il est confronté perpétuellement à cette réalité, et ce, souvent malgré lui : n'étant pas lui-même à l'abri d'une faiblesse, il se laisse parfois aller à la tentation de l'oubli – pour toujours toutefois être ramené à l'ordre par sa conscience. Dans ses moments les plus heureux, souvent passés en compagnie de son « aimée », la vie se fait plus douce, et le sujet-poète parvient à taire en lui les crimes et horreurs du monde tout autour. « La neige fond au creux de la mémoire / Les pierres mugissent dans l'ombre qui se recoud derrière sur mon passage » (M, 81), écrit-il lorsqu'il se rapproche de l'aimée. Même si ces moments d'amour parviennent à brièvement « recoudre l'ombre » de la mémoire, il reste que celle-ci, sous la neige, est composée de « pierres ». Ces dernières sont insensibles à la chaleur du bien-être; elles demeurent et rappellent leur présence immuable au sujet-poète. Il lui est donc impossible de s'abandonner entièrement à l'oubli et au silence : la culpabilité pour ces fautes dont personne n'a rendu compte le rattrape et le pousse à accomplir son devoir de mémoire, malgré la tentation récurrente de le laisser tomber.

Les images qui se refusent à disparaître, ces « pierres » ou ces nœuds qui refont périodiquement surface sont, comme dans la « Suite fraternelle », constituées des violences de l'histoire et de la passivité générale vis-à-vis de celles-ci. Le sujet-poète n'aurait pas seulement perdu un frère à la guerre; les millions de morts qui y ont péri pèsent tous encore sur sa conscience, comme sur celle de l'humanité entière. Lydia Lamontagne remarque là une « tentative du poète de faire des morts lointains une préoccupation d'ici⁴⁴ », ou d'universaliser la faute tant sur le plan géographique que temporel. « Nous ne sommes pas quittes de cette saumure / où marinent mille milliers de morts et vivants / c'est du pareil au même » (M, 81), déclare le sujet-poète. Cette idée d'être « quitte » avec le passé et ses fautes reviendra en fin du poème – elle est l'objectif principal derrière l'entreprise poétique de « Mémoire », qui était celui-là même atteint dans la « Suite fraternelle ». Rien d'autre que cet acquittement ne saurait dénouer ces nœuds, pas même l'amour. Dès que le sujet-poète se laisse aller à la pensée que les choses puissent se régler autrement, le mugissement des pierres revient en force. « Tes bras crucifiés à mes bras renouent la paix du monde » (M, 81), pensera-

⁴⁴ Lydia Lamontagne, *op cit.*, p. 12.

t-il un instant en parlant à son aimée. Mais immédiatement cette « paix » se révèle factice, « Et la Paix pousse sur Hiroshima son champignon gras / et jaune dans une bouillie d'os et de bois de peau et de fer » (M, 81). Tandis qu'il berce son aimée, en écoutant « les voix d'ailleurs », « qui ont la bouche pleine de leurs amours » (M, 86) – soit des chansons de France et d'Italie – il resurgit en sa tête la voix de la « Pologne au corps démembré » (M, 86). Le sujet-poète entreprend alors de sortir du silence les fautes de l'histoire:

Et celui qui compte ses os avant de payer
le passage
Et celle qui a laissé ses ongles au ciment
de la chambre à gaz
Et ceux qu'on a dégraissé pour qu'ils tiennent
côte à côte dans le four
Et le gamin au bout de la corde tire une langue
noire à ses bourreaux cet âge est sans pitié

Cela je l'ai vu je le vois encore comme je nous vois (M, 82)

Ces violences sont listées comme des choses vues, des images qui persistent en sa conscience comme si elles s'accomplissaient de nouveau chaque jour. Le sujet-poète ne comprend pas que le monde puisse passer par-dessus de tels événements, et que l'histoire puisse continuer de s'écouler en les laissant derrière : « 1944 et jamais ne reviendront ceux qui partirent et / notre histoire continue noire et chiche comme / le pain de notre liberté » (M, 80). L'histoire a déjà eu tendance à passer par-dessus les horreurs qui la composent sans grande conséquence.

Un autre exemple que soulève le sujet-poète est le passé colonial de sa patrie : « Nous n'avons pas de mains », dit-il, « nous avons tué l'Indien et nous avons tendu nos poignets à l'opresseur c'est / notre deuil c'est notre souillure » (M, 84). Ce portrait peu flatteur du pays, qui s'est bâti sur une « souillure » violente, est bien éloigné de celui qui a été dressé à la fin de la « Suite fraternelle », portait d'un pays tourné vers l'avenir comme s'il n'avait plus rien à rendre au passé. Dans « Mémoire », le sujet-poète s'interroge : « Ah qui dira la justice natale quand noircira / sous la paume du pays le dernier peau-rouge » (M, 92). La validité d'une nation, ou même d'un monde, qui s'avance « sur le sommeil des aïeux / Aïe lacs et montagnes / Aïe rivières nourries du / sang et des os de mes ancêtres » (M, 85), et qui se construit donc sur un héritage de violence et d'horreur, est fortement remise en doute. Les « crimes » (M, 87) de sa collectivité rapprochée, tout comme ceux du « monde au-delà du fleuve » (M, 87), ont été trop vite relégués à un oubli

commode. Le sujet-poète prend donc sur lui la responsabilité de les commémorer, selon un nouveau prisme, qui met au jour ce sur quoi l'histoire aurait préféré ne pas s'attarder. En ce sens, bien qu'il y fasse « explicitement référence », le recueil *Mémoire* est un « travail contre l'histoire, pour la faire éclater ou même l'effacer⁴⁵ ». Bien qu'il ne soit évidemment pas le premier ou le seul à mettre au jour par l'écrit la violence humaine, le sujet-poète est conscient de la « responsabilité collective de la poésie⁴⁶ », et s'inscrit dans le mouvement universel qui incite à prendre parole pour éviter la répétition du passé, non plus en tête de file, mais en tant que participant néanmoins.

Ce mouvement vient nécessairement avec une part d'indignation, qui n'est pas considérée malsaine. Elle pousse à la révolte, mais pas à la vengeance, et naît pour s'opposer à la passivité – soit cette seconde faute commune au père et à l'humanité. La passivité, qui encourage l'endurance face au malheur, fige les hommes dans un état de soumission perpétuelle : face à l'opresseur et à ses violences, et face au destin en général, qui se présente comme une fatalité que personne n'ose remettre en doute. Toutes ses formes sont condamnées, même celles qui donnent l'allure générale du mouvement : « Nous errons par les camps et par les villes dans l'attente / que le dernier froid nous harponne » (M, 84), « Et nous restons encore agrandis d'une absence et nous / marchons il le faut bien » (M, 91). Ces deux passages sont des exemples de l'hébétéude que remarque le sujet-poète dans sa collectivité. Celle-ci, sous l'impression de ne pas stagner (en marchant ou en errant), persiste néanmoins dans son état passif. L'attente du dernier froid, ou de la mort, dans un mouvement sans véritable direction ni intention, est tout aussi déplorable que l'immobilité complète. Le sujet-poète interpelle le lecteur directement pour le lui faire réaliser, comme pour lui faire la leçon : « et toi oui toi qui t'obstines à demeurer tous et toutes / couturés d'une croyance sans âge qu'attendez-vous donc » (M, 91). Une obstination à « demeurer » et à « attendre » ne permet pas de soulèvement, et force donc la collectivité à demeurer soumise : « Ô peuple-cendrillon à quatre pattes sur le passé et une lueur au front quand s'annonce la venue du prince » (M, 83). L'image de Cendrillon, à « quatre pattes sur le passé », peut symboliser autant cet état de soumission du peuple face au passé qu'une tentative de

⁴⁵ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 17.

⁴⁶ Gilles Marcotte, *op. cit.*, p. 12.

« nettoyer » ou même d'« effacer » ce dernier, pour toujours éviter de l'affronter. Condamnée à persister dans un état de malheur prédéfini par ses ancêtres, poussée à écarter et à taire la violence des fautes habitant sa mémoire; telle donc est la condition humaine, comme telle était celle du père, triste représentant de celle-ci. L'énonciation des fautes présentes et passées de la communauté par l'un de ses membres, le sujet-poète, rompt l'image lisse qu'elle portait, mais l'ouvre à un futur plus authentique, qui se repent au lieu d'oublier. Il s'agit de se situer « contre l'histoire, mais pour une autre histoire, la vraie, celle que [Gaston] Miron rassemble dans ces mots qui terminent l'"Octobre" : "l'avenir dégagé / l'avenir engagé"⁴⁷ ». Avenir *dégagé* des fautes qui lui pèsent sur la conscience, car *engagé* activement à ne plus les répéter.

V. L'après-parole

Après avoir entrepris de sortir du silence les fautes du père, ainsi que les fautes de l'humanité qui y répondaient à plus large échelle, le sujet-poète dit être finalement « acquitté de mémoire » (M, 92). Sa parole s'épuise, et « Mémoire » s'achève enfin. « Seul dans / sa feuillée de paroles » (M, 91), qui semble être passée en coup de vent, le sujet apparaît plus mort que vif, comparable désormais aux morts qui se rongeaient plus tôt dans le poème dans « un froissis de feuilles » (M, 79). Ayant été réceptif du mieux qu'il le pouvait aux appels de la mémoire, le sujet-poète admet ne pas avoir pu tout dire, mais s'arrête néanmoins. Dans les termes de Michel Collot, « étant admis que le dernier mot ne sera jamais dit, et l'horizon jamais atteint, le poète s'arrêtera chaque fois que les mots écrits auront défini un espace de sens dont les lignes composent un paysage stable et cohérent⁴⁸ ». La question se pose : quel paysage aura été tracé, au final, par « Mémoire » ?

D'abord, un paysage radicalement différent de celui de la « Suite fraternelle ». Les deux poèmes débutent certes dans un mouvement similaire, qui vise à rompre d'un même geste un grand cycle de silence et d'oubli. Pour ce faire, tous deux entreprennent d'explicitier ce qui pèse sur la mémoire : les fautes qui siègent en son fond, lourdes et insensibles au temps qui passe, telles des pierres. Selon la conception cyclique

⁴⁷ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁸ Michel Collot, *op. cit.*, p. 162.

du monde qui habite le recueil – où la mort n'est que renaissance et où l'humanité apparaît comme perpétuellement reliée à elle-même – le seul moyen de pas affliger les générations futures du poids de ces fautes est de les reconnaître. Il faut les commémorer, les inscrire dans la durée par l'écriture; non pas pour les célébrer, mais bien pour permettre à tous d'en tirer les leçons appropriées sans avoir à les commettre de nouveau. Ces fautes sont exprimées par un aveu intime (au « je ») et collectif (au « nous »), dans une symbiose marquée de l'individualité et de l'universalité. Ici, « l'individuel, le particulier [...] sont ce qu'il y a de plus vrai, les seules clés de l'universel », et il n'est possible que de « dire et habiter le singulier dans la mesure où l'on est d'entrée de jeu dans l'universel, où l'on a déjà transcendé le singulier⁴⁹ ». Dans « Suite fraternelle » comme dans « Mémoire », le souvenir de la faute est d'abord rattaché à l'intime, soit à un membre de la cellule familiale rapprochée, et trouve écho dans le collectif et l'universel. Le sujet-poète prend sur lui la responsabilité de la verbaliser, malgré sa difficulté à la parole. Il met au jour les fautes de passivité, de silence et d'oubli dont il a été témoin, directement ou indirectement, et desquelles il a hérité malgré lui. L'énonciation de la mémoire au centre des deux poèmes traduit un effort « de dire la vie et de la transformer⁵⁰ ». Cet effort doit être toujours renouvelé : chez Brault, la parole poétique est « toujours nécessaire », « plus fondamentale encore que la prose pour la transformation du monde; c'est elle qui raccorde le présent au futur⁵¹. »

Pourtant, les résultats de leur entreprise diffèrent largement. Si la « Suite fraternelle » se conclut sur une ouverture, avec optimisme et même enthousiasme vis-à-vis du futur, « Mémoire » se termine sur un repli du sujet-poète dans l'ombre. Celui-ci rejoint sa communauté dans le silence et l'oubli, desquels elle n'aura finalement pas été tirée : « Me voici avec vous compagnons et compagnes sombres / et serrés en notre forêt aux confins du monde / brunis dans l'attente d'un autre hiver » (M, 92). Figé dans la même attente passive qu'il déplorait plus tôt, le sujet-poète se retire, et semble emporter les avancées de sa parole avec lui. Sa « peine » est finalement « sans histoire » (M, 92), et, comme si le reste du poème n'avait pas

⁴⁹ Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 280-281.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 277

⁵¹ François Dumont, *Usages de la poésie, op. cit.*, p. 94.

été productif, il espère que quelqu'un d'autre s'avance pour prendre parole, et accomplisse pour le « nous » l'expression d'une mémoire écrite. Ce qui a été sorti du silence, dans « Mémoire », n'aura pas occasionné de transformation radicale vers un état de plénitude et d'apaisement. L'éclatement sur papier de la vie du sujet-poète n'aura été qu'« un peu de pluie sur la gale du voisin », comme vu précédemment, bien misérable réconfort pour sa peine, et très éloignée des récoltes qu'avait occasionnées la parole de la « Suite fraternelle ». La dernière section du recueil, qui suit directement « Mémoire », s'ouvre dès la première strophe sur un sentiment de déception générale par rapport à l'entreprise poétique, tandis que le sujet dit s'être « trompé croyant la poésie capable de la plus morne prose mais non / les routes de la terre ne mènent jamais qu'à la terre » (L, 97). La mémoire du passé et l'espérance vis-à-vis du futur sont écartées de la parole, et le poids du quotidien reprend ses droits : « il me reste une banale existence et quotidienne pour dire la bonne aventure de vivre à ceux que j'aime et qui vont mourir » (L, 97).

Ainsi, n'accédant pas à l'« après-parole » apaisé qui fut atteint lors de la « Suite fraternelle », « Mémoire », bien qu'ayant emprunté relativement le même chemin que son prédécesseur, se conclut sur une impression de déception et d'inaccomplissement qui lui est propre. Une notion qui n'aura été que peu touchée lors de notre analyse permettrait d'éclairer peut-être cette impression : il s'agit de celle du pardon.

Si faute il y a, le pardon pour celle-ci est une possibilité naturelle; Paul Ricœur soutient en ce sens dans l'épilogue de son ouvrage sur *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, que la « faute est la présupposition existentielle du pardon⁵² ». Pour un sujet-poète opposé à la vengeance comme à l'oubli, le pardon apparaît même comme avenue nécessaire, chemin ultime à emprunter vers un futur transformé. Il permet une réconciliation du passé, du présent et du futur, et se fait promesse « d'une mémoire heureuse et apaisée⁵³ ». « Paix sur mon pays recommencé » (SF, 68), clame « Suite fraternelle » en fin de poème, tandis que le matin se lève et qu'avec lui sort de sa torpeur tout un peuple à la mémoire retrouvée, honorée même dans ses failles et ses fautes. Cet accès à la plénitude, à l'apaisement et à l'espoir, « Mémoire » semble toutefois s'en

⁵² Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 595.

⁵³ *Idem.*

priver. Effectivement, à la différence de la « Suite », il n'y a pas dans « Mémoire » de *pardon* accordé suite à l'énonciation des fautes.

Car le pardon, toujours selon Ricœur, implique deux actes de discours : « celui du coupable qui énonce la faute commise », et « celui de la victime supposée capable de prononcer la parole libératrice du pardon.⁵⁴ » Dans la « Suite fraternelle », ce premier discours est celui du « je », qui avoue la culpabilité d'un « nous » dont il fait partie. Le second, celui de la « victime » Gilles, ne peut être exprimé directement par celui-ci. Il se présente toutefois sous « une voix silencieuse, mais non muette », une « voix du pardon » poétique dont on peut parler comme d'une « voix d'en haut⁵⁵ ». Elle est celle qu'on entend lorsque Gilles apparaît dans les mots du sujet-poète, et qui, une fois justice rendue et mémoire acquittée, permet au peuple de s'essayer « à sa nouveauté » (SF, 70), délié qu'il est désormais du passé. Le « je », dans la « Suite fraternelle », s'adresse à son frère, et suite à l'aveu de ses fautes, se voit accorder une forme de pardon en son nom et en celui de sa communauté.

Dans « Mémoire », en s'adressant maintenant à son père, le « je » ne cherche pas à *être pardonné*, mais à pardonner. Adresse non plus à un mort, mais bien à un vivant – la relation brautienne avec les morts est d'ailleurs toujours plus aisée qu'avec ceux qui vivent –, « Mémoire » place le sujet-poète dans une situation difficile : il doit être à la fois celui qui demande et celui qui accorde le pardon – celui qui avoue les fautes et qui les absout. Si « Mémoire », en présentant les fautes du père, se faisait une forme de procès, au sens d'une tentative de « substituer le discours à la violence, la discussion au meurtre⁵⁶ », ce serait un procès bien inéquitable, car « tout le monde n'a pas le même accès aux armes de la discussion⁵⁷ ». Il existe des « exclus » de la parole, comme c'est le cas spécifique du père. Dépourvu de langage, condamné au mutisme ou au cri, le père n'est pas en mesure d'avouer lui-même ses fautes; c'est ainsi à son fils que revient la tâche de les énoncer pour lui. Est-il possible de « pardonner à celui qui n'avoue pas sa faute⁵⁸? ». Partagé

⁵⁴ Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 619.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 604.

⁵⁶ Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 614.

⁵⁷ *Idem.*

⁵⁸ Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 620.

entre amour et haine vis-à-vis du coupable, le sujet-poète doit émettre un jugement qui ne va pas de soi. Aux prises avec un ressentiment sans issue, face à sa propre faiblesse, il baisse les bras et pousse finalement son père à poursuivre son chemin vers l'oubli : « Allez c'est l'heure du bureau les couloirs les rues / Marche ne te retourne plus » (M, 90). Vient alors l'écrasante réalisation, qui achève le sujet-poète comme elle achève le poème : s'il est si difficile au sujet de pardonner les fautes de son père, au final, il n'y a pas beaucoup à espérer d'une réconciliation générale de l'humanité vis-à-vis de son histoire. « Mémoire », lourde de cette prise de conscience, se referme sur une impression de déception. Celle-ci n'est pas toutefois que négative : Yvon Rivard considère la présence d'un véritable « art de la déception ou de l'inaccomplissement » braultien, « qui ne procède pas d'une quelconque esthétique du manque ou d'une philosophie du désespoir⁵⁹ ». Déception il y a, mais celle-ci est paradoxalement *plus* nécessaire au renouvellement de la parole que son contraire, la « satisfaction ». Elle incite à la reprise du geste d'écriture, à sa continuité, à sa persistance. Barthes disait que « l'écrivain est quelqu'un qui travaille sans cesse sur la corde raide de la déception⁶⁰ » – ce travail *incessant* est le plus nécessaire à celui qui aspire à se mériter la liberté du silence.

⁵⁹ Yvon Rivard, « Jacques Brault : poésie inaccomplie, maison ouverte », dans *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, p. 96.

⁶⁰ Roland Barthes, *La préparation du roman I et II, Cours et séminaires au collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Seuil, 2003, p. 170.

EXPOSÉ DU LIEN ENTRE LES VOILETS CRITIQUE ET CRÉATION

INTERSECTION

Automne 2020. Au moment où s’achevait la rédaction de la première partie de ce mémoire et où, dans l’ombre, s’agitaient déjà les pièces qui viendraient à composer la seconde, je suivais, derrière un écran, le dernier séminaire de ma scolarité de maîtrise. La solitude étrange dans laquelle s’est déroulée cette session est peut-être ce qui m’a rendue si encline à la passer penchée sur ce que j’estimais être *l’importance* de la collaboration au sein de l’œuvre braultienne. C’est que, rappelons-le, plusieurs années avant *Mémoire*, Jacques Brault publiait *Trinôme*⁶¹ aux côtés de Claude Mathieu et Richard Pérusse, puis en 1963 un recueil de *Nouvelles*⁶² aux côtés d’André Brochu et d’André Major. Plusieurs de ses recueils de poésie furent publiés en collaboration avec des artistes visuels⁶³, dont les gravures et reproductions accompagnent ses poèmes. Brault s’est également fait traducteur expérimental et a collaboré avec les poètes Robert Melançon (*Au petit matin*, 1993) et E.D. Blodgett (*Transfiguration*, 1998), publiant avec chacun un recueil de poésie élaboré selon le modèle coopératif japonais du *renga*⁶⁴. Toute l’histoire de son œuvre, à mes yeux, témoignait de l’importance de la rencontre avec l’autre. Pour Brault, nécessairement, « le rapport vital de soi à soi passe par la médiation d’autrui⁶⁵ », et il y avait quelque chose dans cette formule qui laissait curieusement présager les avenues qu’emprunterait mon travail.

L’idée d’un tel rapport au soi soulevait en moi de sérieuses questions, sur lesquelles s’étaient heureusement déjà penchés d’éminents critiques tel Gilles Marcotte (« Poésie de Novembre », entre autres, 1987), ou, plus récemment, Nicole Côté (« *The Braultian Path to the Other: Estrangement and*

⁶¹ Jacques Brault, Claude Mathieu et Richard Pérusse, *Trinôme. Poèmes*, Montréal, Jean Molinet, 1957.

⁶² Jacques Brault, André Brochu et André Major, *Nouvelles*, Montréal, Cahiers de l’A.G.E.U.M., no. 6, 1963. Les deux premières publications non critiques de Jacques Brault sont donc, en ce sens, des collaborations.

⁶³ Nous pensons à Marie Anastasie, Monique Charbonneau, Janine Leroux-Guillaume, Célyne Fortin, Martin Dufour et Lucie Lambert, entre autres.

⁶⁴ Brault, dans sa préface « Liminaire » à *Transfiguration*, n’associe pas explicitement le recueil à cette forme poétique (contrairement à Blodgett). Il dit plutôt être « en peine de définir exactement » leur écriture collaborative, n’avoir eu à suivre « aucune règle préétablie » pour ce qu’il décrit seulement être des « poèmes dialoguants ou poèmes à deux voix ».

⁶⁵ Jacques Brault, « Sur la traduction de la poésie » (1977), *La Poussière du chemin*, Montréal, Boréal, 1989, p. 212.

Nontranslation », 2007). J'ai pu comprendre à la lecture de leurs analyses que la conception du soi poétique comme une entité aux frontières floues, poreuses, en constante interaction avec les « soi » des autres, est chez Brault une véritable condition à l'avancée de l'écriture. « [T]oujours en train de « nontraduire », c'est-à-dire de mêler sa propre écriture à celle de l'autre⁶⁶ », Brault s'approprie selon Marcotte « un des thèmes fondamentaux de la modernité littéraire, à savoir la non-clôture du texte et du sujet⁶⁷. » Le « moi cheminant⁶⁸ » au travers de ses divers recueils est le même qui chemine au travers du monde, ou au travers des sensibilités poétiques avec lesquelles il entre en contact. Ce cheminement d'un soi « changeant », « poreux » et « ouvert », le transforme autant qu'il transforme ce qui l'entoure. Son écriture est toujours « *a moving space where the self meets the other, because the self and the other do not have fixed identities but are always on the move*⁶⁹ ». La croisée des chemins, ou la rencontre avec l'autre, provoque un phénomène que Frédérique Bernier rapproche d'un rêve occasionnant « les déplacements et les condensations les plus improbables, les textes et les auteurs se fondant l'un dans l'autre, à la fois jumelés et indifférenciés⁷⁰. » Chez Brault, ce qui motive l'écriture est beaucoup moins la quête proprement intérieure du soi que celle de cet inespéré croisement des subjectivités poétiques: « on ne pense à soi que très vaguement, dans une sorte de brouillard. Ce qui me mobilise plutôt, c'est, je ne sais pas, l'idée qu'il y a en moi le visage de l'autre⁷¹. »

Le croisement inespéré de *Mémoire* et de mon propre *moi cheminant* a provoqué l'une des plus radicales et productives transformations que ma subjectivité ait expérimentée. Ce qui est beau, de l'exercice du mémoire en recherche-création, c'est qu'il autorise la mise en place d'un bref et naïf pied d'égalité entre *Mémoire* et mon travail : mon regard transformé par la lecture de *Mémoire*, et la lecture de *Mémoire* transformée par mon regard. Une véritable *intersection*, au sens où Brault pourrait la concevoir. Un échange

⁶⁶ Gilles Marcotte, « Jacques Brault : poésie de novembre », dans *Littérature et circonstances*, Montréal, L'Hexagone (Essais littéraires), 1989, p. 247.

⁶⁷ Gilles Marcotte, art. cit., p. 245.

⁶⁸ Jacques Brault, *Moments fragiles*, dans *Poèmes*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Ovale », 2000, p. 302.

⁶⁹ Nicole Côté, « The Braultian path to the Other: Estrangement and nontranslation » dans Silke Horstkotte et Esther Peeren (dir.), *The Shock of the Other : Situating Alterities*, Amsterdam, Rodopi, 2007, p. 162.

⁷⁰ Frédérique Bernier, *Les essais de Jacques Brault. De seuils en effacements*, Montréal, Fides, 2004, p. 75.

⁷¹ Robert Melançon, « De la poésie et de quelques circonstances. Entretien avec Jacques Brault », *Voix et images*, vol. XXI, n° 35, hiver 1987, p. 198, cité dans Frédérique Bernier, *op. cit.*, p. 75.

équitable, dirait-on, mais j'en demeure toutefois la plus redevable, car sans ce croisement, jamais n'aurais-je écrit de texte s'apparentant de près ou de loin à *Sans éclaboussure*. Une prise de parole « inéloquente », mue par un étrange mélange de colère et de bonne volonté, remettant sans cesse en doute sa propre pertinence, et exprimant une mémoire à la petitesse honteuse, un rapport au père et à la fratrie difficile, un *à qui la faute?* sans dénouement convaincant – voilà les choses dans lesquelles mon soi écrivain a pu se reconnaître. J'ai pu les emprunter comme on emprunte un chemin. Mon pas vers l'avant, c'est *Mémoire* qui l'aura mobilisé.

L'idée de Brault était juste : il a bel et bien en lui le visage de l'autre, et ce visage, je l'ai reconnu, c'était le mien. Mon reflet, celui-là même que je retrouve parfois brouillé dans une flaque, ou pixélisé dans un petit carré Zoom tout au bas de mon écran. Il ne dit rien. Muettement, il ne fait que me rappeler qu'on n'est jamais vraiment seul. Les chemins sombres, tristes, les allées qu'on préférerait ne pas avoir à prendre – tout se traverse mieux quand on le fait accompagné. *Mémoire* aura été pour moi un compagnon de chemin plein de compassion.

Ce que partagent d'abord et surtout *Sans éclaboussure* et *Mémoire*, c'est le silence duquel ils s'arrachent, comme difficilement, à contre-courant. Ce silence, ils le rejettent certes par le geste même de l'écriture, mais sembleraient parfois prêts à céder à la facilité d'y retourner. Dans *Sans éclaboussure*, cela se manifeste par une économie rigide de mots, mais aussi par un discours hachuré, qui n'a de cesse de s'auto-couper, peuplé d'espaces, de pauses et de blancs à même la ligne. Ici, c'est moins le silence qui vient trouer le discours que le discours lui-même qui troue maladroitement le silence, ce noyau chargé duquel il tâche sans relâche d'émerger dans une espèce d'acharnement têtu et incompréhensible. Pas de place pour les envolées ou les étalements poétiques, pour les explications ou les clarifications – la venue de la parole est déjà assez difficile en soi. Plus brute que celle de *Mémoire*, dénuée d'intention poétique, la parole de Malorie dans *Sans éclaboussure* est à la fois neuve et élimée, rèche, extirpée à la dure de là où elle aurait préféré ne pas avoir à sortir. C'est cette honte, héritage des enfances banales et malheureuses, qui lui impose une telle retenue.

La parole s'établit donc dans un double refus, qui est le même que dans *Mémoire* : refus du silence et refus de l'éloquence. Si l'éloquence, au sens où l'entendait Brault dans ses « Notes sur un faux dilemme », ne vit « que de l'inconditionnel et de la croyance⁷² », elle n'est certainement pas donnée à une narratrice telle que Malorie. Le monde dans lequel Malorie évolue ne laisse pas place à autre chose qu'au *doute* et au *conditionnel* : elle relève les contradictions, mensonges, et détournements de ses proches, rapporte les incohérences de leurs discours, et ment elle-même continuellement, produit de son milieu. Tout devient conditionnel, dans un réflexe de protection – en bout de ligne, Malorie prendra même la décision mûre et réfléchie de ne plus s'encombrer de la croyance en ce qu'elle appelle *amour inconditionnel*, idéal qu'elle estime irréaliste et impossible à maintenir à des fins de survie. Méfiante et désabusée, Malorie raconte à mi-voix les morceaux significatifs de son histoire, précipitamment, pour s'en débarrasser au plus vite. Sa parole est mobilisée par la recherche d'une explication, d'une faute à attribuer pour les causes de son malheur sourd, rampant, qui la pousse compulsivement à se plonger la tête dans une flaque (« tiède et calme / comme une flaque d'eau sous le soleil » (M, 75)) à l'approche de chaque contrariété. Elle est aussi à la recherche d'une faute à attribuer pour les causes des troubles grandissants de son frère cadet, sur lequel un silence hébété de médication mal dosée s'abat répétitivement en guise de seule réparation. La compilation des fragments éparpillés de sa mémoire brosse toutefois un portrait incomplet et contradictoire de la situation – même une fois tous ces fragments sortis du silence, on constate avec Malorie qu'aucune leçon satisfaisante ne peut en être réellement tirée. Peut-être est-ce dû, comme dans « Mémoire », au fait que tout n'a pas été dit, et que le contenu de l'encore plus « basse mémoire » (M, 89) reste inarticulé, inarticulable. Peut-être, au contraire, est-ce dû à la trop grande quantité de souvenirs, de nuances qui sont déjà rapportés, confus et contradictoires, qui ne font qu'obscurcir la ou les véritables causes. Dans tous les cas, la parole qui cherchait à être un « travail de rassemblement et de reconstruction⁷³ » ne rassemble ni ne reconstruit presque rien : la

⁷² Jacques Brault, « Notes sur un faux dilemme », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 43-51.

⁷³ Gilles Marcotte, *Le temps des poètes, Description critique de la poésie actuelle au Canada français*, Montréal, Éditions HMH, 1969, p. 193.

cellule familiale demeure éclatée, plus sourde que jamais, même après la prononciation d'un si long et si difficile discours à son adresse.

Quelles fautes se dégagent intelligiblement du récit dont fait part Malorie ? Si, comme dans « Mémoire », il est d'abord question d'avoir gardé un silence-oubli sur les fautes du passé qui se sont ainsi évité rétribution, le poids d'une faute qui serait également intergénérationnelle, sociétale et universelle est beaucoup moins perceptible. Quelques fautes d'origine collective, antérieures à Malorie seule, existent pourtant et justifient en partie, à leur façon, le contexte problématique dans lequel elle est contrainte d'évoluer. Le nœud du problème réside peut-être dans le modèle de la famille nucléaire, ou dans son explosion, phénomène généralisé par une génération de divorcés qui n'ont majoritairement pas eu à connaître ou à vivre le divorce de leurs propres parents avant eux. Le modèle serré de la cellule familiale unie, qui ne peut plus s'appliquer, demeure toutefois ce qu'il est, un *modèle*, dans l'esprit des familles qui s'en écartent. Il hante leur constitution autant que leur démantèlement : sans lui, nombre de ces familles n'en seraient même pas venues à être (« Elle n'était pas faite pour être mère », révèle la grand-mère à propos sa fille, la mère de Malorie, entendant qu'elle ne l'aurait préférablement pas été), et sans lui, nombre de familles ne seraient pas continuellement complexées de leur décomposition. Ce modèle familial nucléaire est également à la source de plusieurs complications pratiques pour ceux qui n'y adhèrent plus : les attentes de performance dans un monde capitaliste ne permettent qu'à peu de gens une monoparentalité qui ne fasse défaut. La mère doit travailler, mais aussi subvenir seule aux besoins émotionnels de ses trois enfants, qui sont en garde complète chez elle. Cela serait peut-être réalisable si ce n'était de l'attention supplémentaire qu'exige un enfant comme le cadet, Coco, qui serait tout aussi difficile à gérer dans n'importe quel autre modèle familial. On comprend que la mère ait du mal à trouver du temps à allouer aux problèmes liés à la neurodivergence de Coco, qui impliquent un suivi serré, des rendez-vous à la dizaine et des accommodations spéciales à n'en plus finir. On a toutefois du mal à se satisfaire des solutions, qui proposeraient de toujours couper ailleurs pour y accorder la place nécessaire. Couper où ? Si ce n'est dans son travail, qui permet la survie de base sa famille, il s'agit alors de couper dans le temps alloué à ses autres enfants et à leurs besoins

propres. Aucune de ces options ne convient à la mère, qui est alors réduite à ne pouvoir qu'essayer de tout faire à moitié.

Aussi, il est important de tenir compte de l'impact de l'explosion de la famille sur une génération d'hommes qui ont été élevés à penser leur valeur comme intrinsèquement liée au bon fonctionnement de ce modèle familial. Dans une société au passé exclusivement patrilinéaire et patriarcal, pour une femme, divorce et indépendance financière peuvent paraître garants d'un accès à une forme de liberté, tandis que pour un homme, ils peuvent plutôt démontrer une perte d'autorité et de contrôle sur la famille qui était la « leur ». C'est le cas spécifique du père du Malorie, qui n'arrive toujours pas à digérer le divorce ayant eu lieu des années auparavant. Ses efforts pour réaffirmer son autorité auprès de ses enfants se manifestent maladroitement, et ne contribuent qu'à les éloigner de lui tout comme du climat de peur et d'instabilité qu'il leur impose. Les visions arrêtées sur les idées d'ordre, de respect et de loyauté qu'il leur transmet ne font que les rendre confus et troublés à leur tour. C'est son héritage, celui qu'il leur offre malgré lui, mal adapté comme il l'est à la gestion des paramètres d'une famille éclatée. Ainsi, comme pour le père du poète de « Mémoire », la faute le dépasse, sans le déresponsabiliser ou l'excuser complètement. C'est également le cas de la mère. Les attentes, modèles et pressions sociétales font partie intégrante du malaise qu'ils provoquent. S'il y a quelque chose d'universel, dans ce malaise, c'est peut-être la difficulté à en assumer la responsabilité individuellement malgré tout ce qui peut inciter à blâmer les autres (ceux qui précèdent les fautifs comme ceux qui les entourent). « Elles peuvent bien dire que c'est ma faute. / [...] / *Ma* faute. / C'est pas possible, tout ce qu'on peut entendre », dit la mère de Malorie.

Personne n'est là pour l'assumer, cette faute, et c'est ce qui rend la réconciliation et l'apaisement si difficiles. Inatteignables, peut-être, par le biais seul de l'écriture. La rédaction de *Sans éclaboussure* m'aura amenée à comprendre que la quête de tels idéaux, si elle peut être *mobilisatrice* du geste d'écriture, ne peut toutefois pas en être complètement *justificatrice*. Même sans réconciliation et sans apaisement, le texte demeure, et demeure toujours. Sa valeur ne réside pas dans l'atteinte des objectifs qu'il énonce, mais bien dans la trace de l'effort qu'il représente.

Sans éclaboussure est un chemin que j'ai tracé et qui n'a pas mené où je l'aurais souhaité – peut-être même n'a-t-il mené nulle part. Maintenant, il demeure. C'est tout ce qu'il peut faire, en tant que trace. Je reste cependant libre de cheminer encore, de persister à avancer, dégourdie et renforcée de l'expérience de cette avancée. Le regard que je pose sur tout objet littéraire a été, par elle, renouvelé. Il considère déjà le contenu des deux volets de ce mémoire avec un œil différent, un peu plus expérimenté, amusé de leurs lacunes et de leurs débordements. S'il ne s'en apitoie pas, c'est qu'il n'en a pas le temps : il est résolument porté vers l'avant, et vers les prochaines intersections fertiles qu'il anticipe.

SANS ÉCLABOUSSURE

À mes frères.

0.

Je suis à table

à table devant Coco

Coco la bouche pleine

pleine de poisson

de poisson cru

du poisson à sushi

du sushi qu'il déroule

qu'il déroule pour enlever les grains de riz

les grains de riz qui collent qu'il décolle

avec ses petits doigts aux ongles rongés

pour manger le poisson au milieu

le poisson cru au milieu

au milieu de sa bouche pleine

– C'est pas si pire.

qu'il dit

– C'est vraiment pas si pire, quand t'enlèves le riz.

I. ÉTÉ

Un aquarium à Longueuil

1.

Le téléphone tremble contre ma tempe

C'est l'un de ces appareils muraux vieillots d'un blanc sale presque jaune avec un fil tourbillon

qui garde figé bien en place

dos au mur

– Je te dis juste que je sais plus quoi te dire.

Le frottement du téléphone contre ma peau pour seule réponse

presse presse très fort au creux de mon oreille

– Papa ?

Un grand respir

tout l'air de mes poumons vidé

Il parle

– Ta mère est là ?

– Non.

– Antoine ?

– Je suis toute seule.

Maman et Antoine tous deux à la table de la cuisine en face de moi

Ils observent

à l'écoute

On se parle avec les yeux

– Pas toi, pas toi. Malorie.

Mon père commence à comprendre

– C'est leurs idées, ça, encore. Malorie, ils ne font que ça.

– Papa.

– Malorie, écoute-les pas.

Mes doigts, enchevêtrés dans la torsade du téléphone

mes doigts du même blanc-jaune que le fil

– Papa. C'est moi qui te parle.

– Ici, on en parlera ici. On en parlera ensemble. Ma grande.

Sa contre-attaque

Je ne peux pas flancher

mes pieds solides mon poing serré autour du fil

– Papa, je viendrai pas.

et ça me prend tout tout pour être là

ma mère au dos retourné froissée sur elle-même comme une feuille de papier

Je n'ai jamais parlé pour moi seule

Je ne suis pas grand-chose mais je suis ici avec elle avec nous

– Tu viendras plus, tu veux dire.

– Pas cet été. Juste pas cet été.

– Oui, comme Antoine. Oh, Malorie, fais-moi pas ça.

– Papa. Je m'excuse.

Antoine de la main me fait un mouvement horizontal au niveau du cou

Arrête.

– Tu peux pas me faire ça.

répète mon père

et je répète

– Je m'excuse.

Je suis faible et Antoine irrité

d'autres signes précipités son regard désordonné

Il y a comme une vitre qui m'empêche

je ne m'y retrouve plus j'ai perdu mon texte de vue

Mon père continue de parler je n'entends rien seulement le grincement d'en-dedans

cœur qui rouille vieille machine épuisée de fonctionner au-delà de ses capacités

restreintes d'origine

On fait avec ce qu'on a

– Je raccroche, papa. Je raccroche.

moi de la compassion je n'en ai plus

3.

La fenêtre de Coco maintenant on peut l'ouvrir
et y voir les alentours
par-dessus la haie de cèdres
chez les voisins d'en arrière

Quand son ordi surchauffe
Coco passe le temps devant la fenêtre
comme devant un écran de télévision

Il m'a dit hier
– Il est rentré, je crois.
Qui ?
– Le fils de Nicole-d'en-arrière.

Il n'y a que ses pieds qui dépassent sous les rideaux
face à la fenêtre fermée

J'ai dit
– Oh.
J'ai dit
– Je m'en fous.

Quand il fait chaud on les entend se baigner

4.

Cet été-là le premier
dans le champ en avant
sous le chant des cigales et le son des grillons
Maman recueillait les bourdons au creux de ses mains
et les faisait disparaître
comme ça
juste comme ça
elle les faisait disparaître
ils ne s'envolaient pas elle ne les écrasait pas
sous nos yeux écarquillés
les bourdons on aurait cru les avoir imaginés

Encore aujourd'hui j'ignore comment elle s'y prenait
quand je lui demandé l'autre jour elle m'a dit qu'elle me l'avait déjà expliqué

Dans le champ d'en avant
entre les fleurs de ciboulette
les feuilles de pissenlits les longues tiges des valérianes
on a vu une dame s'avancer
sonner attendre cogner attendre déposer un papier sur le pas de l'escalier
Nicole Nicole-d'en-arrière
on ne le savait pas encore
Elle ne nous a pas remarqués tous les quatre aplatis trèfles à quatre feuilles
elle est repartie avec un pli entre les sourcils

Le papier proposait à Maman
un peu d'aide pour sa cour qui n'était pas
un champ
Pierre-d'en-arrière avait une tondeuse
Nicole pourrait aider avec les plates-bandes planter des vivaces
C'est que Maman, seule avec trois enfants, ils avaient remarqué
ça ne devait pas être évident et
ça leur ferait plaisir à eux et

à tout le monde
pour les allergies saisonnières vous comprenez
on est à Longueuil
pas ailleurs

5.

Dans l'air humide d'avant l'orage
il y a quelque chose qui traîne encore
de notre lac au tonnerre perpétuel
qu'on ne me demande pas quoi je ne saurais pas dire quoi

sauf peut-être
le caprice d'une affection qui s'entête
quand je passe trop de temps la tête sous l'eau

Dans le lac ma mère y nageait

non dans le lac ma mère n'y allait plus depuis longtemps

J'essaie de convaincre Coco de tremper ses pieds dans la piscine municipale
à chaque juillet c'est difficile de plus en plus
Regarde c'est comme au lac c'est juste un peu plus bleu un peu plus clair
c'est l'eau des glaciers
l'eau des glaciers qui fondent dans nos têtes encaniculées
regarde on va faire comme si
l'eau ne menaçait pas de monter
plus haut que nos oreilles
quand on y descend nos corps
tout doucement
pour ne pas éclabousser les cheveux de Maman

Regarde
tout est pareil
on est ensemble
c'est moi qui raconte c'est moi qui décide
et je décide qu'ici
on y est bien et on y reste

6.

Sous le lit d'Antoine

lors des longues heures que passe Maman au travail

les paquets de bonbons que notre père a acheté pour Coco à la station-service

dernier arrêt avant d'être redéposé à la gare d'autobus

on les sort de leur cachette

on les mange un à la fois

en écoutant *Naruto* sur l'ordinateur

Coco vient rôder dans l'entrebâillement de la porte

sa petite silhouette ébouriffée

immobile

Antoine fait pause

– Qu'est-ce que tu veux ?

La bouche de Coco s'entrouvre

sur la berge d'un de ses discours-fleuves

qu'Antoine habitué sait flairer

Il le coupe à la source

– En *une* phrase.

Coco tangué de droite à gauche les yeux rivés sur notre sélection

– De la réglisse rouge.

– Recommence.

– De la réglisse rouge, s'il te plaît.

Antoine sort un bâton du sac lui tend

– Je t'en donne un autre si tu nous laisses tranquilles.

Antoine

non-qualifié non-salarié

main d'œuvre de dépit

n'a jamais été le meilleur baby-sitter sur le marché

– Qu'est-ce que vous écoutez ?

nous demande Coco

– Tu comprendrais pas.

– Pourquoi ?

– C'est japonais. On regarde avec des sous-titres.

– Et on est déjà à l'épisode quatorze.

– Ça me dérange pas.

On observe Coco rouler rentrer son bâton de réglisse d'un coup dans sa bouche

s'installer debout à côté de nous tout droit bras le long du corps

et nous répéter la bouche pleine de réglisse

– Ça me dérange vraiment pas.

7.

Je pratique ma conduite dans la Civic 1996

qu'Antoine s'est payée il y a quatre étés en tondant des gazons

On est au milieu du stationnement du Mail Champlain

après les heures d'ouverture et

– À droite, le coin. Le coin lecoinlecoinlecoin – fuck, câlce, ma roue, esti.

j'ai Antoine pour co-pilote

– Fais attention, maudit, combien de fois faut que je te le dise ? Tu prends tes tournants ben trop serrés.

Il a une main sur le dessus du coffre à gants l'autre sur la poignée de porte

comme prêt à toute éventualité l'éjection la plus probable

C'est la dernière situation dans laquelle il souhaiterait se trouver

avec moi

un samedi soir de juillet

et il ne manque pas de me le rappeler

– Tu me refais ça encore une fois pis c'est fini. Kaput. Pu d'auto.

Je hausse les sourcils les roues grincent dès que je frôle le volant

– Au bruit qu'elle fait, elle me supplie quasiment d'abrèger ses souffrances.

– J'vais t'abrèger *toi*, si t'arrêtes pas d'insulter mon auto.

Les cheveux d'Antoine collent à son front frisent sur sa nuque

il les ramène derrière son oreille dans un geste énervé et marmonne

– Maudit qu'on crève.

pour la troisième fois depuis qu'on est montés à bord de son char sans air climatisé

Je lui rappelle que

– Si on *roulait*, ça irait mieux.

En guise de réponse j'obtiens un regard fratricide

et un

– On s'en reparle quand tu mélangeras plus ta gauche pis ta droite.

qui tombe comme un de ces petits coups de fouet

qu'il sait si bien offrir

mon grand frère

Si j'avais eu le choix bien sûr que je ne lui aurais rien demandé

au prix auquel il me fait payer toutes ses faveurs dommages et intérêts

mais je ne l'ai pas le choix
même si ça lui plait d'affirmer le contraire

Quand ce n'est pas

– Ça te sert à rien, un permis quand t'as pas d'amis, anyway.

c'est

– Tu le passeras jamais, t'as pas assez de coordination.

ou encore

– T'en as pas besoin là, là. J'peux t'amener, moi, ça va me faire plaisir.

en s'arrangeant évidemment pour ne jamais être disponible quand vient le temps

et le peu de fois où ça l'arrange

à s'attendre à des effusions illimitées de reconnaissance envers sa charité

Non c'est vraiment parce que je n'ai pas le choix

8.

On habite trop près du boulevard Taschereau
qu'il nous faut traverser pour aller prendre une crème glacée
plein soleil celle de Coco coule partout dégouline sur le trottoir aveuglé
Antoine me cède à contrecœur ses napkins

je les approche dangereusement du visage de Coco

Il s'en éloigne avec une moue irritée continue de lécher son carnage

– Attends. T'en a plein partout.

Poignets agrippés par Antoine à peu près immobilisé je peux enfin lui frotter la bouche essayer
d'un coup de main malhabile

j'arrive à étaler les quelques gouttes brunes qui traînaient au-dessus de sa lèvre

en une épaisse trainée sur sa joue ronde

Coco se dégage pire qu'avant

– C'est parti ?

On le regarde on se regarde

– Euh. Presque.

Je me penche à nouveau vers lui mais Coco se lève

et debout sur les deux brindilles qui lui servent de jambes

nous déclare fermement

– ほっといてくれ！

On reste penauds

Coco croque une croquée de son cornet

et part se rassoier un peu plus loin

comme si de rien n'était

Antoine finit par lui demander

– Ça va ?

assez fort pour être entendu les voitures en trame de fond

Coco hoche son menton mouillé concentré sur sa crème glacée

et nous répond

– 元気です.

Les fourmis se rassemblent lentement autour des gouttes qu'il laisse tomber

9.

Il écrase son front
très fort
dans le creux de mon coude
sa version d'un câlin

Plus jeune Coco serrait les bras des autres enfants si fort qu'il a fallu intervenir

Les miens se sont endurcis
je le laisse faire

le laisse me dire
qu'il préfère l'été
à toutes les autres saisons
parce que l'été
on le passe ensemble

10.

Antoine est parti tantôt

pas pour toujours, juste pour l'école

Il va à l'université revient ici les fins de semaine

laver son linge faire chier le peuple

Son auto est pleine de boîtes

– Tu as tout ?

– Je repasserai si j'oublie quelque chose.

Faux

Antoine pense à tout tout le temps ses boîtes sont prêtes depuis juillet

mais ça fait plaisir à Maman de l'entendre dire ça

– Bon ben, on se voit vendredi.

qu'il dit

Maman sur la pointe des pieds pour le serrer dans ses bras

– Bye, Malo.

qu'il dit

Je réponds non je ne réponds rien

Antoine et moi on est en froid depuis cinquante-deux heures

si on ne se reparle pas avant qu'il revienne ça en fera cent-soixante-douze

notre record c'est trois semaines

on en est assez fiers

Antoine lève les yeux au ciel

puis crie

– Bye, Nico.

assez fort, pour être entendu d'en bas

Il ferme la porte sans la claquer

Plus tard Coco descend le cherche partout

– Il est parti, ça fait longtemps.

– Oh.

– Il aurait pu dire bye.

– Il l'a fait.

– Oh.

Coco remonte

11.

Lundi fin août

Le mouvement continu de l'autobus tangue dans mon haut-le-cœur

les gens entrent les gens entrent les gens entrent les gens

Je suis plaquée à mon hublot c'est la première semaine de cégep

Personne ne sort

La musique dans mes écouteurs je la devine plus que je ne l'entends

par-dessus le vrombissement du moteur

Les yeux fermés malgré tout j'y plonge

c'est une eau peu profonde

qui s'étale comme une flaque dans ma tête

j'y rêve

j'y marine

12.

Maman fait fonctionner la hotte au-dessus du four
dans la cuisine tard dans la nuit

son visage sous le néon est amusé de me voir
même si je n'ai pas la tête à rire

– J'ai de l'école demain, tu peux arrêter ça ?

Elle éteint la hotte

les yeux rieurs sourire coupable

Elle n'est pas en train de cuisiner

ça sent le pot ça finira par ne plus sentir

Je remonte

– Malorie ?

Je m'arrête, au cas où ce serait important

– Je t'aime.

Je remonte

13.

Mon téléphone vibre sur la table de la cuisine

Papa sur l'afficheur

Coco lève la tête de ses cahiers

la mienne reste baissée

je sens ses yeux sur mon visage

ses yeux ronds

– Tu réponds pas ?

le téléphone qui vibre vibre

– Malo, tu réponds pas ?

vibre

s'arrête enfin

14.

Mercredi dans l'autobus

je l'ai reconnu

un sac rouge cheveux blonds le soleil dans les yeux un concentré de matinée

Tout vire au vert mauve sous mes paupières en négatif

je ne sais pas s'il a replacé l'arrière de ma tête

Un long moment avant que quelqu'un d'autre embarque

on habite au fond du monde

au bout de la ligne

Félix-d'en-arrière et moi

C'est qu'on a un cours ensemble, un cours de littérature

le mercredi tôt le vendredi soir

Personne ne choisit un tel horaire

Il doit m'avoir replacée

ou non

ou oui

Il m'a saluée comme on salue une amie

15.

À table

les fenêtres sont entrouvertes les rideaux flottent il fait encore jour

Antoine m'offre un monologue sur les différents profs de cégep à mon horaire

ceux qu'il a aimé détesté comment les impressionner

Maman sépare les aliments du plat de Coco pour qu'ils ne se touchent pas et

change de sujet innocemment

– Je pense bien que le fils à Nicole est revenu.

Antoine et Coco s'échangent un regard

je vois les sourires qu'ils peinent à cacher

– Nicole qui ?

demande Antoine faussement ignorant

Coco se retient de rire de peine et de misère

Maman leur jette un regard mécontent

– Nicole *d'en-arrière*, qui d'autre.

Antoine approuve, *mhm* exagéré, et Coco explose de rire

moi aussi

malgré moi

toute étouffée dans mon verre d'eau

Maman secoue la tête, réprobation de pacotille

et ça ne fait que nous relancer

– Mais revenez-en, revenez-en dont un jour.

Je lui dis

– Ça fait une semaine que tout le monde le sait, qu'il est revenu, maman.

Antoine confirme

– Il est dans le cours de français à Malo.

Coco surenchérit

– Il est rentré à dix heures du soir. Je l'ai vu déposer ses affaires dans sa chambre. Pis se mettre en pyjama.

On arrête de mâcher, une seconde

Antoine dit

– Ça se fait pas, espionner le monde comme ça. Maudit que t'es *creep*, Nico.

– Sa lumière était allumée.

– C'est vraiment pas une invitation à se faire regarder.

– Évite seulement d'en parler si tu le croises.

suggère Maman

Coco tourne la tête vers moi en quête de soutien peut-être mais je n'ai rien à lui donner
Je l'imagine le fixer Félix-d'en-arrière de l'autre bout du terrain par-delà la grande haie
bras ballants

sans réaction lorsqu'il sursaute en l'apercevant

et c'est plus fort que moi il me faut en rire

Cerné par des visages amusés à ses dépens

Coco marmonne

– あなたは何も理解していません。

et Maman soupire fourchette en main

– Coco, qu'est-ce qu'on a dit à propos de ça.

– きれい。

– Pas à table. Mange, maintenant.

16.

Nicole est revenue
après l'histoire de la tondeuse
avec en offrande un gâteau
Pierre avec elle, leur fils Félix aussi nos voisins d'en arrière
Maman est allée nous chercher cordés serrés tendus au bout du bras comme un bouquet de carottes
elle avait déjà commencé à leur parler à s'excuser de ne pas s'être présentée
Nicole riait balayait ses excuses de la main et s'est penchée vers nous
vers Coco
adorable comme il pouvait l'être
– Tu dois être Nicolas. On a presque le même nom. Moi, c'est Nicole.
– La grosse vache.
sans expression
la main de Maman sur sa tête
– Coco ?
– Nicole la grosse vache.
a simplement répété Coco
Nicole n'était pas *grosse*
Coco l'a regardée droit dans les yeux et a déclaré
– Ma mère parle tout le temps de toi.
Je me rappelle du silence
de tout le monde très exactement de l'immobilité
Nous on savait très bien de quoi Coco parlait
– Pas cette Nicole-là, chéri...
la voix de Maman était toute petite
un son faible
– Une autre... du travail.
Ils en ont mollement ri sont rapidement repartis
Maintenant nos mères se sourient poliment quand elles se croisent à l'épicerie
et c'est tout

Je ne sais pas si c'est par choix que Maman reste seule comme ça

17.

L'autre jour Coco m'a demandé
si j'étais sa meilleure amie

Je lui ai dit non bien sûr que non
je suis sa sœur pas son amie
on n'est pas amis entre frères et sœurs
– Alors ce serait qui ?

J'ai levé la tête de mes affaires
ce genre de question-là ce n'est pas lui
effectivement
ce n'était pas lui c'était le cahier qu'il tenait grand ouvert sur la table
crayon feutre mauve à la main

J'y ai jeté un oeil des questions d'introduction à la classe
début de sa sixième année du primaire

Coco silencieux qui me fixait silencieux qui attendait ma réponse gros crayon petite main

j'avais toutes les réponses à ses questions d'habitude
et lui toutes aux miennes quand il s'agit d'école
calcul différentiel intégral algèbre linéaire géométrie vectorielle
mes devoirs se font presque tout seuls

et logiquement statistiquement mathématiquement

c'est vrai qu'on passe plus de temps ensemble
qu'avec n'importe qui

J'ai dit

– Euh.

J'ai dit

– C'est ok tu peux mettre mon nom c'est ok.

18.

Géné Félix est venu sonner à la porte l'été où on a emménagé
Antoine est allé lui ouvrir trop vite comme s'il l'attendait
Il était toujours trop rapide
pour moi
je passais mon temps à essayer de le rattraper à courir derrière lui à trébucher dans les escaliers
cette fois-là comme souvent
je suis arrivée trop tard
– Maman, je vais jouer dehors avec Félix !
avait-il déjà crié
en enfilant son dernier soulier
– Qui ?
a demandé ma mère d'en haut
– Fé-lix ! Félix-d'en-arrière !
tout juste comme il allait partir je l'ai agrippé par la manche
toute essoufflée je lui ai demandé
– Je peux venir aussi ?
– Non.
aussi sec la porte était fermée

Je suis restée un moment devant
en sourdine je pouvais les entendre discuter débattre
Félix lui disait je me souviens
– Elle peut venir si ça lui tente.
– Elle a même pas de vélo.
– Elle peut prendre mon vieux. Il est plus petit. Ma mère a dit que c'était correct.
Je ne suis pas sûre de ce qui s'est dit de ce qui s'est tramé ensuite mais Antoine a rouvert la porte
dans un grand geste magnanime
même pas surpris de me voir encore là
– Félix est d'accord pour que tu viennes. Dépêche.
Je pouvais voir à son expression que j'étais mieux de ne pas discuter
Je les ai suivis en silence le long des maisons toutes pareilles
dans les rues les stationnements dans le vent qui agitait les arbres
Félix expliquait à Antoine qu'il n'y avait pas beaucoup d'enfants de ce bord-ci de la route

qu'ils étaient tous devenus vieux que la patinoire l'hiver était toujours vide
que ses parents aussi étaient vieux
et que ça lui aurait plu d'avoir des frères et sœurs

– Tu sais pas de quoi tu parles.
avait répondu Antoine

J'ai encore l'image en tête
leur dos au milieu de la rue
côte à côte sur des vélos trop rapides

19.

Mercredi dans l'autobus

Félix m'offre un petit sourire ceux que s'échangent les gens à l'épicerie

ma main se lève dans un salut mal assumé qui a plus l'air d'un

qu'est-ce que tu me veux

je m'assois vite avec enfoui le vague désir de ne jamais avoir eu de mains

J'invoque ma flaque ma flaque

qui tarde à se remplir à frôler tièdement mes oreilles

à couvrir le son de l'autobus qui continue son chemin

à m'en couper

tous les signaux ma fenêtre me les renvoie comme des messages

stop

feu rouge

sens unique

les yeux enflaqués je ne perçois rien

C'est ridicule

me dis-je quand j'émerge

C'est ridicule

Vendredi je vais lui parler

Je vais m'asseoir à ses côtés je vais lui parler

Mais vendredi Antoine m'écrit

je passe te chercher ?

6 heures 15 je t'attends pas

alors je ne prends pas l'autobus

embarquée dans sa Civic

et quand Antoine me demande

– On dit quoi ?

je gronde un merci je n'ai pas le choix

20.

Avant sur le trampoline au milieu du jardin
Antoine moi et Coco on rebondissait en triolet
Maintenant seulement double-croche
Coco et moi
très croche le double
Il me parle en un flot ininterrompu
jamais essoufflé
droit comme un piquet j'ai l'impression que c'est moi qui le fais rebondir

Antoine est un peu à l'écart à se faire griller à étudier
ses livres sont ouverts son téléphone par-dessus
Coco me raconte dans le détail chaque milliseconde du premier épisode d'un nouvel animé japonais qu'il a
piraté
il veut me le montrer
sa voix sans intonation pas le meilleur narrateur
Je le propulse mais jamais assez loin
Je me demande pourquoi c'est encore à moi de l'écouter quand Antoine y a échappé toute la semaine
à moi de m'épuiser à le fatiguer

L'herbe est toute brûlée
il fait si chaud on ne saute pas on rissole

La piscine des voisins on ne la voit pas même en sautant le plus haut possible
on ne la voit pas on l'entend
il y a un splash dans mes oreilles des éclats de rire en éclaboussures une tondeuse au loin
le grincement préoccupant de notre trampoline
et puis Coco et l'intrigue de *Fullmetal Alchemist*
ou 鋼の錬金術師
(neuf syllabes : *Ha-ga-ne no Ren-kin-ju-tsu-shi*)

Dans le premier épisode
juste le premier épisode
deux frères alchimistes tentent de ramener leur mère à la vie

échouent la transforment accidentellement en zombie

l'un perd sa jambe son bras l'autre devient un robot

– Pas un robot ! T'écoutes rien. Une armure en fer qui parle et qui marche.

Ah, oui

un alchimiste (*alchemist*) complètement métallique (*fullmetal*)

Et les deux frères s'embarquent alors dans des aventures palpitantes

Des épisodes

il y en a soixante-quatre

Rien comparé à *One Piece*

série que Coco m'a suppliée d'écouter tous les jours pendant près d'une année

et qui compte neuf cent soixante-treize épisodes

lui l'a réécoutée trois fois

– Vous pouvez pas vous la fermez deux secondes ?

nous interrompt Antoine

ridicules lunettes de soleil au bout du nez

– J'essaie d'étudier, moi.

21.

– Est-ce que t’as compris ?

– クソ喰らえ.

– Coco, c’est important. Est-ce que t’as compris ?

– いいえ.

– Ça veut dire oui ?

– フザケンジャネーヨ.

– Coco, criss.

22.

– C’est pratique de parler aux gens dans une langue qu’ils comprennent pas. Vraiment pratique.
s’est tanné Antoine à un moment donné

Coco ne lève même pas les yeux de sa Nintendo DS

On est à la veille de partir pour la fête de ma grand-mère tout est prêt

Maman a fait des madeleines

Antoine place le stock dans la voiture Coco déjà bien installé jambes croisées

– Le *seul* but de parler aux gens c’est de se faire comprendre, à la base, t’est au courant ? T’es au courant, ou pas ?.

– どうでもいい.

– J’vais te frapper.

– Antoine, laisse-le.

le prévient Maman au loin barrant la porte de la maison

Ça fait des jours que ça dure qu’on l’endure

Je tends à Antoine les deux derniers sacs il claque le coffre

tout bas je lui rappelle une énième fois

– Il fait juste te chercher.

Antoine m’ignore s’assoit au volant

demande à Coco

– Pourquoi t’es jamais capable d’aimer les choses *comme du monde* ? Avoir su. J’te montrerais plus jamais rien.

Je referme la porte de Coco

qui m’offre un

– 有り難う御座います.

en guise de remerciement

il n’en faut pas plus à Antoine pour se retourner

– Tu sais même pas ce que tu dis, niaiseux.

– C’est toi qui es niaiseux !

s’insurge Coco

– C’est pas compliqué, *a-ri-ga-to go-zai-ma-su*. Tout le monde sait ce que ça veut dire. C’est pas compliqué, c’est toi qui es fucking niaiseux. ばかばかばか.

– My god, recommencez pas.

ma tempe contre ma paume

une vague envie d’accident de la route

– Faites juste arrêter de vous parler, c'est ça qui est pas compliqué.
quarante minutes de route à faire en retard même pas encore partis
Antoine pointe un doigt résolu vers Coco ligne de mire

– Un mot.

menaçant

– Un mot de plus, regarde bien.

Coco bat des cils loin d'être intimidé

– Tu vas faire quoi ?

toc toc

entracte

Maman qui cogne sur la vitre sa porte verrouillée

Antoine se penche pour la lui ouvrir

met finalement le moteur en marche

et

j'y crois presque on peut partir

sauf qu'il reste un mot à Coco et qu'il compte bien choisir le bon

– 死ぬ.

(deux syllabes : *shi-ne*)

pas besoin de parler japonais pour le comprendre

Crè-ve

Antoine arrête le moteur

et lui balance ses clés de char au visage

Trois heures plus tard on n'est toujours pas partis

le soleil couchant Maman au téléphone informe mon grand-père qu'on ne viendra pas

on est fatigués désolés

pardon pour les madeleines on se reprend on se reprend

C'est à trois qu'on a dû s'y prendre pour faire rentrer Coco à l'intérieur

La porte de sa chambre fermée trois fois j'ai demandé à Maman si s'il fallait que
j'appelle de l'aide que
j'appelle quelqu'un
trois fois elle m'a dit de descendre descendre descendre

J'ai envie de demander à Antoine
s'il est content fier
satisfait
mais je ne fais que lui tendre une boîte de kleenex
on en arrive toujours là
assis tous les deux sur les marches de l'escalier
– J'en ai jusque-là, Malo. Jusque-là.
Dans ces moments-là
à défaut d'en être heureux
on est quand même chanceux de s'avoir

23.

Coco en revenant de l'école
déposé par la grosse van noire aux vitres teintées
de son transport spécialisé
fait courir son corps désarticulé jusqu'à l'intérieur de maison
en entrant il pousse un grand cri guttural
qui me fait sauter deux pieds dans les airs
– Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ?
je lui demande
mais il continue de crier
de s'ébrouer
et moi de le regarder inutilement
Il a laissé la porte ouverte
la pluie tombe dehors
et je finis par comprendre Coco déteste la moiteur des tissus humides sur sa peau
– C'est beau, c'est beau, oui, ok. Ôte ton linge, je vais te passer une serviette. Arrête de crier.
Il n'arrête pas
– Arrête de crier.
Il n'arrête pas
Je ferme la porte pour épargner les voisins
– Coco, arrête de crier. Arrête de crier si tu veux que j'aille te chercher la serviette.
Il me regarde droit dans les yeux en continuant de crier
J'attends quelques secondes
J'essaie de ne pas flancher
mais ma tête menace d'exploser
je pars la lui chercher sa serviette
Il se tait la seconde où elle touche sa main
s'essuie vaguement avec
la jette par terre monte à l'étage comme si de rien n'était

Mes oreilles sillent
j'ai le cœur dans les tympans
je ramasse sa serviette
du J-POP implose par la porte ouverte de sa chambre

les coups grésillés de la musique électronique synchrones avec ses tics

dans une guerre de son avec Coco

on est toujours perdant

24.

Mon téléphone s'allume

silencieux j'ai coupé le son

la lumière blanche sur mon oreiller

les yeux plissés aveuglés Félix-d'en-arrière m'écrit

ça fait longtemps comment ça va

il me parle du projet de littérature me demande si j'ai déjà une équipe

il faut être deux pas le choix et on pourrait être ensemble si ça me tente

oui ça pourrait me tenter

25.

– Ça te dérangerait de revenir plus tôt, vendredi ?

je demande à Antoine

– Pourquoi ?

– Pour garder Coco.

Il ne quitte pas la route du regard

– Pourquoi ?

Je me réajuste sur le siège mon téléphone entre mes cuisses

– Pour un travail. Pour que je puisse voir des amis.

– Quels amis ?

– Tu les connais pas.

– Essaie donc.

Je glisse mon téléphone dans la poche de mon jean

– Laisse faire.

– Toi, laisse faire.

Il retourne sur visage vers l'avant ajoute

– J'en donne assez de même.

26.

– C’est vraiment pas si dur que ça.

répète Antoine le bâton dans les mains

– Regarde, ça se fait tout seul. C’est dans le poignet.

la puck file tout près trop près de mon visage

je crie me replie

– Fais donc attention !

Antoine m’ignore remet le bâton dans les mains de Coco

les petites mains de Coco le bâton trop long

– T’as failli me shooter dans face !

– C’est pour ça que t’as un casque, Malo. Arrête de chialer.

me dit Antoine

puis à Coco

– T’as vu ? Essaie encore une fois.

À travers la grille de mon casque trop grand

je les vois se replacer

Coco aligne maladroitement sa mire et donne un piètre coup de bâton

la puck rebondit quelques fois sur l’asphalte roule et s’écrase sur le rebord du trottoir

– Non, non, s’impatiente Antoine, t’as même pas regardé. Tu comprends rien. Malo, pitche-nous la puck.

– Deux secondes, my god.

attifée comme ça toute couverte des vieux pads de hockey à Antoine sans les patins

ça me prend le double du temps de l’effort

il fait quinze millions de degrés

dernière canicule de septembre

Je leur renvoie la rondelle du bout de mes bras elle atterrit trois mètres trop à gauche

Antoine soupire en allant la chercher

– Allez, on recommence.

– J’ai pas envie.

se plaint Coco

– On recommence, répète Antoine, on l’avait presque.

– J’aime pas ça, le hockey.

– Moi non plus.

j’en profite pour ajouter

– Pis moi non plus, s’irrite Antoine. Personne aime ça, le hockey.

Il lance la rondelle à Coco qui l'échappe

maladroit toujours

– Personne aime ça, mais il faut être bon un minimum, ok ? Pas besoin d'être *wow*, juste correct.

Il replace Coco face au filet lui plie les genoux du bout du pied ferme ses mains sur les siennes

– Juste correct. Tu vas faire rire de toi, sinon. J'te le dis. Regarde, c'est ça que je veux dire, le poignet. Tu veux faire rire de toi, au secondaire ?

Coco le regarde ses grands yeux fixes cherchant sur son visage la bonne réponse

– Tu veux te faire niaiser ?

Leçons de vie

données à des enfants par un enfant

Coco finit par secouer la tête et Antoine par hocher la sienne

– C'est ça que je pensais. Let's go, encore un coup.

Leur rondelle me cogne en plein dans le ventre

Coco tout heureux

pas Antoine

– Voyons, Malo, tu peux-tu te forcer un peu ? T'es là, rien qu'un piquet. Bouge, ou de quoi.

– Je l'ai bloquée ! Tu veux quoi de plus !

– Que t'essaies, au moins !

J'enlève mon casque

mes cheveux dans la bouche collés sur mes joues la sueur

– J'suis tannée. Fait ben trop chaud.

– Tu niaises ?

Je retire mes gros gants

mon bâton tombe par terre dans un gros *klonk*

– Tu le sais que j'hais ça le sport, pis tu fais rien que d'me dire que je suis poche. Vous avez clairement pas besoin de moi.

– T'es pas poche, tu fais juste pas d'effort !

– Pourquoi tu demandes pas à tes amis de goaler pour toi, à la place ?

Pas une provocation juste une question

Félix-d'en-arrière fait l'équipe de hockey du quartier depuis des années lui

Antoine secoue la tête gauche droite gauche droite

– Mes amis ils peuvent pas. Mes amis ils ont autre chose à faire.

Coco lève les yeux vers lui

et demande pour nous deux

– Pis pas nous ?

Antoine soudainement lâche son bâton lève ses mains en l'air
comme fâché pour de vrai

– Pis certainement pas moi, hein. Au lieu de passer mon temps avec eux, je suis où, je fais quoi ?

Je perds mes fins de semaine *ici*.

Avec des fucking losers, pis des fucking autistes.

Retournez en-dedans si ça vous tente. Perdre vos vies sur vos ordis.

27.

Ma mère nous avait envoyé passer une bonne partie de l'été du divorce chez nos grands-parents
dans le petit condo en bord de mer qu'ils louaient à Tampa Bay

Le jour de notre arrivée
ma grand-mère nous a trainés dans la première boutique-souvenir qu'elle a trouvé
pour nous endimancher des pires attirails touristiques imaginables
chapeaux de paille casquettes pélicans verres fumés arc-en-ciel
palmiers couchers de soleil planches de surf

Coco a passé tout le voyage dans un chandail un peu trop grand
où il était écrit en jaune fluo
BEACH PLEASE
il le porte sur toutes les photos

Dans cette boutique
où l'on se baladait entre les rayons émerveillés et dégoûtés par
les têtes de crocodiles les boules à neige tempête de sable
les bijoux en coquillage les étoiles de mer séchées
et les serviettes aux blagues à caractère sexuel
dans cette boutique
Antoine moi Coco
on s'est arrêté devant une allée où étaient exposés
dans des pots en verre
des petits requins
morts
dans de la gelée

Antoine en a pris un l'a brassé un peu
il n'a pas bougé
immobile comme momifié dans sa gelée bleue
mais sans l'intimité des bandelettes
exposé à nos yeux fascinés
ses propres yeux encore grands ouverts sans paupières

– Est-ce qu’il est encore vivant ?
a demandé Coco
un vide dans la voix
– Yep.
a aussitôt répondu Antoine
– Complètement vivant. En pleine forme.
Coco a cligné des yeux
le sarcasme toujours hors de sa portée
J’aurais peut-être dû intervenir le rassurer
mais le mélange d’ennui et d’inexpérience qui nous poussait encore à nous amuser
de ses réactions disproportionnées m’en a bien gardée
– Pourquoi ils le gardent en vie ?
a continué Coco
– Tu préférerais qu’ils le tuent ?
lui a reproché Antoine cachant son sourire
– Non, mais...
– Mais quoi ? C’est bien pour le requin, regarde. Il peut voir le monde. Si je l’amène au Canada...
– T’es malade !
suis-je intervenue
C’est dégueulasse, on ramène pas ça chez nous.
– Qui voudrait ramener ça ?
a redemandé Coco de plus en plus troublé
– Les gens qui aiment les requins.
– Les gens qui *aiment* les requins ?
– Ouais. T’en veux un ?
– Non !
a vivement déclaré Coco avant de se reprendre
– On pourrait en acheter un, et le sauver.
– Le sauver comment ?
a demandé Antoine
– En cassant son pot.
– Dans le magasin ?
– Dans la mer.

– Pour qu’il vienne te manger après ? C’est violent, les requins. Celui-là va juste grossir. Et grossir.

une série d’émotions s’est mise à défiler sur le visage de Coco

tordues en nœuds serrés

– Laisse faire ça, Coco.

ai-je fini par lui avouer

C’est des niaiseries. On te niaise.

J’ai jeté un coup d’œil équivoque à Antoine

qui a redéposé le requin sur l’étagère

levant les yeux au ciel

– My god, Nico, apprends à prendre une joke.

Coco nous regardait mais je savais qu’il ne nous voyait pas

– Regarde, prends ma main. Antoine, prends-lui la main.

main dans la main dans la main on l’a trainé hors de l’allée

vers notre grand-mère qui comparait encore les casquettes entre elles

Elle en a acheté une à Coco

une avec un requin dessus souriant

28.

La lumière du corridor m'a réveillée
et entre mes cils je vois la petite silhouette de Coco s'avancer à contre-jour

– Malo ?

Il se met à genoux à côté de mon lit par terre
comme pour se recueillir comme auprès d'une mourante

– Malo, tu dors ?

Je lui répète lui marmonne comme tout le temps

– Entre pas dans ma chambre sans cogner.

– J'ai cogné. Tu répondais pas.

– J'étais en train de dormir.

– Oui, mais j'ai cogné.

Je remonte la couverture par-dessus ma tête

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Il faut que je te raconte quelque chose.

Silence

– Malo ?

– Quoi ?

– Tu dors encore ? Il faut que je te raconte quelque chose.

Sous ma couverture l'air commence à péniblement se recycler

je la baisse imperceptiblement pour pouvoir mieux respirer

Ses grands yeux fixes m'attendent dans le fin espace qui se forme
trop près

sans cligner sans s'impatienter

Je lui demande

– Tu fais quoi debout ? Il est quelle heure ?

Il secoue la tête

ses cheveux trop longs s'agitent en demi-boucles emmêlées

– Il faut que je te raconte, écoute.

J'agrippe mon téléphone

deux heures du matin

– Il est ben trop tard. C'est important ?

– Oui.

– Vraiment ?

– Oui.

– En une phrase. Vas-y.

– J’ai commencé un nouvel animé et je suis sûr que tu vas l’aimer il faut que je te raconte écoute il y a un gros trou au milieu d’une île et le trou est sans fond et à chaque étage du trou il y a différents monstres et aussi différentes 遺物 et les 遺物 donnent des habiletés différentes et plus tu vas profond plus les 遺物 sont précieuses et plus elles sont précieuses plus elles valent cher alors les gens descendent dans le trou pour ramasser les 遺物 mais un jour il faut que je te raconte écoute une fille la fille principale croise un gros monstre les monstres s’appellent des 奈 ils sont comme des animaux ils n’attaquent pas si on ne les attaque pas ils vivent leur vie sauf pour manger ce monstre-là c’est comme une grosse limace-dragon rouge qui vole et qui n’est pas censée se trouver à cet étage-là alors la fille la fille principale croit qu’elle va mourir en fait elle est dans le trou au tout premier étage et sa mère est dans les bas-fonds du trou sa mère c’est une chercheuse de 遺物 une des meilleures chercheuse de 遺物 certainement la meilleure chercheuse de 遺物 on les appelle les 探朽家奈落の星 alors la fille la fille principale veut être une 探朽家奈落の星 une chercheuse de 遺物 comme sa mère même si sa mère n’est pas sortie du 深淵 depuis des années et on pense qu’elle est morte dans le 深淵 ou qu’elle ne peut plus en sortir tout simplement mais écoute il faut que je te raconte la fille リコ la fille principale est dans le 深淵 et croise un gros ベニクチナ qui vole et elle pense qu’elle va mourir comme sa mère qui est pas morte en fait elle 彼女は最後のレベルに到達し、時間が異なるためにそこで立ち往生しています et la fille se fait sauver par レグ qui en fait est un robot et 彼は深淵の深さから来ています et 彼は自分がどこから来たのか知りたくて超能力を持っているので、深淵の深みに行くために彼女の探求に参加することにしました それは彼が生き残るのを助けることができるので彼は彼女を助けます彼らは孤児院から逃げて彼女のお母さんを見つけるために深淵で一緒に降りることを決心します-

Bercée par les intrigues d’une série que je n’ai pas regardée

que je regarderai probablement jamais

je contemple le blanc du plafond

il y a comme des formes qui y dansent

et ma flaque monte

je ne comprends pas tout de l’histoire j’en comble les trous

29.

– Il vont réajuster les doses bientôt.

m'apprend Antoine en allant me mener au cégep lundi

Le ciel est épais l'air lourd

– À la demande de l'école, que le docteur André a dit.

– Ok.

Pas satisfait de ma réponse mains sur le volant

il me jette un de ces regards de biais

– Fais juste checker ça pendant la semaine, Malo. Tu sais ce que c'est, pour Maman. Ça se pourrait qu'ils appellent quand elle est pas là. Essaie de prendre les messages quand tu peux.

– C'est pas ma job.

– À moi non plus, esti. Pis je te demande pas grand-chose.

Je regarde les maisons défiler par la fenêtre

dans notre coin

elles sont vraiment toutes pareilles

30.

C'est dans ces petites rues vides de fin octobre
qu'Antoine m'accorde le privilège de conduire
dimanche matin à l'aube

juste à ce moment-là
juste les petites rues les feux rouges on n'est pas rendus là

même si
ça fait deux ans que j'ai mon permis d'apprenti
et que dans mes vrais cours de conduite j'allais sur l'autoroute comme si de rien
– Comme si de rien ?

répète Antoine
emmitouflé des pieds à la tête dans son vieux linge d'hiver
celui qu'il laisse à la maison le vrai le beau c'est pour son appart
– Oui, c'est vraiment *rien* si j'ai plus d'auto. Si je peux plus aller nulle part. Si on *meurt* dans un crash sur
la 132. Comme si de rien, oui.

Son souffle embue l'air autour quand il parle
le chauffage de la Civic ne laisse pas moins à désirer que son air climatisé

On passe par la rue du dépanneur et d'un coup
Antoine se replie s'écrase sur son siège
pour qu'on ne puisse pas voir sa tête de la vitre
– Avance avance avance.

qu'il m'ordonne
Intriguée je ralentis
par la fenêtre il n'y a que
deux filles qui papotent à la station essence
blonde et brune tressées pantalons de yoga bourgogne et vert sauge
– J'ai dit, *avance*.

C'est ce que je finis par faire
Une fois passé le danger Antoine lève le nez vers moi
l'air encore plus contrarié qu'avant
Il se redresse lentement se passe une main dans les cheveux

lèvres pincées

– C’était qui ?

je demande

avec la vague intuition me remémorant leur visage de les avoir déjà croisées

dans les corridors de notre école secondaire

Antoine regarde le Shell de notre quartier rétrécir dans le rétroviseur

me dit seulement

– J’hais tellement ça, revenir ici.

puis recommence à faire l’inventaire

des défauts de ma conduite

comme si de rien

Début de l’année scolaire après le déménagement

en route à pied vers la nouvelle polyvalente

mon premier jour au secondaire le même qu’Antoine

il m’avait demandé

– Malo, tu sais ce qui serait drôle ?

non

non mon frère dis-moi

– Qu’on fasse semblant de pas se connaître. Qu’on se parle pas, qu’on se regarde pas, rien.

On pourrait passer toute l’année sans que personne sache qu’on se connaît.

Penses-y.

Ce serait *vraiment* drôle.

Tu trouves pas ?

31.

Je peux passer des heures sur le profil Instagram des gens que je connais pas
à regarder leurs photos
les gens qui les ont aimés
les photos que leurs amis ont prises d'eux
les photos qu'ils ont prises de leurs amis
ça en dit beaucoup
et tout ce que ça ne dit pas s'invente
c'est ma spécialité
ça me calme

Je peux fixer une photo de Félix si longtemps qu'elle s'imprime sur ma rétine
et quand je ferme les yeux elle est encore là
sa tête penchée son poing sur sa joue
je préfère cette photo à toutes les images que captent trop vite mes yeux
quand je le croise en vrai

Un soir où je la regardais un message de Félix apparaît
un vrai
glisse du haut de mon écran
me tire de ma rêverie
Je ferme Instagram aussitôt

reprind mon souffle

je l'ai retenu trop longtemps
en apnée enflaquée
j'ai vraiment failli manquer d'air

32.

Il faut m'imaginer
au milieu d'un stationnement vide
sous un ciel bas et gris
d'après-averse
d'entre deux averses peut-être
De grands vents
ont séchés toute l'asphalte
ou presque
pas les plus gros cratères
où s'est accumulée l'eau tiède

Ma flaque n'est pas un lac
c'est juste une flaque comme il y en a plein
je la choisis
je m'y dépose
sur le dos
l'arrière de ma tête contre le gravier submergé
mes cheveux qui flottent
le dos de mes vêtements qui s'imbibe
les oiseaux qui volent noirs sur blanc
le vent qui fripe la surface de l'eau
j'ai peut-être un frisson
mais je n'ai pas froid

elle peut grossir lentement
je sens l'eau monter
emplir paumes tournées vers le ciel
effleurer mon cou mes oreilles
monter comme monte l'eau d'un bain
elle me coupe du bruit me coupe du monde
me laisse immobile enfin indolente
à fixer les nuages secs
enfin accueillie

33.

Devant la chambre de Coco

ses petits pieds s'agitent sous les rideaux

dont il s'extirpe en un grand geste pour s'écrier

– Il m'a répondu !

une joie exagérée sur le visage

une joie incohérente

– Félix-d'en-arrière ! Il m'a salué, je l'ai vu !

avant de disparaître de nouveau derrière le rideau

– Je le savais, que j'étais pas creep. 糞. Attends que je dise ça à Antoine.

34.

Un soir Coco nous annonce à Maman et à moi qu'il ne veut plus aller à l'école
il a bien réfléchi il n'est pas stupide et on ne peut pas l'y forcer
Maman lui dit qu'on peut très bien qu'à douze ans on n'a pas le choix
Coco poursuit son argumentaire avec calme
il y perd son temps il n'y apprend rien
à passer ses heures dans le local de punition
les profs n'ont même plus de privilèges à lui enlever
et son école s'appelle déjà *Les remparts*
Si on le force à y aller il n'aura pas le choix
il devra nous tuer
c'est malheureux mais c'est comme ça
il le fera cette nuit quand on sera endormies
et attendra qu'on vienne le chercher en écoutant un animé
on le mettra en prison
et ça ne changera pas grand-chose à ses journées

Maman et moi on se regarde
il est cinq heures du soir on est un lundi

Je lui dis qu'en prison il n'y a pas d'internet
Coco me répond qu'il lira des mangas papiers

Je lui dis qu'en prison il n'y en aura peut-être pas des mangas
Coco me dit qu'à l'école non plus de toute façon

Je lui dis qu'en prison il ne pourra pas choisir ce qu'il y aura à manger
Coco me rappelle qu'il ne mange rien à l'école depuis la première année
qu'il y a faim toute la journée ne tolère ni le réchauffé ni le température pièce
ni l'eau qui s'accumule dans sa boîte à lunch si on y met un ice pack
Je lui dis oui mais le soir
le soir au moins tu peux manger ce que tu veux
Ce soir regarde on mange des sushis

Ma mère dans le bureau du directeur
de l'école primaire de Coco
quand il allait encore au régulier
– C'est un problème de niveau, Monsieur.
essayait-elle de le convaincre
– Mon fils est très intelligent, voyez, son frère a sauté une classe et –
Le directeur aux lèvres serrées
qui secouait la tête
– Madame, votre fils, s'il était si intelligent que ça, il commencerait par écouter.

Ma mère dans la clinique de douance
face à l'évaluatrice au veston gris vert
qui lui a remis les résultats du test avec un haussement d'épaules
et un air à demi désolé
– Si on avait pu le faire s'asseoir, rien qu'une minute, pour répondre convenablement...

Coco avec un livre sur la tête
pour s'occuper dans son walk-in

Coco Biphentin
Coco Risperidal
Coco Vyvanse
Coco Abilify
Coco Eskalith
Coco Strattera
Coco Celexa

36.

À table

je mange lentement en l'observant tanguer comme un bateau

ses tremblements sont revenus ses tics très légers

il vibre parfois petite cigale parfois moteur à réaction

tout en bruit en mouvement sauf ses yeux noirs on ne différencie pas la pupille de l'iris

Le temps s'est rafraîchi d'un grand coup

il faut se mettre une petite veste si on sort

et fermer les fenêtres la nuit

Le Docteur André vient tout juste de rappeler

II. AUTOMNE

Comme Akira dans *Akira*

37.

Félix-d'en-arrière m'écrit sur une base régulière
je le fais parler de lui
de son été au Costa Rica
où sur un coup de tête il est parti
et qui s'est transformé en année à l'étranger

des couchers de soleils dans l'océan
de ses amis d'ici de ses amis de là-bas

de son band avec deux trois d'entre eux
il m'envoie des liens YouTube
sur lesquels je clique mais que je n'écoute pas
je passe trois quatre minutes dans le silence de ma chambre
(トーキョーガール en sourdine deux pièces plus loin)
pour vraiment faire comme si
et je lui dis que je trouve ça bon que j'aime ça

c'est plus facile par écrit
de parler
surtout
de ne pas être déçue

On ne s'adresse jamais la parole en cours
ni sur le trajet de l'aller ni sur le trajet du retour
Je me demande parfois si c'est bien la même personne
ces lettres bleues blanches sur mon écran
ce garçon blond au fond de mon autobus
si je l'ai décalqué dupliqué dissocié
je m'en excuserai pas
ça arrive

Il y avait une petite portion de terrain rocheux
 Entre chalet et lac
 pleine de crapauds
 sur laquelle on laissait passer les heures
 quenouilles et barbons
 hautes herbes mouillées
 bottes de pluie sableuses imperméables jaunes

Coco ne sortait pas quand il pleuvait et il pleuvait tout le temps

Jouer avec Antoine c'était toute une paire de manches
 personnage principal par défaut, il se refusait à interpréter tout autre rôle
 qui nécessairement alors m'incombait
 m'incombaient tous
 pour l'avancée de l'histoire
 père mère amie d'enfance prophète vilain antagoniste demoiselle en détresse maître d'armes
 divers acolytes fidèles toujours un peu moins puissants que lui
 et surtout
 narratrice de ses grandes et variées aventures
 car s'il avait certes droit de veto sur toutes mes idées
 c'était tout de même de moi qu'elles venaient ces péripéties-là
 il fallait bien qu'il se passe quelque chose

– C'est ton tour, maintenant.

avais-je une fois tenté fatiguée

– C'est toi qui racontes, maintenant, et moi qui te suis.

– Non, non. On change rien, on fait exactement comme d'habitude.

s'était immédiatement objecté Antoine

roseau en main sabre laser

– Je me préfère quand c'est toi qui me racontes, Malo.

39.

Mes deux phalanges contre le bois
de la porte du walk-in

toc toc

– Coco, tu m’écoutes ?

pas grand moyen de savoir on n’entend plus crier

– Coco, je regarde un épisode de *My Hero Academia*. Tu viens le regarder avec moi ?

C’est toujours au souper que c’est le plus difficile

juste avant que les doses du soir ne fassent effet

– Coco, je t’ouvre si tu le regardes avec moi.

toc toc et

j’abandonne j’entrouvre

Il est couché sur le dos à mâchouiller son t-shirt de Minecraft

J’ai l’air de le déranger

– Tu viens ?

– Faire quoi ?

– Regarder MHA avec moi.

Il lève sa tête de la moquette

– Quel épisode ?

– Comme tu veux. Je suis rendue à l’arc de l’examen.

la redépose

– Non, merci.

Je m’accote au cadre de porte croise les bras

– Allez, Coco, on regarde ce que tu veux. *Ki-te ku-da-sai*.

(cinq syllabes)

(on finit par se faire la main)

mais Coco m’ignore ne fait que secouer la tête de droite à gauche fermer ses grands yeux

son chandail est complètement trempé je ne lui propose pas d’aller se changer

– J’ai fini une nouvelle série.

mon dernier recours

– Si tu veux, je te raconte le début. Elle est pas longue, mais la fin est surprenante.

Coco aime les fins surprenantes il en mériterait une

– Tu pourrais essayer de la deviner.

Ses yeux s’ouvrent d’un coup

s'il y a quelque chose qu'il aime c'est bien m'interrompre pendant que je lui raconte quelque chose
C'est moi qui finis par entrer dans son walk-in
Ça sent vraiment la poussière ici on ne peut rien y faire

40.

L'hiver s'en vient
son surchauffage et ses fenêtres fermées
Les voisins d'en arrière vident leur piscine
Nos feuilles pourrissent dans le drive-way
mon père continue d'essayer de m'appeler

Deux dames sont venues sonner à la porte lundi soir
porte-documents en main
sourires doux au visage
Elles m'ont demandé si j'étais Malorie
Elles m'ont demandé si ma mère était là
J'ai répondu qu'elle travaillait parce que c'était vrai
Elles m'ont dit qu'elles avaient essayé d'appeler
qu'elles avaient du mal à la rejoindre
Je leur ai dit que son horaire était bien compliqué
que j'étais désolée
Elles ont voulu me rassurer ce n'était pas ma faute
m'ont donné un papier à lui remettre
J'ai dit merci bonne journée
puis ai déposé le papier avec le reste
de ce qui arrive par la poste pour ma mère
entre les circulaires
et ses paquets Amazon non ouverts

Antoine passera me chercher au cégep vendredi
me demandera comment a été la semaine sans lui je lui répondrai
« comme d'habitude »

41.

Antoine m'a déjà demandé
– Ça te fâche pas, toi ?
au bord venteux de notre lac
galet en main
le plus plat qu'il ait pu trouver après un été à tous les avoir déjà lancés
Ça m'a toujours étonnée
le renouvellement perpétuel des galets plats
d'année en année
chaque fois qu'on revient on en retrouve
on les relance et on en retrouve
Je l'ai regardé faire ricocher son galet plat sur la surface
un deux et plouf
– Pas vraiment.

Une famille de canards est sortie des roseaux en file indienne
Antoine a expiré par le nez
un petit coup sec comme il fait rire ou soupir je ne sais jamais
– C'est sûr.

Il a lancé un autre galet à l'eau
– C'est sûr, t'es tellement conne.

Aucun rebond
sa pierre coule au fond du lac
stagne au fond de ma flaque
comme toutes celles qu'il me lance
qu'on m'a lancées qu'on me lancera
avec ou sans éclaboussure

Bien fait pour lui pour tout le monde
les flaques ça sèche
ça gèle et ça dégèle
les pierres ne fondent pas
à la venue des beaux jours
les pierres ont la mémoire longue et moi aussi

42.

Coco dans le bain

m'appelle d'en haut

un espèce de gémissement

Je monte les escaliers confuse

il y est submergé jusqu'aux oreilles

rouge comme un homard

– Ça va ?

je lui demande

il me dit oui

– T'as mal quelque part ?

il me dit non

– Qu'est-ce qui se passe, d'abord ?

il me dit

– Je suis pas capable de sortir.

Je cligne des yeux

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je suis pas capable de sortir.

– Pourquoi ?

– Je sais pas. J'essaie de sortir mais je suis pas capable.

– Voyons donc.

je soupire

plonge ma main dans l'eau pour tirer le bouchon la sort avec un petit cri

ébullantée

Coco me fixe son corps entier y flotte

– My god, Coco, c'est ben trop chaud, ton affaire. Ça fait combien de temps que t'es là ?

– Je sais pas.

– T'as pas chaud ?

– Non.

– T'as pas mal ?

– Non.

– Attends, on va te sortir de là.

Je pars chercher des gants de vaisselle reviens en courant le hisser hors de son bain

son corps est mou mou mou ça fait un peu peur

– T’es correct ?

– Oui.

Je le dépose sur son lit vais ouvrir la fenêtre elle résiste toute engivrée

Coco remue ses doigts et ses orteils

– C’est beau, ça revient.

qu’il dit flambant nu, en étoile sur ses couvertures

– Ben j’espère, que ça revient.

Je suis absolument inutile

je n’ai aucun instinct et je n’ai jamais suivi de formation de premiers soins

– Tu peux fermer la lumière en sortant ?

– En sortant ?

– J’ai envie de dormir.

– Oh my god, t’es malade.

– Juste fatigué.

Je m’assois par terre tout près de son visage

– Coco, t’as bouilli comme un crabe. C’est grave. T’es comme, en contraire de l’hypothermie.

– En hyperthermie ?

– Je te laisse pas tout seul.

– Ok. Fais juste fermer la lumière.

J’hésite finis par obtempérer

Il est capable de se retourner sur le côté ça augure déjà mieux

et

dans le sombre de sa chambre avec l’air d’hiver qui entre

la lumière de mon téléphone sert de veilleuse

Il est six heures du soir

Coco ronfle et je consulte Doctissimo

J'étais seule avec lui dans le chalet de notre père
 qui sentait le bois
 la fumée et le renfermé
 Papa était dehors il montrait à Antoine comment couper des bûches
 avec une hache qu'on n'avait pas le droit de toucher nous
 On les entendait par la fenêtre
 s'obstiner
 Coco faisait des boules
 de ses mains
 avec la mie de tranches de pain Villagio
 la seule chose qu'il acceptait de manger au chalet
 Il y avait
 une pile d'arêtes dans mon assiette
 On était en plein argumentaire
 – C'est comme manger des sushis. T'as même pas besoin d'enlever le riz.
 Coco secouait la tête
 – C'est pas pareil.
 – Pas pareil pourquoi ?
 – Il est pas pareil, le poisson des sushis.
 – Pas pareil comment ?
 – Il est rose.
 Du bout de ma fourchette
 j'ai attiré son attention
 sur un petit reste de ma truite
 – Le mien aussi.
 – *Plus* rose.
 – C'est parce qu'il est cru. Le mien aussi était *plus* rose, quand il était cru.
 – Mais on peut pas le manger cru, le poisson du lac...
 À la fin de sa phrase silencieux un point d'interrogation

 Je ne voyais pas pourquoi on ne pourrait pas
 Il me semblait
 qu'Antoine m'avait dit à un moment donné

que celui du magasin
n'était pas aussi frais que ce qu'on pensait
qu'il était plein de vers à l'intérieur

Il n'y avait pas de vers dans les truites de notre lac
ça j'en étais sûre
À la quantité que je mangeais
je les aurais vus

– Ben oui, qu'on peut. C'est comme dans les sushis.
Coco n'avait rien à redire
il a mâché sa boule de pain en silence
l'a avalée
et m'a enfin concédé

– S'il est rose, je pourrais y goûter.
Une petite satisfaction au coin du coeur
quand je réussissais à le faire changer d'avis

– Un jour, quand je vais aller pêcher, avec Papa, je vais t'en ramener une grosse. La plus grosse du lac. Et
elle va être juste à toi, et tu pourras toute la manger.

Coco a souri

large et lumineux

– Même pas besoin d'enlever le riz.
c'était beau à voir

Quand Papa a coincé Coco
en train de croquer à pleines dents
dans une truite crue
qu'il venait à peine de vider à peine de rincer
c'était moi qui lui avais dit que c'était correct
c'était Antoine qui m'avait dit que c'était correct

Coco s'est défendu
Je me suis défendue

Antoine n'en avait pas le souvenir louche

Vous dire comme il s'est fait ramasser

44.

Antoine revient un samedi matin et nous trouve plongés dans une tâche de la plus haute importance

– Qu’est-ce que vous faites ?

– Une expérience scientifique.

Coco

à la table de la cuisine ses deux avant-bras tournés vers le ciel

regarde les glaçons

fondre sur sa peau fine

alignés du creux de son coude jusqu’à la ligne de son poignet

je les remets en place quand ils glissent

chronomètre en main qui ne me sert à rien

mes glaçons à moi fondent déjà sur le coin de la table après m’avoir brûlée de froid vingt-sept secondes

– Ça te fait pas mal ?

demande Antoine intrigué impressionné

– Non.

répond seulement Coco

Je replace un glaçon qui est sur le point de tomber

le presse fort contre sa peau

– Il sent rien. Rien du tout.

Antoine agrippe un de mes glaçons abandonnés

et subtilement le glisse dans le chandail de Coco

qui lève ses yeux vers lui

passifs indolents

et dit

– Cool, hein ?

Antoine n’a pas vraiment l’air d’être d’accord

quand il monte à l’étage c’est avec les sourcils froncés

Je rassure Coco

– Il est juste jaloux. C’est genre, ton superpouvoir. T’es en train de muter. Comme...

– Akira. Akira, dans *Akira*.

dit Coco son visage retrouvant peu à peu de sa lumière

– Oui, oui !

je m’exclame essayant vaguement de me rappeler l’intrigue à laquelle il réfère

– Exactement comme Akira, dans *Akira*. Tu vois ? Malade.

45.

Il est en colère

Antoine

en colère chuchotée dans la cuisine face à Maman

Il a pris les messages sur la boîte vocale de la maison

Il a décacheté les lettres qui gondolaient mouillées dans notre boîte aux lettres mal fermée
et même celles qu'on avait rentrées

qui traînaient au milieu par-dessus en-dessous du rack à chaussures

Il lui dit que ce n'est pas si difficile

Il lui dit que ce n'est pas à lui de faire ça

Il lui dit qu'elle a manqué un rendez-vous avec les travailleuses sociales

Il lui dit que la nouvelle médication de Coco ne lui fait pas ne lui fait pas du tout et elle le sait

Il lui tout dit ça à Maman tard le soir

attablée mine basse en train de finir son deuxième joint

Il lui dit qu'il n'a plus le temps l'énergie de s'en occuper

quand il s'en ira pas maintenant mais un jour quand il s'en ira il ne sait plus ce qu'elle fera

Le lendemain matin au déjeuner

Il nous assomme de nouveau avec son système son système son système

le système qu'il a pris la peine de concevoir

le calendrier sur le côté du réfrigérateur les codes de couleur

la légende qui les rappelle

les cartables les pochettes plastiques

les étiquettes pour les dates

Ce n'est pas si compliqué

c'est pour nous aider

il faut que tout le monde y mette du sien

S'il pouvait s'occuper de tout tout seul il le ferait

mais il ne peut pas qu'il n'en peut plus

de nous en plus de tout le reste

Antoine peut bien chialer ces temps-ci
mais il est toujours en train de texter
Il faut lui répéter deux trois fois tout ce qu'on lui dit
Il repart à l'université le dimanche soir plutôt que le lundi matin passe deux nuits ici plutôt que trois
et il reste dans sa voiture pendant très longtemps avant de rentrer
immobile sous la pluie battante l'écran de son cellulaire une lumière floue sous la buée
le moteur en marche
les essuie-glaces qui balaient sa vitre

Par la fenêtre du salon deux doigts entre les stores
Maman et Coco l'épient la tendance de Coco à l'espionnage ne lui vient pas de loin
Je les observe faire de la cuisine
Maman demande tout haut à qui il peut bien écrire comme ça tout le temps
et Coco sans hésiter déclare
– Camille Clément. Une fille de son programme.
– Comment tu sais ?
je lui demande
il ne se retourne même pas pour me répondre
– Facile. Elle est dans toutes ses stories Instagram. T'as rien qu'à mieux regarder.

Les jours trop courts de novembre pendant que je garde Coco
et que sur vidéo s'agitent des extraits de l'autre vie que mène mon autre frère
malgré moi
me montent en tête à mon tour tous les défauts du monde
pour qualifier Antoine
comme mon père dans sa van
qui sentait à chaque fois nos chances de revenir s'amoindrir
rien que mon père dans sa van

En route vers la gare du Palais
pendant la bonne heure que durait le trajet
Il offrait toujours à Antoine
en guise d'au-revoir
un compte-rendu détaillé de tout ce qu'il avait à lui reprocher
son attitude
ses dernières notes
son manque de cran
ses piètres performances sportives
la façon un peu aigue qu'il avait parfois de terminer ses phrases
Une fois
il lui a demandé de définir le mot « loyauté »
de s'y appliquer
en long et en large
sous toutes formes toutes ses variations
parce qu'Antoine avait fait l'erreur de dire à Maman
qu'on n'avait pas encore de lit à proprement parler
dans le nouveau condo de notre père
qu'on dormait toujours dans le milieu du salon
sur des matelas mousse
ou dans le cas d'Antoine sur une serviette de plage
deux ans après la séparation
Enfoncé sur le siège passager
Antoine encaissait
obtempérait ou se la fermait
selon ce qui était attendu
C'était pénible à écouter mais au moins je me disais
au moins
pendant ce temps-là
ce n'était pas sur moi qu'on s'acharnait

46.

Dans sa Civic

au milieu des nouveaux développements de Chambly

où il m'a trainée pour s'assurer de n'y croiser personne qu'on puisse possiblement connaître

Antoine souffle sur ses gants pour les réchauffer

Je l'écoute d'une oreille ennuyée se plaindre de ses cours d'université

qui lui prennent trop de temps

du temps qu'il perd avec moi

du temps qu'il perdrait avec qui sinon

que je lui demande

– Camille Clément ?

Ça le fait se taire quelques instants toujours ça de pris

avant de me suggérer de trouver quelque chose de mieux à faire de ma vie

que d'être obsédée par la sienne

Ok

est-ce qu'on peut arrêter de parler maintenant

Je veux dire

Il n'est pas nécessairement des plus agréables mon grand frère

mais

il n'a jamais été de nature méchante

lui qui à toutes les deux heures se réapplique diligemment de la crème solaire, comme indiqué sur le tube

lit les résumés Wikipédia des films avant de les regarder, pour s'assurer qu'aucun chien n'y meure

écoute du ABBA avec moi en allant me mener au cégep

fait de l'origami et garde toutes ses petites créations de papier

les époussète soigneusement une fois par mois

et pense à arroser la seule plante de la maison

mon grand frère

qui ne mange pas de poisson

s'il est méchant ce n'était pas de nature

C'est qu'il est d'humeur particulièrement mauvaise ce matin
et je sais que c'est sa fin de session mais
je fais un stop un peu après la ligne et je suis née pour l'échec
je n'évite pas un nid-de-poule je n'ai aucune maturité aucun respect pour les choses que les gens me
prêtent
j'accroche le frein on soubresaute et il ne voit pas pourquoi je m'acharne
pourquoi je m'acharne quand je n'y arriverai pas quand je ne suis pas faite pour ça
il faut que je l'écoute que je comprenne

Maman elle elle a compris
les évaluateurs de la SAAQ lui ont fait comprendre
une heure et demi d'autobus matin et soir un peu de lecture pendant le trajet
ses courses dans un caddy qu'elle traîne au travers des bancs de neige
son père son frère son fils à un appel au besoin
sans permis elle s'en tire très bien

J'arrête le véhicule
au milieu du chemin de campagne

tandis qu'Antoine me somme en sourdine de continuer à avancer
je reconsidère mes choix
comme il m'a toujours demandé de le faire

Je dis

Écoute-moi. Je sais que ça te plairait bien que je reste coincée ici pour que tu n'aies plus à l'être toi-même. Je sais que c'est chacun pour soi. Je sais que quelqu'un doit y rester. Mais comprends-moi. Il n'y a plus rien que tu puisses penser à mon propos ou à celui de ce que tu crois être mon futur lointain ou immédiat qui m'importe. Il n'y a plus rien qui puisse passer par les limites embarrassantes de ta petite tête d'enfant perpétuellement terrifié qui m'intéresse. Il n'y a plus rien que tu puisses faire, ou dire, ou concevoir, qui n'aura dorénavant d'impact sur moi de quelque façon que ce soit. Alors, s'il te plaît, est-ce qu'on pourrait mutuellement s'entendre pour faire le reste du trajet en se fermant la câlice de gueule.

Antoine rive ses yeux sur la route

en silence enfin

Je lâche la pédale de frein

Dans le salon du condo à mon père
 au creux des soirs d'hiver quand la nuit tombait trop vite
 les lampes restaient allumées
 Dans leur lumière chaude
 l'odeur de tabac ne me dérangeait presque plus

Assise sur une chaise de bois
 j'attendais qu'il sorte sa guitare
 sa vieille guitare orangée
 mon père

Il demandait à écouter mes chansons préférées
 sur mon vieux iPod à l'écran craquelé
 Il le plaçait tout près de son oreille
 écoutait réécoutait
 avançait et reculait la chanson
 fredonnant à voix basse
 puis finissait par hocher la tête sourcils froncés

Il déposait alors sa guitare sur mes genoux
 mettait ses mains sur les miennes
 pour me guider
 me montrer les accords
 où appuyer
 sans rythme sans technique juste à l'oreille
 Ça ne ressemblait parfois à rien souvent à rien
 je perdais confiance
 jusqu'à ce qu'il s'y mette avec moi
 superposant aux accords la mélodie
 de sa voix grave
 me faisant reconnaître la chanson comme tout d'un coup
 Je lâchais la guitare secouait mes doigts pour les détendre

toute énervée
les remettais aussitôt en place
et recommençais
Ça amusait mon père de me voir aller

Il me demandait
– T'as pas mal aux mains ?
et j'examinais le bout de mes doigts fendus d'une ligne rouge
dans laquelle je pouvais sentir mon cœur pulser
Je répondais
– Un peu.
et ça le faisait rire encore
comme un ronronnement contre le bois de la guitare

De la table de la cuisine Antoine m'a avertie
– Tu vas avoir de la corne, tu le sais ? Plein de corne sur le bout des doigts.
– Et ?
je lui ai demandé menton relevé
– Et tes mains vont toutes être laides. Tordues. Déformées.

– Écoute le pas, ma grande.
m'a rassurée mon père avec un rire bas
– C'est juste le fils de sa mère.

Mon père se levait à cinq heures
 et entrait dans notre chambre
 secouer Antoine un peu
 pas de bruit pour ne pas réveiller Coco
 au sommeil très léger mais pas autant que le mien

À demi endormie
 de la fenêtre
 un doigt sous le drap qui tenait guise de rideau
 je les épiais
 monter à bord d'une petite chaloupe
 au moteur électrique
 partir avec deux cannes à pêche
 sous le chant hypnotique des huards
 le rose du ciel en miroir

Je me rendormais et parfois
 on mangeait de la truite pour souper

Je dis on Je veux dire mon père et moi
 Antoine prenait une bouchée prétextait une fatigue
 vidait son assiette dans la mienne partait s'étendre
 et Coco bon Coco
 au chalet il refusait de manger autre chose que des tranches de pain Villagio

Un matin comme les autres
 mon père est entré dans la chambre
 s'accroupir pour réveiller Antoine
 sur son matelas de sol
 un grognement en guise de réponse
 comme d'habitude
 Mon père s'est relevé et juste avant de sortir
 un moment m'a regardée

ça ne valait rien, des crapet-soleils

Alors qu'Antoine ramenait son premier poisson de la journée
mon père a déclaré qu'il était temps
qu'il était assez grand
et qu'il décrocherait dorénavant lui-même ses prises

Antoine qui n'osait jamais toucher aux poissons
qui criait chaque fois qu'il en sentait une algue frôler sa jambe sous l'eau
s'est figé son moulinet arrêté
et tout étranglé a demandé

– Quoi ?

Mon père a répété impassible
qu'il fallait qu'il enlève lui-même l'hameçon
Et moi je prenais bien garde de ramener ma ligne trop vite
pour éviter d'attirer l'attention

je me doutais bien que ma présence y était pour quelque chose
dans l'élaboration supposément spontanée de ces nouveaux paramètres

– Je peux pas. Je vais pas être capable.

disait Antoine
les jointures blanchies autour de la canne
de laquelle pendait son poisson tortillant

– Je vais pas être capable.

– Antoine.

s'est tanné mon père

– T'as quel âge ? Tu vas faire rire de toi, si t'arrêtes pas de faire ton fif'. Tu vas te faire niaiser.

Tu veux te faire niaiser, dans la vie ?

Le poisson a soubresauté
Antoine chamboulé je le voyais bien

– Je peux pas.

répétait-il

et mon père a soupiré

– Câlince.

de ce ton qui ne laisse place à rien d'autre

qu'à une obéissance tapie
Il a agrippé la canne d'Antoine par le fil
et a mis le poisson entre ses mains

Tenant bien le fil il lui a ordonné de
tirer

Antoine secouait la tête
le poisson
encore vigoureux belle prise
s'est aisément enfui d'entre ses mains molles
a sursauté une deux trois fois sur le plancher sale de la chaloupe
Mon père s'est levé pour l'agripper on s'est mis à tanguer dangereusement
j'ai senti ma main accotée sur le bord du bateau frôler la surface de l'eau
j'ai crié
le poisson s'est décroché par lui-même
à l'eau
le chanceux

La chaloupe s'est redressée

Mon père a agrippé Antoine par la peau du cou fermement
et encore plus fermement lui a expliqué que
– Pêcher, c'est pas juste ramener les poissons, mon grand. Si t'es pas capable de faire ce qu'il faut,
quand vient le temps de le faire,
tu seras jamais capable de rien,
et
tu peux être certain
que je t'emmènerai plus jamais pêcher.
– Emmène-moi plus.
a dit Antoine
menton haut voix qui tremble un peu
– Emmène-moi plus, je m'en fous. C'est toi qui veux que je vienne.
J'hais ça, pêcher, j'hais ça. J'ai toujours hâi ça. Ça t'a jamais dérangé.

Tu sais rien de ce dont je suis capable.
Tu t'en es toujours crissé.
Amène-moi plus, c'est pas moi que ça va déranger.

Mon père d'une poussée sur le torse
l'a fait se rasseoir
l'eau s'est embrouillée autour de nous
les poissons éloignés par le bruit
du moteur reparti
qui nous a ramené au chalet à grande vitesse

Une fois débarqués mon père nous a tous les deux trainés
jusqu'à la table de patio
de bois écaillé
au milieu du terrain rocheux face au chalet
Il a fait s'y asseoir Antoine
moi debout à côté épaules relevées jusqu'aux oreilles
a largué sur la table les quelques poissons mouillés qu'on avait attrapés
retenus ensemble par ce cercle de métal qui leur traversait la tête
fatigués impuissants
ils ne se débattaient presque plus
yeux ronds plus morts que vifs

Il a ensuite sorti un gros couteau de son coffre à pêche
l'a placé dans la main d'Antoine
et lui a dit
– Tranche.
un des poissons a battu de la queue
Antoine en larmes
s'excusait essayait de
le faire changer d'idée
– Arrête de brailler, esti.
Mon père a décroché un poisson du fil
a pris la main d'Antoine sous la sienne

et avec elle a aplati le poisson sur la table
bien écrasé
devant tous les autres poissons
Avec l'autre main il m'a pointée du doigt
et m'a dit
– Regarde, et apprends.

Les branchies qui frémissent
mes paupières
closes et closes
au rythme où s'abattait
le couteau
séparant les têtes des poissons du reste de leur corps
Mon père utilisait le dos de sa main
pour les repousser vers
une pile de têtes de laquelle
une est tombée a rebondi à mes pieds
sur l'herbe humide
jusque dans une flaque boueuse

plouf

du sable sur son oeil
la bouche s'ouvrait et se refermait encore

49.

Je m'assois à coté de Félix dans l'autobus vendredi soir

l'autobus vide

le soleil déjà couché on a changé l'heure

Il enlève un écouteur

teint blafard sous les néons

– Hey.

il dit

– Hey.

je dis

les freins de l'autobus qui grincent

un arrêt vide duquel on repart

je lui demande

– Est-ce que t'es déjà allé à la pêche ?

Ce serait trop étrange de lui dire mais

quand je pense à lui

je pourrais rester enflaquée si longtemps que

des algues me pousseraient

des branchies aussi

immergée dans les idées que je me fais sur

ce qu'on pourrait être

sur tout ce qu'on pourrait être

– C’est parce que t’es malade mentale.
m’a annoncé Coco
Nintendo DS en main
à bord du Orléans Express

– Quoi ?

j’ai demandé

– C’est parce que t’es malade mentale.
m’a répété plus fort Coco

Antoine sur un siège de l’autre côté de l’allée
au velours rouge
a penché sa tête alarmée vers nous

– Malade mentale pourquoi ?

j’ai demandé

éberluée plus qu’insultée

– Quand tu te fâches. Quand tu cries après nous super aigu.

– C’est ma voix, c’est pas de ma faute si elle aigue. Pis quoi, c’est malade mental de se fâcher ?

Coco n’avait pas trop l’air de savoir Antoine non plus

J’avais quatorze ans et je pensais qu’on appelait juste ça crise d’adolescence

Le silence s’éternisait

je ne les lâchais pas du regard

– Mettons que je serais pas la seule malade mentale ici, dans ces conditions-là.

Coco a secoué la tête

– Non, mais toi c’est différent, c’est parce que t’es vraiment malade mentale. Maman aussi. Et mamie

Louise aussi. C’est comme ça. C’est Papa qui nous l’a dit.

c’est

je

– Papa vous a dit ça ?

les champs défilaient et défilaient

– À propos de *moi* ?

Coco a hoché la tête Antoine a baissé les yeux

j'ai senti une rage me lever le cœur

mes oreilles comme bouchées

– Et vous avez dit quoi ?

Antoine s'est gratté la joue a haussé une épaule

– Papa vous a dit ça et vous avez rien dit ?

Coco est retourné subtilement à sa DS

– C'est quoi, c'est que vous le pensez aussi ? Dites-le donc. Antoine ?

– Ben non, Malo.

– Nico ?

– Pas vraiment, Malo.

– Ben alors, pourquoi vous avez pas pris ma défense ?

Mes deux frères tous petits dans leur siège

à cet instant là sans un regret je les aurais jetés par-dessus bord

sous les dix-huit roues de l'autoroute 20

criss de lâches

on est tous pareils

le plus puissant le plus important
Maman lui avait dit une fois que Zeus n'était qu'un vieux pervers
ça ne lui sortait pas de la tête

– T'es plate, Antoine.

lui avait reproché Coco

voguant encore dangereusement près des nénuphars

– Je m'en fous. Je suis fils d'Arès, ou rien. C'est tout.

– Tu t'y connais vraiment pas.

m'étais-je exclamée vexée

C'est rien qu'une brute, ton Arès.

– C'est le meilleur au combat.

– Mais il est super stupide. Il a pas de *stratégie*. À quoi ça te sert d'être fort, si t'es cave à côté ?

– Si tu voulais vraiment être le meilleur à la guerre, tu pourrais être le fils d'Athéna.

a suggéré Coco

qui se fiait à mon expertise, lui

Antoine a levé les yeux au ciel

a annoncé haut et clair et fort

– Non, franchement. Ça me tente pas d'être le fils d'une *fil*le.

on l'a dévisagé un instant le temps que ça rentre

avant d'éclater de rire

– T'es tellement con ! Oh my god !

– J'en reviens pas !

– T'es vraiment le fils d'Arès !

– C'est toi à deux cent pourcent !

– Oh my god !

ça résonnait sur tout le lac

Antoine était rouge tomate

– Arrêtez, je me suis trompé, vous savez ben que c'est pas ça que –

l'eau élaboussait partout tellement tordus de rire

– Arrêtez, revenez-en. Vous êtes tellement niais.

– C'est toi qui parles !

Coco riait à s'en étouffer à en boire la tasse

Antoine s'est détourné

et après quelques secondes de considération sous nos moqueries qui n'allaient qu'en augmentant

il s'est dirigé vers le chalet

J'ai fait signe à Coco de se calmer ça a moyennement marché

et je me suis mise à nager vers Antoine

– Attends, Antoine, on niaise. Pars pas, reviens.

– Va chier.

– On rit plus, promis.

mes pieds rapides sous l'eau fille de Poséidon

j'ai fini par le rattraper

– Allez, arrête.

je lui ai agrippé le bras il s'est dégagé

ma main algueuse

– Lâche-moi.

ça ne riait vraiment plus

– Antoine, on s'excuse.

– J'ai dit *lâche-moi*.

a résonné

à la toute fin de sa phrase

dans l'étendue de notre ciel orageux

un coup de tonnerre

un vrai

un fort

Tous soudain tus abasourdis

on s'est regardés

c'était

comme dans les films comme dans les livres

une explosion de fureur et d'allégresse

Antoine aussi Antoine surtout

plus jamais de doute

on était face au fils de Zeus

J'avais raison depuis le début

52.

Coco me dit qu'il a enfin compris

compris pourquoi les gens qui aiment les requins les gardent en vie

dans des bocaux

Une fois
 mon père est revenu d'une expédition de pêche avec deux de ses amis
 une vraie une longue
 Ils sont revenus avec de la barbe
 une odeur de gars de bois
 et une glacière remplie de poissons
 les plus gros qu'ils avaient jamais pêchés
 des brochets
 des grands brochets
 qui mangeraient les truites inoffensives de notre lac au petit déjeuner
 – Mes poissons préférés.
 nous a rappelé mon père tout fier
 à peine le pied dans l'entrée nous sommant de sortir venir voir
 dans le coffre de l'auto une glacière immense
 rouge au couvercle blanc
 L'ami de mon père l'a ouverte
 et sont apparus sous nos yeux écarquillés
 les uns par-dessus les autres
 couverts de glaçons à demi fondus
 des poissons aussi longs
 que son bras d'adulte
 – Wow.
 j'ai dit
 avant de m'apercevoir
 que
 de la bouche du brochet du dessus
 sortait la queue d'un autre poisson
 d'un autre brochet
 – Mon dieu, t'as vu ça ?
 s'est exclamé mon père
 – Ils se sont bouffés entre eux pendant le trajet !
 excité admiratif
 la branchie du brochet cannibale palpitait encore faiblement

ses yeux vicieux son corps visqueux
– Huit heures de route ! Maudit que c'est tough, les brochets, pareil.
tough oui certains plus que d'autres

54.

C'est dans une vieille Chevrolet que j'embarque
à la sortie du Terminus Longueuil
conduite par Chipotle un vieil ami de Félix
j'ignore pourquoi on l'appelle comme ça je n'ose le demander à personne

J'embarque dans la Chevrolet de Chipotle y rejoins quatre filles
déjà toutes empilées sur la banquette arrière
Félix se retourne sa main pâle sur le tissu sombre du siège passager
Il me sourit un éclat
le coude d'une fille dans mon dos
je m'excuse

Il est dix heures le soir Maman shift de nuit
Coco déjà endormi assommé par ses nouvelles doses
j'ai quatre heures trois heures cinquante-neuf avant que Maman revienne
ça c'est si Coco ne se réveille pas
J'aurais pensé que l'adrénaline m'aurait donné plus d'allégresse mais j'ai juste
le cœur qui bat plus vite le bout des doigts qui pique
une angoisse coupable entre les côtes me supplie de faire demi-tour

Je reconnais une fille une fille qui publie souvent sur Instagram
Elyssa
Elle a un de ces regards vifs un rire fort que j'ai déjà entendu sur vidéo
Elle me demande mon signe astrologique
taureau wow mais on est faites pour bien s'entendre est-ce que j'vais à Édouard oui wow elle non elle va au
cégep du Vieux elle hait ça c'est ben trop long le métro pis toute si c'était à refaire j'peux être sûre qu'elle
resterait sur la Rive-Sud mais bon les gens sont l'fun au moins ces filles-là sont pas trop pires hein les filles
elle c'est Myriam pis Ayah pis Gabrielle scorpion poisson pis cancer pis Chipotle s't'un verseau pis Félix
lui c'est quoi son signe déjà Félix c'est quoi ton signe déjà

Chipotle roule vite peut-être pas je ne sais pas
habituee à la conduite d'âge d'or que je me suis toujours fait imposer
Quand il tourne il tourne sec

on revole les unes sur les autres en riant
Je me dis que si on est pour mourir là dans un accident de la route
comme les ados cons des séries américaines
Antoine trouverait le moyen dans son discours lors de mes funérailles
de dire que c'est bien fait pour moi

On rejoint un terrain vague un peu perdu
où nous attendent déjà d'autres gars autour d'un feu qui en arrache
Elyssa sort du papier journal de son sac
le jette sur les braises ça manque de les éteindre non ok finalement ça prend
il fait vraiment froid et je ne suis pas assez habillée
les gens y garrochent des choses qu'ils ont amené
du matériel de cours même si la session n'est pas terminée
Félix jette un recueil de textes de littérature payé trop cher jamais utilisé
me sourit
de l'autre côté des flammes
C'est décembre il n'a pas encore neigé
Elyssa filme le feu qui grossit les gens tout en joie autour
j'ai le visage qui brûle quand je lui demande tout bas de ne pas m'identifier dedans
c'est qu'on ne sait jamais qui pourrait tomber dessus

Je n'ai peut-être jamais été une fille de party
mais comme tout
ça s'apprend

55.

Ça fait longtemps que Papa a abandonné l'idée de nous y intégrer à sa nouvelle famille
mais quand il y tenait encore
et il y a tenu longtemps
ça se passait toujours un peu de la même manière
on pourrait presque en dresser un
schéma un
canevas

Le décor
d'un party de famille d'un barbecue d'une épluchette de blé d'inde
sur les grands terrains des petites maisons
de la banlieue de Québec

Clairsemé de
tantes belles-mères aux robes vieillies d'oncles beaux-pères aux coups de soleil
tous attroupés les uns autour des autres dans une vapeur de viande qui cuit
de bébés qui pleurent
de gamins qui crient de fusils à l'eau
de moustiques
de shorts blancs tâchés de gazon
de vaches brunes par la vitre de l'auto lors du chemin à l'allée

On arrivait en retard
Coco installé de force dans son siège pour enfant
dont il ne fallait surtout pas qu'il s'échappe à la vitesse où on roulait
une dizaine de fois j'en rattache la ceinture mes mains griffées habituées
On est à peine débarqués que Papa est déjà bien à bout
le col de sa chemise humide dans la chaleur du mois d'août

Il nous présente rapidement aux adultes qui croisent son chemin
son chemin vers les bières fraîches
tous les enfants à notre vue
courent dans l'autre direction

S'amorce alors
la même soirée en boucle qu'on doit s'efforcer d'étirer
à ses limites
L'idée que mon père se fait d'un bon moment se mesure à sa durée
et à rien d'autre
Antoine moi Coco agglutinés sur le terrain
bon gré mal gré
on réessaie

Il faut peut-être à Coco une demi-heure

que ce soit
une balloune d'eau
un grand-père qui tousse
une blague au second degré
un enfant qui lui fonce dedans
un grain de maïs dans son assiette
la main d'un adulte frôlant ses cheveux

c'est toujours évitable et on ne l'évite jamais

Les propriétaires de la maison nous offrent une pièce
une chambre d'enfant quand il y en a
où contenir la tempête
qui siffle sous la porte par-delà les fenêtres mal isolées
Antoine et moi on se la relègue à tour de rôle
on garde Coco occupé tant bien mal
lui racontant toutes les histoires qui nous viennent en tête
évitant ses insultes ses bibelots
lancés avec la mollesse de ses bras d'enfants

Mon père passe une fois de temps en temps
répète à Coco qu'on ne partira pas tant qu'il restera dans cet état-là

c'est bien parce que notre calvaire à tous dépend toujours du sien

Quand je ne suis pas à l'intérieur je garde tant bien que mal l'entrée
des autres adultes qui donneraient n'importe quoi pour intervenir
ils gravitent autour de la pièce comme des vautours
c'est une question d'éducation
avec une main plus ferme plus forte
avec les bons mots
peut-être que

Mais je n'ai de pouvoir sur personne j'ai douze ans mon expérience ne vaut rien
ils font ce qu'ils veulent ils rentrent jettent de l'huile sur le feu
redescendent penauds
frotter l'épaule de mon père sur sa chaise de patio
reconnaître qu'il a la vie dure dure dure
pas facile ses flos la moitié de l'été

Le problème vous voyez c'est que cet enfant est mal élevé

Une fois j'ai dû descendre
les escaliers quatre par quatre
agripper mon père agripper mon père agripper mon père
pour qu'il monte il fallait qu'il monte qu'il comprenne qu'il fallait qu'il monte avec moi
le tirer par le bras vers en haut
un de ses amis était entré
sauveur-voyeur
n'avait pas toléré le langage de Coco à son égard
l'avait pris par le col du chandail et soulevé quatre pieds dans les airs
poupée de chiffon
j'ai hurlé mais je ne me suis pas entendue
Antoine m'a crié de
descendre au plus criss
Quand on est remonté mon père s'est interposé
lui seul assez fort pour

empêcher cet homme
d'étouffer dans le creux de son coude
mon frère furie

Le bon côté des crises comme ça c'est qu'après au moins
on rentre plus vite à la maison

56.

Je rentre par la porte de derrière
passe devant la chambre vide de Maman
sans un bruit
monte les escaliers du côté droit là où le bois ne grince pas
m'arrête devant la chambre de Coco
Une fine ligne de lumière fend l'obscurité
par-dessous la porte fermée de son walk-in
Lentement
je vais la lui débarrer

C'est juste une de ces précautions
comme le bracelet qu'il garde au poignet
ou les ustensiles coupants qu'on tient dans une boîte fermée surélevée
bien hors de sa portée

J'hésite à lui ouvrir
Il est tard il doit déjà dormir
Je reviens toujours le voir entre minuit et le retour de Maman
Il ne se rend pas compte de mon départ
ni du temps que je prends à revenir
presque comme un petit garçon normal en fait
à leur âge ils sont sensés se garder eux-mêmes non

mais si demain Maman se lève et le trouve encore là
lumière ouverte
elle risque de me demander pourquoi

Je tourne la poignée entrouvre la porte
pour y glisser ma main vers l'interrupteur
Le dos de Coco couché au milieu des oreillers
se redresse juste après le noir
– Malo ?
demande-t-il

Je serre les dents rallume la lumière

– Coucou.

je réponds légère

– T'es encore réveillé ? C'est l'heure d'aller dormir. Maman s'en vient.

Contre toute attente pas d'objection

Il se relève déplier son petit corps fatigué

ses yeux étrangement éveillés

trop grand ouverts

il y a quelque chose qui ne va pas mais je ne saurais dire quoi

Lorsqu'il passe près de moi je remarque

je l'intercepte par l'épaule

de plus près c'est encore pire

– Qu'est-ce qui est arrivé à tes cils ?

son visage dans le creux de ma main

mon pouce sur ses pommettes

Il cligne des paupières

rougies autour

me dit

– Rien.

et commence à se triturer les cils

ses doigts aux ongles rongés

en quête peut-être d'un dernier poil à arracher

– Arrête ça, my god.

J'écarte ses mains avec les miennes

– Tu vas pogner plein d'infections.

Il laisse tomber ses bras

Je le dévisage un peu trop longtemps

son visage impassible taches de rousseur lèvres gercées

yeux creux exorbités

comme ceux d'un personnage de dessin animé

Il ne ressemble à rien

– Je peux y aller ?

Je le laisse aller se coucher
des nœuds en guise d'entrailles
me demandant déjà ce que j'aurai à inventer quand Maman remarquerait

III. HIVER

Au creux des forts de neige

57.

Les gens se méprennent à mon propos

Une fois en secondaire quatre
un nouvel élève est arrivé au beau milieu de l'année
On est venu me chercher pendant mon cours d'art plastique
le seul de ma semaine
pour me mener jusqu'au bureau de la directrice
Je n'y étais allée que rarement au cours de ma scolarité
toujours pour prendre des photocopies transmettre des messages rapporter des clés
des tâches accordées d'instinct par des professeurs
qui percevaient en mon silence le signe d'un sens des responsabilités à peu près adéquat
ou même pas
C'était peut-être seulement la bonne réputation d'Antoine qui déteignait encore sur moi
tout le personnel me demandait encore de ses nouvelles

Je ne sais pas trop quand comment pourquoi ni sur quoi il s'est ouvert la trappe mais
cet après-midi-là dans le bureau de la directrice
un couple de Vietnamiens m'attendait
nerveux assis sur des chaises feutrées
avec un grand, grand garçon debout dans le coin de la pièce
tête baissée faisant rouler un bracelet de boules à son poignet
il devait avoir à peu près mon âge

La directrice m'a expliqué qu'il s'agissait d'un transfert des classes spécialisées
des classes Phoenix de leur vrai nom
des classes d'ortho du nom que je leur connaissais

Le garçon était très doué à l'école
un peu moins doué avec les gens
On appelait ça l'Asperger et on avait pensé à moi
j'étais tout juste la bonne personne pour l'aider à s'intégrer
La directrice m'a présentée aux parents du garçon comme une élève modèle
compréhensive vous voyez bien placée

sérieuse et sage et réfléchie et
qui aimait beaucoup l'art

À cela les yeux du garçon ont quitté le plancher
et se sont posés sur moi
fixes

Ses parents m'ont serré fort fort la main
ils m'auraient serrée dans leurs bras s'ils avaient pu je le sentais bien
comme rassurés par ma seule présence dans ce local dans cette école
un petit miracle de compassion et de compréhension et d'acceptation
tout ce qui bourgeonne

J'ai fait quelques pas dans le corridor aux côtés du garçon
une marche lente
Il m'a demandé si c'était vrai que j'aimais l'art
J'ai dit oui l'art plastique
Il m'a demandé ce que je pensais des peintres primitifs flamands
J'ai dit hein
Il m'a redemandé ce que je pensais des peintres primitifs flamands
Jan Van Eyck les Néerlandais la Renaissance du Nord de l'Europe

et déjà il n'y avait plus de doute à mon esprit
plus aucun
celui-là oh que non
je ne me le coltinerai pas
pas en plus

S'en est suivi des jours des semaines des mois de fuite acrobatique
demi-tour quand je l'apercevais au fond d'un couloir
cachée dans des casiers derrière les bacs de recyclage
mes dîners passés dans les toilettes des filles

Ça n'a pas été simple

mais il a fini par comprendre
qu'il ne fallait plus me sourire
quand il m'apercevait le matin

Ce qu'il faut retenir de l'histoire c'est que je ne l'ai pas fait d'un coup, non
j'ai laissé ça s'étirer

je sais que c'est pire
je sais que c'est lâche
mais si on ne pouvait le prédire venant de moi
c'est qu'on ne me payait pas assez attention

est-ce que c'est mon problème

Je pense encore à lui parfois
Andrew Tran
à ses parents leurs mains serrées autour des miennes
mes poignets mes avant-bras
Il me vient comme un malaise un déséquilibre
ça doit vouloir dire que je ne suis pas tout à fait mauvaise

58.

Je suis Coco dans les petites rues qui mènent à Taschereau
son manteau d'hiver à la main

On ne court pas on marche

dès que je m'approche trop près de lui il accélère

– Coco, viens t'en. C'est pas le moment de faire ça.

Il n'y a pas de réelle urgence de panique ou je ne sais quoi
c'est la troisième fois qu'il nous fait ça cette semaine

Il s'est enfin mit à neiger

on célèbre par ce genre de petites marches santé

– Fais ben trop froid, Coco. Viens au moins mettre ton manteau.

Il ne se retourne pas résolu

– Je m'en fous qu'il fasse froid.

qu'il dit

– Je vais mourir de toute façon.

J'en profite pour accélérer le pas

J'y suis presque juste l'attraper mes doigts frôlent son chandail

mais il se dégage aussitôt repart à courir

sur quinze vingt mètres seulement

il n'a jamais vraiment eu de cardio

– Aucune auto va te frapper, tu le sais, hein ?

je lui crie d'entre mes mains en porte-voix continuant toujours de marcher

– Elles vont s'arrêter ben avant. Elles vont voir un petit gars pas de manteau au milieu du gros froid pis elles vont tellement être surprises, tellement être choquées, elles vont se dire, « ben voyons, il fait quoi sans manteau quand il fait froid de même ? » pis elles vont s'arrêter. Elles vont s'arrêter, j'te le jure. Personne va te frapper.

C'est étonnant

le genre d'argumentaire qui fonctionne dans ces moments-là

Coco s'immobilise se retourne vers moi

je m'arrête aussi lui tend son manteau au bout de mes bras

– Viens t'en, là.

Il hésite un instant

et revient enfin

on commençait à être près pas mal du boulevard

– Tiens, ton bras ici. J’ai même ton foulard. Une chance que je suis là, hein.

– Oui.

répond machinalement Coco tandis que je lui zippe son manteau

– Oh, regarde. T’as même pas de bottes. Ça te prend des bottes. J’ai pas pensé à les amener. Faut rentrer les chercher, tu ressortiras après. Viens t’en, là.

Je lui mets un bras autour de l’épaule

pour tâcher de le réchauffer

On marche côte à côte jusqu’à la maison

Coco en chaussettes

dans la slush des trottoirs

59.

Maman observe par la fenêtre

Pierre et Nicole-d'en-arrière

rentrer leurs courses sous la tempête

– Maudite gang de serpents.

murmure-t-elle

– C'est eux qui m'ont remis la DPJ sur le dos. Ils peuvent pas s'en empêcher.

elle referme les rideaux bien serrés

– Ils peuvent pas se mêler de leurs maudites affaires.

60.

Mes grands-parents viennent de moins en moins
ce n'est pas qu'ils habitent loin au contraire
c'est que
c'est dur pour eux à leur âge de constater que tout est toujours à recommencer

Quand ils débarquaient au milieu de la journée on était mobilisés
comme le plus compact et le plus efficace des bataillons
par on je veux dire Antoine et moi
Ma grand-mère en faisait un jeu ce n'était pas pénible du tout
on récurait la maison de fond en comble brassée après brassée on finissait par retrouver le plancher
on vidait les placards de tout ce qui était expiré les armoires tout ce que ma mère pouvait y accumuler
en si peu de temps
des grands sacs pleins dans la van de mon grand-père on allait au Village des valeurs
ou plus simplement derrière le dépanneur dans les grands bacs à poubelles
ma grand-mère approvisionnait son armée en portions préparées séparées congelées dans des tupperwares
pour les lunchs

Quand ma mère rentrait
on devait lui dire lui montrer tout ce qu'on avait fait
sans cela elle ne le remarquait pas
ou peut-être qu'elle faisait semblant pour nous faire plaisir

Maintenant mes grands-parents ne viennent plus qu'à la veille des visites des intervenantes
quand tout en dépend
comme aujourd'hui
pliés l'air grave les mains qui tremblent un peu
ma grand-mère ses genoux fatigués
à quatre pattes à récurer le plancher de tout ce qui s'y est collé
pendant que Maman assise à la table fredonne la chanson thème des Hobbits du *Seigneur des anneaux*
en transférant les sacs de pâtes dans des pots Mason assortis où elle écrit à la craie *macaroni*

Antoine est revenu de Montréal en plein milieu de sa semaine d'examen

à contrecœur sans prononcer un mot
Il ne m'adresse pas un sourire pas une parole
tandis qu'il aide mon grand-père à déplacer les gros meubles
pour y déloger la poussière en filets qui s'y accroche
on n'est plus que le fantôme des bataillons enthousiastes qu'on avait pu être
L'Armée des morts à Minas Tirith
efficace mais exténuée

et Coco est devant ses écrans ses écouteurs spéciaux sur les oreilles
pour couvrir le son de l'aspirateur
que je suis en train de passer sur les murs du walk-in
le walk-in de sa chambre la chambre des maîtres la plus grande de la maison
Il ne faut pas que les intervenantes pensent qu'il y respire trop mal

61.

Ma grand-mère m'avait un jour caressé les cheveux
contact étrange
On ne se touchait presque pas car on ne se connaissait presque pas
les parents de ma mère et nous
on ne s'était vus que peut-être deux ou trois fois avant le divorce

Ma grand-mère me caressait les cheveux me disait
que je ne pouvais pas lui en vouloir à ma mère
que ce n'est pas de sa faute à ma mère
qu'elle n'était pas faite pour ça
être mère
que ce n'est pas tout le monde qui est fait pour être ça
que je ne pouvais pas lui en vouloir
– Ça aurait fini par la tuer.
Ma grand-mère m'a dit
– Il aurait fini par la tuer.
ce n'était pas sa faute
elle n'était pas parfaite mais au moins elle nous aimait
et elle était prête à tout pour nous
notre mère
c'est déjà beaucoup

Notre mère
 au téléphone ce téléphone au fil blanc
 l'eau qui lui monte jusqu'à la gorge
 – Ils veulent me le prendre, ils veulent me le prendre.
 une main sur la poitrine les ongles qui s'enfoncent dans le mou
 – Ils veulent prendre mon garçon.
 Mes grands-parents s'en viennent l'aider
 pour une première fois

Notre mère à genoux
 Notre mère à genoux près de nous
 une main aux creux de chacun de nos cous à Antoine et moi
 – Si Coco se fait prendre par les intervenantes, on le perd pour toujours. Vous comprenez ?
 une main aussi douce aussi lourde
 le poids du monde
 – Il ne vont jamais nous le redonner. On le perd pour toujours.
 notre mère à genoux pour nous regarder droit dans les yeux
 – Et moi, je ne m'en remettrai jamais. Si on n'est plus tous ensemble, je ne m'en remettrai jamais.
 Vous comprenez ?

À la sortie du CLSC
 où l'on devait se rendre pour nos séances hebdomadaires de thérapie familiale
 et nos entrevues individuelles avec des travailleuses sociales aux lèvres pleines de plis
 qui nous offraient du chocolat au début et à la fin de toutes les rencontres
 notre mère était toujours en rogne
 Au creux de l'Abribus
 balayé par les grands vents de janvier
 on entrait en file indienne mitaine dans la mitaine
 Maman nous laissait nous asseoir sur le banc glacé
 Antoine et moi
 tandis que Coco à l'extérieur
 grattait du bout du doigt le givre du mur vitré
 Il n'y avait rien qu'on puisse faire pour l'en empêcher il y tenait impérieusement

alors on ne faisait rien
L'air renfrogné de Maman se crispait davantage sous l'effet du froid
elle ne quittait pas Coco du regard
nous réchauffait le dos en nous le frottant avec vigueur
– Elles peuvent bien dire que c'est ma faute.
avait-elle lâché dans un élan frustré à un moment donné
– Mais je vous ai élevés vous comme je l'ai élevé lui et vous en êtes sortis pas trop pire.
Ma faute.
C'est pas possible, tout ce qu'on peut entendre.

63.

On dépose Coco sur le quai du bus qu'on attend avec lui

Maman se tord les mains s'arrache la petite peau autour des ongles

26 décembre

– T'oublies pas que t'as une valise dans le coffre, hein ? Pars pas sans ta valise. Monsieur, est-ce que vous rappelez aux gens de descendre leur valise un fois arrivés ?

Maman montre au contrôleur le ticket de Coco pour lui

le serre fort contre sa poitrine avant qu'il parte Coco ne lève pas les bras

Je lui dis

– Bye, Coco.

Coco dit non Coco ne dit rien

Il monte les marches de l'autobus de voyage ses grosses bottes d'hiver soulevées de peine et de misère sans un regard vers nous

L'autobus démarre Maman agite la main vers les vitres teintées

et puis on reste là

Maman Antoine et moi

Il commence à faire un peu froid

– C'est une mauvaise, mauvaise idée.

se plaint Maman sur le chemin du retour

en fixant son cellulaire l'application GPS du bracelet de Coco

– Votre père aurait dû venir le chercher. Il sera pas capable. Il va se passer quelque chose. Je le sais.

On passe sur le pont toujours beau, la vue

– Avant, peut-être, mais pas maintenant, pas dans cet état-là. La DPJ dans le décor, en plus. C'est pas le moment. Si votre père voulait tant qu'il vienne, il avait juste à venir le chercher.

je soupire

– Ça lui ferait six heures de route, Maman.

– C'est son affaire.

Antoine monte subtilement le volume de la radio sa technique pour couper les conversations

– T'aurais pu faire la moitié du chemin.

– Quoi ?

– Ah, non. C'est vrai.

Je la vois se replier sur son siège menton baissé

comme une petite fille

Les dernières fêtes que j'ai passées là-bas
 c'était sans Antoine
 Le bus est arrivé en retard mon père s' impatientait dans sa van
 Je me demandais bien pourquoi il y tenait tant, à ce qu'on vienne
 s'il n'avait jamais particulièrement l'air heureux de nous voir
 barbe à demi rasée jouets de bébés qui traînaient sur le siège arrière
 Il nous a accueilli en nous disant de bien cogner nos bottes ensemble
 pour ne pas que trop de neige rentre dans sa voiture

C'est moi qui me tapais la place du passager
 Coco évaché sur le siège arrière
 encore absorbé par Mario Party
 Le regard sceptique de mon père s'est posé sur mes jeans troués
 – T'as pas froid, habillée de même ?
 la portière refermée j'ai caché mes cuisses avec mon sac à dos
 – Non.
 sortie du stationnement
 – Avec tout l'argent que me prend votre mère, esti. On penserait
 qu'elle aurait les moyens de vous payer du vrai linge.

J'épargne une pensée pour Antoine

65.

Quand ils se font demander

les raisons de leur divorce

ma mère répond que

soixante-dix pour cent des parents d'enfants handicapés finissent par se séparer

Mon père répond

lui

qu'il n'a pas eu droit à l'erreur

que tout le monde

devrait avoir droit à l'erreur

66.

Je n'ai pas le souvenir qu'Antoine garde de la bonne entente de mes parents
tout ce que j'ai c'est
les preuves photos qu'il cache dans ses boîtes de papiers à origami
comme jalousement

Il nous l'ouvre à contrecœur
volées à des endroits variés éparses pépites d'or
sous-sol de chez mes grands-parents
vieux scrapbooks de ma tante
fond de boîte du déménagement
et même la vieille mallette à papiers de mon père
celle qu'il amenait avec lui tous les jours au travail

Antoine nous montre les photos une à une nous les explique car
hors-contexte comme ça
elles ne font aucun sens ce ne sont pas mes parents ce sont des acteurs qui leur ressemblent

Coco affirme qu'il s'en souvient
de cet univers avant la rage
dont moi-même je doute avoir pu faire part
– Tu te souviens de rien, maudit menteur.
lui refuse Antoine définitif
– C'était ben avant que tu naisses.

Mes parents un à côté de l'autre mon âge à peine
mon père aux yeux noirs
ma mère dans sa robe de mariée rouge flamboyante talons hauts dans la neige
Aucun des membres de sa famille n'était présent à la cérémonie

Ma mère qui cache son sourire du dos de la main contre-jour au bord d'un océan
je ne sais pas lequel

Mon père et Antoine
dans un grand champ bleu-vert
ma mère qui accourt en riant tout juste dans le cadre bébé sur l'épaule

Ma mère qui lit
la tête de mon père sur ses genoux

Une fête foraine dans un pays d'Europe
au milieu de rues étroites et piétonnes
mon père bouclier sur l'avant-bras
qui colle ma mère l'embrasse sur la joue
l'empêche de se dégager en riant

Ma mère enceinte
en chandail blanc
années quatre-vingt dix
Mon père qui lui joue de la guitare

J'aidais ma belle-mère Sandra à faire la vaisselle
 tandis que dehors ses enfants se jetaient des balles de neige
 mitaines maladroites joues rondes rougies
 mon père leur avait construit un beau fort lisse
 comme ceux qu'il construisait pour nous
 et qu'en fin de journée on prenait tant de plaisir à détruire

Sandra
 fine comme une aiguille
 poignets mousseaux
 dans l'eau savonneuse
 les observait avec une caresse
 dans le regard
 par les fenêtres non givrées trop bien isolées

Du salon
 la musique de Bowser s'est mise à grésiller
 Coco qui rappelle son existence
 – C'est dommage, quand même.
 m'a dit Sandra
 Il restait sur le divan toute la journée
 rideaux fermés
 pour mieux voir l'écran
 – Ça lui ferait du bien, le grand air.
 rires muets d'enfants derrière la vitre
 – C'est comme tout, hein. Il faut commencer par s'aider.

J'ai rangé la dernière assiette
 fermé l'armoire sans la claquer
 et lui ai demandé à Sandra
 si elle avait déjà entendu mon père jouer de la guitare

Elle m'a dit non pourquoi

68.

C'est de la guitare que joue Félix-d'en-arrière
dans son band que je n'ose pas écouter

69.

Maman part pour le CLSC en autobus
attifée de l'une de ses longues jupes fleuries
qui volent doucement dans le vent l'été
qui traînent l'hiver dans la neige brune des bords de route
aux lendemains des tempêtes

Elle revient d'une rencontre de quatre heures avec l'équipe complète
travailleuses sociales pédopsychiatre éducatrices spécialisées pédiatre ergothérapeute
les Avengers elles les appelle
qui veulent tout régler avant la reprise de l'école
– Ça les arrangerait donc que j'aie pas à travailler, eux-autres. Que j'aie tout le temps du monde pour traîner
Nico à tous leurs rendez-vous, aux quatre coins de la ville, tout le temps. Sans auto, oui. C'est pas d'une
mère, qu'ils ont besoin, ces gens-là, c'est d'une superhéroïne.

On reprend Coco à la gare d'autobus de Berri
Il n'a pas grand-chose à dire de son séjour
mis à part nous transmettre le bonjour de Sandra
et l'idée ferme de Papa
qu'il pourrait recevoir de meilleurs traitements à Québec
que ceux qu'il reçoit ici

C'est de la faute à Maman d'avoir déménagé
c'est toujours de la faute à Maman d'avoir déménagé

Elle partait parfois des heures nager
 sans ceinture de sécurité on la perdait de vue au détour d'une île
 les reflets brouillés des conifères
 ses cheveux lousés de la couleur de l'eau

Mon père sur la galerie
 café filtre
 vieil ordi portable ouvert sur la table
 se frottait le front comme pour essayer d'en effacer les lignes
 sous les cris incessants de Coco
 résonnance sur toutes les surfaces

Coco était un bébé qui n'arrêtait jamais
 tous mes souvenirs ont ses pleurs pour trame sonore
 Les regards des gens au Super C
 dans le parc
 à la station-essence
 les fenêtres du bloc appartement qui claquaient
 quand Maman prenait trop de temps à chercher ses clés
 De garderie en garderie
 les animatrices épuisées l'avaient à tour de rôle surnommé
 Pavarotti Cocorico et Duracell
 comme les piles

– Si seulement il y avait un bouton off, à c't'affaire-là.
 disait mon père entre deux gorgées de café
 quand il lui prenait de faire de l'humour
 – Ça se prendrait bien, des fois.

72.

Ça se prendrait bien aujourd'hui
tandis qu'on réussit de peine et de misère à coincer Coco dans sa chambre
mais pas dans son walk-in
Maman et moi
on se relaie pour tenir la porte
dos à elle assises par terre
ça brasse un peu mais pas trop
Coco qui ne veut pratiquement rien manger les intervenantes le disent sous-alimenté
dans ces moments-là c'est tant mieux pour nous
si maigre si faible qu'il ne représente pas de vrai danger

Ce n'est pas ses petits bras le problème c'est
ce qu'il nous dit ce qu'il nous crie
ça n'arrête pas
ça se glisse sous les murs dans les recoins
il hurle si fort qu'on croirait qu'on le torture
entre les menaces de mort les rugissements
le bruit des objets qu'il balance contre les murs
du verre brisé contre la porte sa lampe sûrement
Maman m'annonce comme si elle venait de le réaliser
– Sa fenêtre est ouverte.

Je dis

– Quoi ?

parce que c'est dur de s'entendre dans ces conditions

– Sa fenêtre est ouverte.

Coco nous hurle quelques horreurs de plus

– Et ?

je dis

– Il faut qu'on aille la fermer. Il faut qu'on le transfère dans le walk-in et qu'on aille la fermer.

Coco se jette de tout son poids contre la porte ça la fait soubresauter

j'y accote mon avant-bras plus solidement pour aider Maman

– Pas sûre que ce soit une bonne idée. Vaut mieux attendre un peu.

Elle secoue la tête

– Il va finir par réveiller les voisins. Quelqu’un va appeler la police.
un autre craquement sonore contre la porte pas tout à fait sûre de ce que c’est cette fois
– Ou il va finir par se faire mal. Appelle Antoine.
–Maman –
j’essaie d’objecter
– Dis-lui de venir tout de suite. À trois, on va pouvoir –
– À deux, on est –
Coco reprend sa lampe brisée et se met à la frapper rythmiquement contre la porte
des petits bouts de verre roulent sur le plancher jusqu’à nous
– Coco, fait attention de pas te couper !
lui crie Maman
puis elle me regarde droit dans les yeux et me répète
– Malorie. J’ai dit appelle Antoine.

Il arrive vingt minutes plus tard
nous trouve dans l’état exact où on était au moment de l’appeler
toutes deux en chemise de nuit pied nus sur le sol froid du corridor
au milieu du verre assises devant la porte
à y recoller occasionnellement le bas de nos dos quand ils glissent
Les cris de Coco commencent à s’érailler
mais ce n’est pas assez pour l’inciter à baisser le volume
on l’a déjà entendu hurler jusqu’à en perdre complètement la voix
– Grosse soirée.
nous dit Antoine en guise de bonjour
Il est un peu blême dans son coton ouaté de McGill
sous son manteau d’hiver entrouvert
mais ça ne retient pas Maman de soupirer de soulagement en l’apercevant
– Antoine, mon grand.

Je pense au temps où elle nous sommait de partir quand Coco faisait ses crises
où ça me faisait mal de devoir la laisser toute seule avec tout ça

– Écoute, on a un plan. Tu vas retenir Nicolas avec moi, le temps que Malorie puisse aller à la fenêtre du fond.

– La fenêtre du fond ?

– Oui. Maintenant, il va falloir faire attention – est-ce que tu as tes souliers ? Coco a cassé une lampe et il risque d’y –

– Attendez, c’est quoi qu’il se passe avec la fenêtre du fond ?

– Malorie va aller la fermer.

j’élabore

– Pour que l’envie prenne à personne d’appeler la police.

Coco hurle

Antoine lève un sourcil sceptique

– Si c’est pas déjà fait.

– Dis pas ça comme si c’était rien, Antoine.

gronde Maman, avant de reprendre

– Écoute bien, il risque d’y avoir du verre par terre. Ça se peut aussi qu’il en garde un morceau coupant dans sa main, alors on va commencer par lui agripper les bras, et faire bien attention à ce qu’il nous jette rien –

– Maman, Maman.

la coupe Antoine

– Est-ce que tu t’entends parler ?

la bouche de Maman s’ouvre se referme

sans comprendre

– Ça fait plus de sens.

Coco se met à tousser l’air dans sa gorge irritée qui refuse de passer

on dirait qu’il est en train de vomir

– Si quelqu’un l’appelle, la police, Maman, ce sera pas pour rien. Tu comprends pas ?

Elle secoue la tête

– C’est *toi* qui comprends pas.

Antoine sort son téléphone de sa poche

– Ça pas de bon sang, pas de bon sang d’être bornée de même.

Maman le regarde composer le numéro
comme si jamais avant maintenant
elle ne l'avait considéré pour ce qu'il était devenu
extérieur
lentement insidieusement mais
pour de bon
Antoine était extérieur

Son téléphone s'écrase violement contre le mur
en retombe en pièces détachées

d'un geste si rapide
d'une force que je ne lui connaissais pas
Maman s'est débarrassée du problème

Elle repousse Antoine d'un coup de paumes solide
qui le fait tituber vers l'arrière
lui hurle au visage de décâlisser
de partir et de ne plus revenir
Antoine la surprise encore imprimée sur ses traits
retient tant bien que mal ses poings de lui marteler la poitrine
Je crie

– Maman, arrête ! Arrête !

parce que c'est tout ce que je peux faire
parce que je tiens encore la porte de Coco

Maman me dit de me la fermer

me dit

– Ils vont nous le prendre, et ils vont jamais me le ramener ! Qu'est-ce que vous comprenez pas là-dedans,
qu'est-ce qui est si dur à comprendre ?

Elle brasse Antoine comme du chiffon

crie si fort qu'on n'entend plus Coco

– Vous faites comme eux, rien que comme eux, comme tout le monde! Comme si vous saviez ce que c’est, gérer ça toute seule ! Comme si j’étais pas *capable* m’en occuper – j’aimerais vous voir ! *J’aimerais vous voir, vous !*

On n’entend plus Coco car
il a cessé de crier
figé pétrifié
de son côté de la porte

Dans le silence
sa petite voix se lève éraillée inquiète
pour demander
– Maman, est-ce que ça va ?

On se regarde
comme des acteurs tirés de leur rôle
costumés maquillés
au beau milieu de la générale

Maman desserre la poigne
qu’elle tenait sur Antoine
recule de quelques pas
Je me relève lentement
mes genoux grincent
Antoine ajuste son chandail

– Je vais bien, mon grand.
Maman rassure Coco
d’un ton doux qui ne tremble presque pas
– Est-ce que tu as faim ? On pourrait se commander des sushis.

73.

Je suis endurcie aux incohérences

Coco peut dans le délai d'une seule heure

me souhaiter les pires horreurs

puis affirmer m'aimer

plus que possible

plus que raisonnable

plus que concevable

Il jure y croire vraiment au moment où il le dit

Mon père fait un commentaire chaque fois qu'il croise une grosse personne dans la rue
ou sur un écran de télévision
il m'avertit dès qu'il me voit manger quelque chose de sucré
me rappelle que
c'est à mon âge que ma mère a commencé à prendre du poids

Il m'a vue arriver avec les cheveux coupés un été
m'a dit que je lui ressemblais
quand elle s'est rasée la tête

que c'était pas possible de s'enlaidir autant
mais quand venait la veille de nous ramener
à la toute fin des vacances
tout le monde déjà bien endormi
je l'entendais pleurer dans la cuisine
cendrier et bouteilles de vin

Je l'observais du haut des escaliers

Reniflant m'apercevant
il se passait une main sur le visage
s'excusait
et me répétait alors
pour que je comprenne bien

qu'il n'avait jamais aimé personne comme il l'aimait
ma mère
qu'il n'arriverait jamais à aimer personne comme il l'avait aimée

que dans sa tête
il changeait encore toutes les paroles des chansons
pour y faire rimer son prénom

*I'm gonna take you by surprise
and make you realize*

Natalia

I'm gonna say it right away

I can't wait another day

Natalia

Sandra était couchée avec le bébé
à l'étage

75.

Je coupe court aux soirées
des grands sous-sols des grandes maisons de Saint-Lambert
dans lesquels s'entassent les amis de Félix
pour faire passer les nuits d'hiver

Les Avengers ont fait baisser les calmants de Coco
qui en conséquence
ne dort simplement plus
c'est pratique

Félix fait le tour du pâté de maisons pour venir attendre l'autobus avec moi
ce n'est qu'un arrêt de distance
mais ça lui fait dix minutes de marche
dans les vents de février
juste pour me voir un peu plus tôt
pour parfois me tenir la main

Il rentre à la maison avec moi
faire quelques devoirs
on file au travers des étages de la porte d'entrée jusqu'à ma chambre
à la vitesse de la lumière
pour éviter que ses yeux s'attardent trop sur le bordel
pour éviter le regard accusateur de Maman toujours vaguement persuadée
que Félix n'est là qu'en mission d'espionnage
et surtout
pour éviter Coco
qui si on a le malheur de l'intercepter
nous suit harasse Félix comme un papillon de nuit autour d'une lampe de poche
en lui déversant tout ce qui lui passe par la tête
peu importe que Félix n'y comprenne rien
il l'écoute poli inexpérimenté
ça fait changement de nous

Par texto Elyssa me demande
si je suis en amour

dur à dire

Je sais n'aimer personne comme se détestent mes parents
la dose de haine qui vient avec l'amour le vrai
je ne sais pas si je l'ai encore en moi
si je ne l'ai pas déjà épuisée
les eaux d'un égout
écoulées comme une flaque en pente douce

dur à dire

– Vous le savez, que c'est pas parce qu'elle vous aime ?

nous a demandé Papa

lorsque la cour a déclaré officiellement que

non

on n'avait pas le droit à l'erreur

que

non

ce n'était pas une erreur quand on la répétait

et la répétait et la replâtrait

– Vous le savez. C'est pas parce qu'elle vous aime plus que moi.

On s'en allait habiter avec notre mère

loin

les déménageurs en chemin

j'avais dix ans Antoine douze Coco quatre

– C'est juste pour me faire du mal, à moi, pour me faire le plus de mal possible.

Elle veut tout me prendre, pour me faire du mal.

Juste pour me faire mal.

C'est pas parce qu'elle vous aime.

Vous le savez, hein ?

77.

Antoine part pour l'université
Maman ne l'attend pas sur le pas de la porte
ne lui demande pas s'il a tout
on le sait
il ne reste plus rien dans sa chambre pas un morceau de linge de rechange

Il claque les portes arrière de sa Civic
je le regarde faire assise sur les escaliers glacés
resserre ma veste contre moi
bras croisés bien collés
Il ne s'assoit pas au volant s'arrête un instant
pour me considérer
une main au-dessus de la portière
me dit

– Appelle-moi, si y'a besoin.

Je serre les poings dans le tissu de ma veste

– Y'aura pas besoin.

– Alright.

– On a pas besoin de toi.

– Bye, Malo.

Il rentre dans la voiture et comme j'aimerais comme j'aimerais comme j'aimerais
avoir quelque chose à lui lancer
des bibelots une lampe des
têtes de poisson pourris

La Civic sort du drive-way
je ne lui envoie pas la main
il ne me la renvoie pas non plus

Plus tard Coco descend
me demande où est Antoine
je lui dis déjà parti

– Oh.

et

– Il aurait pu dire bye.

– Qu'est-ce que ça change ?

Coco cligne des yeux sans réponse à ma question

il remonte

78.

Lorsque je le surprends à tourner autour de mon cadre de porte
surprends les ombres agitées que font ses mouvements dans le couloir

je chuchote à Félix de m'attendre deux secondes

coupe le son coupe la caméra

laisse mon téléphone entre mes draps

et ouvre la porte de ma chambre d'un grand coup

Coco s'immobilise

en chaussettes sur le plancher froid

– Qu'est-ce que tu veux ?

je lui demande

– Tu parles à Félix ?

ma main se serre sur la poignée

– Oui. Qu'est-ce que tu veux ?

– Est-ce qu'il vient souper chez nous ?

– Non.

– Oh. Est-ce que tu peux lui dire que –

– Non.

Je referme un peu la porte Coco la retient d'une main

– Malo. C'est important, il faut que je lui dise que –

– *Arrête.*

Je tape ma paume contre le bois de la porte

ça le surprend il sursaute retire sa main

bien fait

– T'es pas capable de me laisser *une* affaire ?

Je claque la porte sans m'apitoyer sur son air décontenancé

Lorsque mon père
repeignait les bouts de murs neufs
de notre appartement familial
j'étais installée à ses pieds
sur le drap qu'il étendait au sol
pour protéger le plancher
Je sortais la languette de bois
du pot de peinture grise
le faisais dégouliner au-dessus
jusqu'à ce qu'il n'en reste presque plus
puis traçais grossièrement sur le drap
de longues trainées de soleils de châteaux et de princesses

Mon père y jetait un coup œil à deux reprises seulement
quand je lui demandais si c'était correct
et quand je lui demandais si c'était beau
Il hochait le menton deux fois distrait
et marmonnait
– Tant que ça éclabousse pas autour.

80.

J'essaie de faire comprendre à Coco
que l'amour n'est pas inconditionnel
on nous l'a mal appris

Il peut disparaître d'un coup
si quelque chose de trop grave arrive
ou s'effiloche lentement
si se succèdent les petites offenses
un verre à demi plein déjà
On ne doit rien à personne par amour seulement
ce n'est pas une garantie une
monnaie d'échange
Il faut se protéger
de ceux qui nous aiment

Je sais

Écoute
il faut que tu comprennes
je te place en institution la seconde où quelque chose arrive à Maman
si le choix me revient
si une fois le moment venu
c'est moi
qui doit m'occuper de toi
je n'hésiterai pas
est-ce que tu m'as bien comprise
je n'hésiterai pas
c'est important
écoute
mon amour à moi est conditionnel je l'ai décidé
Tu sais que je ne change pas d'avis

Est-ce que tu m'as bien comprise?

Quand je lui tiens ce genre de mise en garde
Coco ne sourit pas
non il ne sourit pas
mais il y a quelque chose dans son regard
qui laisse entendre
qu'il ne redoute pas la fin
qu'il la connaît déjà

– Tu te rendras pas jusque-là.
me répond-t-il
honnête confiant

ça me glace le sang
les pierres au creux de mon estomac
figées en plein éboulement

81.

Je ferme la porte de ma chambre au nez de Coco

de plus en plus fréquemment

de plus en plus fermement

Qu'il soit en plein monologue sur le symbolisme de l'Holocauste dans *Shingeki no Kyojin*

Que ça le coupe en plein milieu de phrases-fleuves

Je retiens la poignée bien serrée

le temps qu'il y frappe une deux trois quatre fois du bout du pied

me hurle d'ouvrir

Il lui faut finir de parler de ce dont il parlait

Il lui faut le raconter à Félix c'est important

et je ne l'ai pas laissé terminer sa phrase

Je lui crie de dégager

d'arrêter de nous faire chier

sinon Félix ne reviendra plus jamais et ce sera de sa faute

ce sera encore de sa faute

Il arrête de cogner

me traite de quelque chose que je ne comprends pas de derrière la porte

et qui fait se hausser les sourcils de Félix jusqu'à la ligne de ses cheveux

puis il part finalement

sans un son Je dois ouvrir la porte pour bien vérifier qu'il n'est plus là

– Désolée pour ça.

dis-je ensuite à Félix déposant mon sac sur mon bureau

– C'est correct.

qu'il me répond

mais je vois que quelque chose le travaille

– Quoi ?

je demande

– Rien.

– Quoi ? Dis-le.

– Rien, j'te dis. C'est juste que...

Je m'assois sur mon lit cherche son regard fuyant

– Juste que quoi ?

– C'est juste que, t'aurais peut-être pu le laisser finir sa phrase.

Coco avait beau hurler
 derrière les barreaux de son lit pour bébé
 à s'en arracher les poumons
 quand il s'endormait c'était
 d'un coup
 si brusque que je me demandais
 s'il n'était pas mort tout simplement

Mes parents s'engueulaient
 dans la cuisine de l'appartement
 Moi dans la chambre
 à côté du berceau
 Coco enfin silencieux
 ses petits yeux fermés
 la douceur de son front sous mes doigts

Me venait l'envie
 en le voyant
 si paisible
 me prenait l'envie
 de serrer
 sa tête
 sa petite tête molle de bébé
 entre mes deux mains
 et de la lui éclater

Je me demande encore
 quelle force quelle pression ça aurait demandé
 si j'y serais même arrivée

Je me contentais de le réveiller
brusquement
pour rien
de l'agripper par le bras
le hisser haut dans les airs
et le laisser retomber
à l'eau
comme un crapet-soleil

Ses yeux s'ouvraient en
plein vol
ses yeux de bébé
qui ne comprend rien
qui n'est là pour rien

Je ne sais pas si on se traite trop durement
mais je sais que je pourrais faire bien pire

83.

Il y a une flaque au bord du trottoir
une flaque
opaque pleine de
neige
tandis que j'attends l'autobus
je m'y regarde
accroupie près d'elle
mon visage
s'approche de
moi-même
mes lèvres
se frôlent

Tête première c'est
plus profond que
j'imaginai
il y a
ma mère sous
l'eau
ses cheveux
la lumière filtrée
brune et noire
des broquets qui
flottent
je cherche la
surface
pousse sur mes
genoux
pour me sortir
la tête
de l'eau
mais
quelque chose m'en empêche

le dos de ma tête le creux de mon front
pression des profondeurs
mes oreilles qui débouchent
comme dans l'avion
vers Tampa Bay
mon front se cogne ça résonne
contre une chaloupe
une chaloupe au-dessus de ma tête
je pousse
manque de souffle
pousse
la chaloupe ramollit
comme une pâte
comme un oreiller
dans son creux
j'inspire

me redresse d'un coup

Coco me fixe
sa silhouette immobile à côté de moi
tout près
sur mon lit
je suis sur mon lit
sur mon lit

Il tient un oreiller
de ses deux mains bien serré

– T'es réveillée ?
me demande-t-il

je respire

– Je voulais juste voir si t’étais réveillée.

Encore en nage dans mes draps
je le reprends mon oreiller
qu’il tient encore
trop près
de mon visage
il me laisse
le replacer derrière moi
il me laisse
sans voix
lui dire

– Fais plus ça, Coco. C’est dangereux.

parce que quoi d’autre

Petit
il se tenait les doigts
trop près des prises d’électricité
c’est ce qu’on devait lui répéter

– O.K.

me répond-t-il simplement
avant de se relever se diriger
vers la sortie

– Coco, attends.

il se retourne

– T’avais pas quelque chose à me raconter ?

Coco essaie de se rappeler mais

– Non. Ça va aller.

disparaît dans le couloir
retourne vers sa chambre à lui
comme un mauvais rêve

84.

Au bout du compte
il ne restera que
Coco et moi
moi et Coco
au retour de l'école
comme tous les soirs
d'un côté et de l'autre de la porte du walk-in

La fréquence décuplée des crises a fini par avoir raison de sa serrure
la plus importante de la maison
Je dois travailler à la mitaine à la force de mes poignets
pour la garder fermée
lors des deux pires heures de la journée
Mon grand-père a dit qu'il passerait dans la semaine qu'il essaierait de passer
je ne sais pas
C'est à Maman qu'il a parlé

Le vent siffle si fort ce soir
qu'il me fait tourner la tête
peut-être
suis-je juste un peu fatiguée

J'ai appelé Antoine
il ne m'a pas répondu
puis j'ai laissé mon téléphone en bas
une belle jambe

J'essaie de penser à un moyen
de convaincre Coco de rester dans son walk-in
juste pour me donner le temps de descendre le chercher
mais sans hameçon sans réglisse
sans vers de terre réfrigérés
pas évident

Je pourrais patienter rester ici
dos à la porte
encore un moment
Le temps que Maman revienne

mais non

ça me prend mon téléphone
ça me prend mon téléphone
pour l'appeler si jamais
si jamais quoi
il ne se passe jamais rien
ça me prend mon téléphone
pour juste
me distraire en attendant que ça passe
regarder des photos peut-être

Il n'y a rien à faire ici
dans la chambre de Coco
de laquelle on a retiré tous les objets
qui n'étaient pas mous
je tiens la poignée et je m'ennuie à mort

Si je cours jusqu'au corridor il me suivra
on roulera dans les escaliers et je lui raconterai une histoire
comme avant comme tout le temps
ce sont tout le temps les mêmes histoires
lorsqu'il est question de famille
Je m'ennuie à mort

Les Avengers nous ont recommandé de répondre à la haine par de l'amour
je dis à Coco que je l'aime malgré tout
il me hurle qu'il m'aimerait mieux morte

Je lui réponds que ce n'est peut-être pas idéal
là, là
que j'ai des devoirs à rendre demain
qu'on se reprendra un autre jour

Quand la poignée cède
glisse de mes mains moites
je suis tirée vers l'avant
dans les coussins
je tombe presque sur Coco
lui dis
oh désolée je t'ai pas fait mal ?

Tout va très vite

Course en direction des escaliers
je trébuche
Coco qui me retient
par terre ensemble
une boule de bras et de jambes
mon visage griffé tout égratigné
il me dit m'avertit
qu'il va m'arracher les yeux
mes petits yeux ronds de poisson

Je suis reconnaissante d'avoir des paupières
des cils
ce n'est pas donné à tout le monde et franchement je serais plutôt laide sans

D'un coup
de tonnerre
la tête de Coco cogne le mur
le mur plie sous l'impact

c'est que Coco a la tête dure
plus dure qu'un Samsung Galaxy 4
en tout cas

dans ma tête
Antoine est là
c'est sa force son tonnerre
que j'ai mobilisés
on fait avec ce qu'on a

Coco retombe contre moi
se roule en petite boule
se tient la tête entre les mains
silencieux

enfin

câlice

Je le fais rouler jusqu'à côté de moi
me rassois
sur le plancher du corridor
le regarde se tordre
gémir
Il va bien aller

Le trou que j'ai fait dans le mur
ressemble à une toile d'araignée
à une flaque d'eau glacée toute craquée
sur laquelle on viendrait de mettre le pied

Je lui dis

– Arrête de brailler. C'est correct, tu vas être correct. Y'a une trousse de premiers soins quelque part.
suffit juste de la trouver

Je ne connais personne qui sache replâtrer les murs
aussi bien que mon père
je devrais l'appeler pour lui demander

En attendant
j'essaierai de trouver quoi dire à Maman

Il ne me reste plus grand-chose

Je pourrais aussi bien me taire

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

Brault, Jacques, *Poèmes*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Ovale », 2000, 410 p.

Comprend les recueils *Mémoire* [1965], *La poésie ce matin* [1971], *L'en dessous l'admirable* [1975], *Moments fragiles* [1984], et *Il n'y a plus de chemin* [1990].

Œuvres de Brault citées

Blodgett, E.D. et Brault, Jacques, *Transfiguration*, Saint-Hippolyte/Toronto, Éditions du Noroît/BuschekBooks, 1998.

Brault, Jacques, « Notes sur un faux dilemme », *Parti pris*, vol. II, n° 5, janvier 1965, p. 43-51.

Brault, Jacques, « Sur la traduction de la poésie » (1977), *La Poussière du chemin*, Montréal, Boréal, 1989.

Brault, Jacques, « Préface » à *Suite fraternelle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1969.

Brault, Jacques, *Trois fois passera* précédé de *Jour et nuit*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1981.

Brault, Jacques, André Brochu et André Major, *Nouvelles*, Montréal, Cahiers de l'A.G.E.U.M., n° 6, 1963.

Brault, Jacques, Claude Mathieu, et Richard Pérusse, *Trinôme. Poèmes*, Montréal, Jean Molinet, 1957.

Brault, Jacques et Robert Melançon, *Au petit matin*, Montréal, L'Hexagone, 1993.

Corpus secondaire

Belleau, André, « Quelques remarques sur la poésie de Jacques Brault », *Liberté*, vol. XII, n°2, mars-avril 1970, p. 85-93.

Bernier, Frédérique, *Les essais de Jacques Brault. De seuils en effacements*, Montréal, Fides, 2004.

Bissonnette, Thierry, « Brault bourreau de soi-même. Sur quelques stratégies mélancoliques », dans François Hébert et Nathalie Watteyne (dir.), *Précarités de Brault*, Québec, Nota bene, 2008, p. 97-113.

Blodgett, E. D., « L'innombrable Brault » dans François Hébert et Nathalie Watteyne (dir.), *Précarités de Brault*, Québec, Nota bene, 2008, p. 47-56.

Bouvier, Luc, « Je » et son histoire : L'analyse des personnages dans la poésie de Jacques Brault, Orléans, Éditions David, 1998.

Brault, Emmanuelle, *Dans les pas de nulle part : parcours de l'œuvre de Jacques Brault : essai*, Montréal, Léméac, 2019.

Châtillon, Pierre, « La mémoire humiliée de Jacques Brault » dans *Le mal-né. Seize études sur la poésie québécoise*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2004, p. 143-153.

Côté, Nicole, « The Braultian path to the Other: Estrangement and nontranslation » dans Silke Horstkotte et Esther Peeren (dir.), *The Shock of the Other: Situating Alterities*, Amsterdam, Rodopi, 2007, p. 161-169.

Dupré, Louise, « La fragilité de vivre », préface à *Poèmes (1965-1990)*, Montréal, Éditions du Noroît, 2000, p. 7-19.

Émont, Bernard, « Au royaume d'Amour ou de Mort. Situation d'un poète : Jacques Brault », dans *Livres et auteurs québécois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, p. 280-292.

Gagnon, Évelyne, *Négativité et dynamique du sujet lyrique dans la poésie de Jacques Brault*, de Michel Beaulieu et d'Hélène Dorion, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2011.

Lamontagne, Lydia, « L'envolée des ténèbres. Mort et deuil dans la poésie d'Anne Hébert, Fernand Ouellette, Jacques Brault et Denise Desautels », thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 2012.

Larose, Karim, « “Consens à la rue”. La parole dans l'œuvre poétique de Jacques Brault », dans François Hébert et Nathalie Watteyne (dir.), *Précarités de Brault*, Québec, Nota bene, 2008, p. 35-46

Lefrançois, Alexis, « Entretien avec Jacques Brault », *Liberté*, vol. XVII, n° 4, juillet-août 1975, p. 66-72.

Lemaire, Michel, « Jacques Brault dans le matin », *Voix et Images*, vol. II, n° 2, décembre 1976, p. 173-194.

Mailhot, Laurent, « Contre le temps et la mort: Mémoire de Jacques Brault », *Voix et images du pays*, vol. III, n° 1, 1970, p. 126-144.

Mainguy, Thomas, « Poésie et ironie chez Jean-Aubert Loranger, Saint-Denys Garneau, Roland Giguère et Jacques Brault », thèse de doctorat, Université McGill, 2014.

Marcotte, Gilles, « Jacques Brault en 1965 », dans François Hébert et Nathalie Watteyne (dir.), *Précarités de Brault*, Québec, Nota bene, 2008, p. 59-68.

Marcotte, Gilles, « Jacques Brault : poésie de novembre », dans *Littérature et circonstances*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1989.

Melançon, Robert, « De la poésie et de quelques circonstances. Entretien avec Jacques Brault », *Voix et images*, vol. XXI, n° 35, hiver 1987, p. 188-211.

Paquin, Jacques, *L'écriture de Jacques Brault. De la coexistence des contraires à la pluralité des voix*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », 1997.

Parenteau, Olivier, « La guerre chez les poètes de l'Hexagone : Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette et Jacques Brault » *Voix et Images*, volume 37, n° 2, hiver 2012, p. 67-82.

Poirier, Christine, « Échos de la Shoah dans l'œuvre poétique de Jacques Brault, Irving Layton et Leonard Cohen », *Voix et Images*, vol. XXX, n°3, printemps 2005, p. 43-56.

Rivard, Yvon, « Jacques Brault : poésie inaccomplie, maison ouverte », dans *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, p. 90-100.

Royer, Jean, « Jacques Brault. Du côté du silence », *Le Devoir*, vol. LXX, n° 134, 9 juin 1979, p. 15-16.

Watteyne, Nathalie, « Jacques Brault et la parole inaccomplie des déshumanisés », *Nouvelles études francophones*, vol XXX, n° 1, printemps 2015, p. 32-40.

Watteyne, Nathalie, « L'art du paradoxe et de l'énigme de l'écriture : un certain romantisme » dans François Hébert et Nathalie Watteyne (dir.), *Précarités de Brault*, Québec, Nota bene, 2008, p. 21-34.

Ouvrages critiques

Barthes, Roland, *La préparation du roman I et II, Cours et séminaires au collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Seuil, 2003.

Biron, Michel, François Dumont, et Élisabeth Nardout-Lafarge, (avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe), *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007.

- Collot, Michel, *La matière-émotion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- Collot, Michel, *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, <https://www.cairn.info/la-poesie-moderne-et-la-structure-d-horizon--9782130552949.htm>
- Combe, Dominique, *Poésie et récit. Une rhétorique des genres*, Paris, José Corti, 1989.
- Dumont, François, *La poésie québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Express », n° 21, 1999.
- Dumont, François, *Usages de la poésie: le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie, 1945-1970*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993.
- Filteau, Claude, *Poétiques de la modernité*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1994.
- Mailhot, Laurent et Pierre Nepveu, *La poésie québécoise*, Montréal, Typo, 1996.
- Marcotte, Gilles, *Le temps des poètes. Description critique de la poésie actuelle au Canada français*, Montréal, Éditions HMH, 1969.
- Meschonnic, Henri, « Le rythme du silence », dans Christoph König et Denis Thouard (dir.), *La philologie au présent*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p. 265-270.
- Nepveu, Pierre, *L'écologie du réel*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « Boréal compact », n° 98, 1999 [1988].
- Nepveu, Pierre, *Les mots à l'écoute. Poésie et silence chez Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979.
- Ouellet, François, *Passer au rang de père : Identité sociohistorique et littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Essais critiques », 2002.
- Ricœur, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
- Royer, Jean, *Introduction à la poésie québécoise. Les poètes et les œuvres des origines à nos jours*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989.
- Saint-Onge, Sébastien, « Survol historique de l'évolution de la commercialisation de la mort au Québec », *L'industrie de la mort*, Montréal, Nota bene, coll. « Interventions », 2001, p. 25-32.
- Taïeb, Lucie, *Territoires de mémoire. L'écriture poétique à l'épreuve de la violence historique*, Paris, Classiques Garnier, 2012.